60¢ • A BANTAM BOOK

THE FANTASTIC ADVENTURES OF DOC SAVAGE BY KENNETH ROBESON 45

THE MEN WHO SMILED NO MORE

DOC SAVAGE


APRIL, 1936
DOC SAVAGE
REG. U.S. PAT. OFF.
10 CENTS
MAGAZINE
How did this Monster
smash the lives of
THE MEN WHO SMILED NO MORE
80 Page Thrilling Novel
DOC SAVAGE METHOD
OF SELF-DEVELOPMENT

CHAPITRE I

TONY PERD SON RIRE

« Souriant Tony » Talliano fut le premier à perdre son rire. C'était seulement une heure avant qu'il ne commette le meurtre. Un meurtre d'une froide sanglante horreur. Un meurtre qui avait moins d'une seconde de préméditation.

Lorsque Souriant Tony perdit son rire, un géant de bronze était assis sur la pierre frontale d'un parc du centre de Manhattan. Souriant Tony était en train d'astiquer les chaussures de cet homme à grands coups et frottements de chiffon de cirage.

D'autres cireurs de chaussures en rang regardaient Souriant Tony avec envie. La chevelure de l'homme de bronze était seulement légèrement plus foncée que sa peau. Elle se trouvait sur sa tête tel un doux masque métallique.

Les cireurs de chaussures de la rangée savaient que l'homme était Doc Savage.

Les yeux pailletés d'or de Doc Savage observaient le travail artistique de Souriant Tony. De ce fait, il fut le premier à remarquer le changement venir sur le visage du Napolitain basané.

Car le fameux sourire de Souriant Tony était soudainement devenu une grimace. C'était une expression fixe et froide. Il lui donna la soudaine apparence d'une tête de mort. Puis elle devint un horrible regard cruel et vague.

Les mains expertes de Souriant Tony ralentirent dans leur tâche. Il ne dit rien. Il ne leva pas les yeux. Il finit mécaniquement le cirage des chaussures de l'homme de bronze. C'était comme s'il était brusquement devenu le sujet d'un film au ralenti.

Les yeux de Doc Savage fouillèrent vivement les alentours. Il cherchait une cause logique pour ce soudain, sinistre changement en Souriant Tony. Il ne semblait pas y avoir d'explication raisonnable. Des cireurs de chaussures dans la rangée le long du parc, ceux non occupés regardaient uniquement l'homme de bronze lui-même.

Personne ne s'était arrêté. Aucun n'avait parlé. Le courant du soir des piétons coulait sans discontinuer vers les trains surélevés tout près, ou vers les entrées des métros.

L'homme de bronze traîna encore un moment après qu'il eut laissé une pièce de vingt-cinq cents dans la main de Souriant Tony. La grimace féroce était toujours fixée sur le visage du cireur de chaussure. Toujours auparavant, un sourire expansif avait accompagné l'accomplissement de la tâche de Souriant Tony.

Maintenant il marmonna seulement, – Merci, M. Savage, et il regardait le parc du printemps avec ses yeux noirs aussi froids que de la glace.

Doc Savage était attendu dans peu de temps à une importante réunion de directeurs d'une compagnie aérienne.

Avant l'homme de bronze, il y avait eu d'autres clients. L'un d'eux était un multimillionnaire. Il avait donné à Souriant Tony un cigare munit d'une bague de la demi-douzaine qu'il avait dans sa poche. Ce qui était son habitude presque quotidienne.

L'homme d'affaire aurait été étonné de savoir que ceux-ci n'étaient pas les mêmes cigares qu'il avait achetés à son échoppe favorite. Lors d'une bousculade dans le métro, des doigts adroits avaient enlevé les cigares originaux. Ceux-ci furent substitués.

Cet homme était attendu à la même réunion de directeurs auquel Doc Savage se rendait. Souriant Tony avait immédiatement placé le cigare entre ses dents. Il souriait alors.

L'homme de bronze fit une note mentalement. Son intérêt pour l'humanité était large. Cet après-midi, il reviendra et verra si le cireur de chaussures qu'il connaissait depuis des années avait retrouvé le sourire qui lui avait donne son nom.

Mais Doc Savage ne verrait Souriant Tony que lorsqu'un millier de témoins auraient vu le meurtre soudain sur la voie du train surélevé.

Plus de dix milles fenêtres autour du parc prenait une couleur rosâtre à la lueur du coucher du soleil. L'air était doux avec la nouvelle saison. Les poches de Souriant Tony tintaient avec un montant inhabituel de pièces de monnaie.

Souriant Tony aurait pu être heureux. Mais un client bien habillé s'arrêta et le regarda. C'était un client de longue date. Il était sur le point de s'asseoir sur la pierre blanche. Soudainement il sembla changer d'idée.

– Pas le temps, marmonna-t-il. Il y a un type que je dois voir.

Comme il s'en allait, le client jeta un regard par-dessus son épaule. Les yeux de Souriant Tony le suivaient. Le cireur de chaussure n'exprimait aucune émotion particulière. Il regardait simplement son client s'éloigner.

Mais les lèvres de Souriant Tony s'étaient rétrécies au-dessus de ses dents. Ses mâchoires sombres étaient serrées et rigides. Ses yeux noirs contenaient quelque chose d'insondable. Sa chevelure noire et lisse exceptée, la tête de Souriant Tony aurait pu être le crâne d'un cadavre.

Un changement tomba abruptement sur la boîte de cirage de Souriant Tony. Des clients éventuels regardèrent le visage

rigide, interdit, et s'éloignèrent. Cela aurait dû susciter une certaine émotion. Souriant Tony venait d'une race expressive. Mais il regardait seulement fixement ceux qui s'arrêtaient, changeaient d'idée et s'en allaient.

Le crépuscule sur les dix milles fenêtres du parc changèrent la réverbération des vitres en pourpre. Des multitudes déferlaient sur les marches du chemin de fer suspendu. Des trains grondaient comme la naissance d'un lent tonnerre. Le sol tremblait avec le roulement des voitures du métro. Manhattan se transformait en heure de retour.

Pendant plus d'une heure, Souriait Tony n'avait pas ciré de chaussure. Cette cessation de travail ne l'avait apparemment pas affecté. Il ne fit rien de plus qu'un haussement d'épaules. Il restait là, seulement à regarder le lent obscurcissement des fenêtres.

Sam Gallivanti s'approcha. Sam était un ami et voisin de Tony. Il prit sa caisse de cirage de manière désinvolte par une attache. Il fit tinter des pièces dans sa poche. Son stand était à côté de Tony.

– Et alors, Tony ! Dit-il gaiement. Tu es près pour retourner à la maison ?

– J'imagine que je suis près, dit Souriant Tony. Oui, Sam, nous rentrons à la maison maintenant.

Souriant Tony regardait Sam en pleine face. Sa grimace était devenue une tête de mort à l'allure cruelle. Ses joues basanées semblaient avoir pris une couleur de plâtre grisâtre.

– Q'est-ce qu'il y a ? Demanda Sam. Tu es malade, Tony ?

– Je ne me sens pas malade, Sam, répondit Tony. C'est ce que tu nomme un rien du tout. Je ne ressens rien.

Souriant Tony rassembla ses chiffons et brosses. Il les entassa n'importe comment dans sa caisse. Sam le regarda. Souriant Tony habituellement était très méticuleux. Il rangeait ses ustensiles avec le plus grand soin. Cette fois, il les mit juste dans la boîte et plaça la caisse sur son épaule.

Les cireurs de chaussures furent bousculés ensemble dans la foule montant les marches vers le train surélevé. Ils étaient du côté où ils prendraient le train vers la côte Est.

Sam retournait avec un large sourire. Comme ils passaient le tourniquet du portillon où une pièce devait être introduite, Sam généreusement y introduisit la pièce.

Souriant Tony, le visage absent d'expression ne montra aucun signe qu'il apprécia le geste de son ami. Sam aurait pu agir ainsi afin de compenser le manque de travail de son ami à la fin de la journée. Mais, il ne semblait pas que ce fut le cas.

Un train ferma ses portes et s'éloigna avant qu'ils ne puissent y monter. Mais à cette heure, le flux humain était continu à travers le tourniquet. Plusieurs centaines de personnes étaient amassées sur la plate-forme.

Un autre train suivit à moins d'une minute. Sam se rapprocha plus près de Souriant Tony. Il regarda alors le visage de Tony. Puis il frissonna en dépit de lui-même.

– Quand tu arriveras à la maison, peut-être devrais-tu appeler un Docteur, Tony ? S'enquit Sam avec sympathie.

Souriant Tony ne répondit pas à cela. Il regardait tout droit, de l'autre côté du train surélevé, dans l'entrée d'une fenêtre ouverte. Cette fenêtre était au troisième étage d'un vaste immeuble d'acier et de pierre. Les voitures du train étaient légèrement en dessous du troisième niveau.

Souriant Tony pouvait voir la tête et les épaules d'un homme dans l'encadrement de la fenêtre. Le cireur de chaussure ne montrait aucun signe qu'il reconnaissait Doc Savage, le dernier homme dont il avait ciré les chaussures.

Les larges épaules de Doc remplissaient presque tout l'espace de la fenêtre. La tête droite luisait bizarrement dans la dernière lueur du soleil printanier couchant. Elle devait ressembler à la tête d'une statue d'or.

Bien que Souriant Tony ne semblait pas le savoir, l'homme de bronze l'étudiait de près. Les yeux pailletés d'or de Doc l'avait distingué dans toute cette masse noire d'humanité entassée près du bord de la plate-forme surélevée.

Car après que l'homme de bronze soit entré dans la salle de direction de la compagnie aérienne, il avait vu la même grimace de tête de mort sur le visage d'un autre homme. L'association de la double occurrence était quelque chose d'étrangement significatif.

Car l'autre homme était le multimillionnaire dont Tony avait astiqué les chaussures moins d'une heure auparavant. Et cet homme d'affaire était aussi remarqué pour sa gentillesse et son rire dans les cercles qu'il fréquentait, que ne l'était Tony pour son sourire immuable parmi ses clients.

Doc Savage apportait maintenant aux traits de Souriant Tony plus d'attention. Autant que sa vision entraînée pouvait lire sur les lèvres à une plus grande distance que quelqu'un d'autre, il pouvait également interpréter les émotions. Le visage de Souriant Tony était lisse de toute émotion.

Et cette même expression vide avait remplacé l'humeur chaleureuse habituelle sur le visage de Simon Stevens, président de la compagnie d'aviation.

Le long ruban du train surélevé rugissait plus près. Le conducteur regardait droit devant lui. Son œil courait le long du quai et voyait toute la foule se bousculant. Les passagers se heurtaient pour trouver la meilleure position de laquelle se ruer sur les portes lorsqu'elles s'ouvriraient. Peut-être les premières personnes à l'intérieur trouveront-elles une place assise.

Sam Gallivanti se gardait de parler. Bien que le visage de son ami effrayait peut-être les autres, Sam le connaissait depuis des années. Il lui donna alors un coup de coude plutôt rude dans les côtes de Souriant Tony. Le coup était violent, bien qu'il avait été pensé seulement comme un geste.

– Arrête de rêver ! Plaisanta Sam. Tu ressembles à un jour de funérailles, Tony !

L'expression de Souriant Tony ne changea pas. Ses yeux seuls se tournèrent sur Sam Gallivanti. Sa main droite se leva jusqu'à la courroie attachée à sa lourde caisse de cirage. La boîte pendait par-dessus son épaule.

Souriant Tony ne prononça pas le moindre mot. Il agissait comme s'il allait rendre le coup de coude dans les côtes que Sam lui avait donné.

Sam cria.

– Tony ! Tu ne vas pas… Tony ne…

Les mots hurlés se perdirent dans le crissement crescendo sauvage d'un freinage. Le cri à son apogée fut répercuté par celui d'une centaine de femmes. Le conducteur du train surélevé avait écrasé les freins avec tant de force que des passagers dans les voitures perdirent l'équilibre.

Mais c'était trop tard.

La caisse de cirage de Souriant Tony volait de haut en bas. Son arc cueillit Le crâne de Sam Gallivanti. En fin de compte, il avait été préférable que le cri de nombreuses femmes et les jurons sourds de nombreux hommes aient submergé l'horrible broiement d'os et de viande sous les roues du train.

Des gardes claquèrent les portes du train. Plusieurs centaines de passagers avaient entendu le hurlement. Hommes et femmes se replièrent sur le quai, ajoutant au chaos. Ceux qui deux minutes plus tôt avaient été désireux de prendre le train, refluaient maintenant vers les escaliers.

Deux hommes s'étaient saisis de Souriant Tony. Le cireur de chaussure tenait toujours sa caisse par la lanière. Des chiffons d'astiquages pendouillaient à l'extérieur. Les hommes emmenèrent Souriant Tony rudement dans la foule.

Un policier de circulation en civil qui se trouvait sous la station fut le premier policier à mettre les mains sur Souriant Tony. D'autres arrivaient. Déjà les employés du chemin de fer étaient au travail pour retrouver le corps de Sam Gallivanti.

De toutes les personnes que la police arrivée sur place repoussait pour faire un cercle autour de Tony Talliano, aucun n'était aussi calme que Souriant Tony lui-même.

– Que s'est-il passé ? Demanda un policier. Pourquoi vouliez-vous donner la caisse à ustensiles à cet autre type ?

– Je ne lui donnais pas la caisse, dit Souriant Tony calmement. Sam est mon ami. Il m'a donné un coup dans les côtes. Je l'ai frappé avec la boîte. C'était pour s'amuser.

Souriant Tony grimaçait aux policiers. Le sinistre sourire de tête de mort. Il ne haussait pas les épaules ou ne gesticulait pas avec ses mains. Ses yeux noirs regardaient droit devant. Ses lèvres étaient étirées en une grimace découvrant ses dents blanches.

– Par tous les saints ! S'exclama un des policiers. Il a poussé le gars sous le train parce qu'il avait reçu un coup dans les côtes ! Et il dit que c'était amusant !

– Il y a quelque chose d'anormal, dit le policier qui s'occupait de la circulation à cette intersection. Je connais ce type, Tony Talliano. Il n'a jamais fait d'ennuis, et il travail à cet endroit depuis des années. Tout le monde l'aime.

– Tony, écoutez ! Pourquoi avez-vous frappé Sam de cette manière ?

Souriant Tony regarda le policier calmement, fixement.

– Il m'a donné un coup dans les côtes, répéta-t-il. Et je le lui ai rendu !

– Bon grief ! Éructa le gardien de l'ordre. Juste comme cela ! On dirait qu'il a perdu la raison !

Souriant Tony le regarda et dit. – Je ne suis pas fou dans ma tête. Je sais ce que je fais. Je vais bien !

Ler cireur de chaussures pensait tous les mots qu'il prononçait. Il allait bien, il le sentait. Il ne ressentait cependant aucune émotion. L'horrible mort de son ami, pour lequel il sera certainement accusé de meurtre, le laissait pleinement indifférent.

Traduction terminée le mardi 1er janvier 2002.

CHAPITRE II

UN MILLIONNAIRE PERD SON RIRE

Simon Stevens était un homme chaleureux, tapageur, bruyant. Ses nombreux millions n'avaient jamais fait de lui un homme suffisant ou fier. Lorsqu'il riait, son grand corps se secouait avec sa joie. Et il était presque toujours en train de rire.

Non pas qu'il ne fut pas malin. Aucun homme, indépendamment de son rire abondant ou chaleureux, n'aurait pu acquérir la fortune de Simon Stevens sans être habile et intelligent. Pas plus aucun homme sans l'apport d'un cerveau des plus vifs n'aurait pu être le responsable de la World Waterways Shipping Corporation.

Simon Stevens était président et contrôlait les actions de la compagnie aérienne World Waterways depuis plus de vingt-cinq ans.

Et même lors d'une réunion aussi sérieuse que celle des directeurs, Simon Stevens prenait le temps de régaler ses associés avec la dernière histoire drôle. Les dirigeants de la World Waterways pouvaient se permettre d'écouter ces histoires, car celles-ci, depuis des années, n'avaient pas affecté les splendides profits de la compagnie d'aviation.

Aujourd'hui, Simon Stevens n'avait pas raconté la plus petite histoire. Lorsque les directeurs s'assemblèrent, leur président était moins chaleureux, de moins bonne humeur que d'habitude. Il était en train de fumer un de ces gros cigare qui avaient été si adroitement changé dans sa poche supérieure. L'un des directeurs remarqua rapidement la visible absence de pensée du millionnaire.

La profonde voix de Simon Stevens n'avait pas rugit une seule fois avec un rire depuis qu'il était entré dans la pièce du troisième étage où les dirigeants se réunissaient. Pour une fois, le président de la compagnie aérienne paraissait quelque peu préoccupé.

Lorsqu'il entra, il s'assit immédiatement dans une grande chaise sur le côté. Il regarda pensivement ses pieds. Ils étaient, comme tout Simon Stevens, amples.

Et les chaussures du millionnaire venaient d'être astiqués. Car c'était lui qui s'était assis sur la pierre blanche de front du parc. C'était lui qui avait donné le généreux cigare dans la main encrassée de Souriant Tony Talliano.

Cette réunion était plus importante que d'habitude. Récemment, les affaires de la compagnie avaient atteint une certaine crise. Certains contrats orientaux affrétés avaient été annulés à cause de troubles en Chine. Les Européens avaient dérouté les vols par la Méditerranée.

Simon Stevens était assis, plutôt sombrement pour lui, regardant ses chaussures qui venaient d'être astiquées. Il était perturbé. Les onze autres directeurs, ou du moins dix d'entre eux, pensaient que la crise pouvait être plus sérieuse qu'ils ne l'imaginaient. Et si c'était le cas, pourquoi Simon Stevens avait-il rugit tout en traversant la pièce d'accueil des clients ?

Le onzième dirigeant observait le président de l'assemblée plus attentivement que les autres.

Car ce dernier était Doc Savage. L'homme de bronze avait quelques actions dans la compagnie, comme dans beaucoup d'entreprises. Celle-ci était particulièrement utile à l'aventurier de renom. Car la compagnie aérienne World Waterways possédait un petit groupe d'île dans le Pacifique Sud.

C'était les îles de la Dominique. Les intérêts de Doc Savage, comme d'habitude, étaient humanitaires. Dans ses nombreuses rencontres avec des criminels, l'homme de bronze les envoyait en traitement à son sanatorium dans le haut de l'état de New York. Les vastes connaissances en chirurgie de Doc avaient développé une opération mineure sur le cerveau qui transformait la pensée des criminels et les guérissait.

Après être devenu de bons citoyens, leurs carrières criminelles oubliées, un grand nombre de ces criminels étaient sans ressources, foyers ou travail. Les îles de la Dominique étaient devenues un havre pour la réhabilitation de ces hommes. Là, ils avaient reçu un emploi bien payé dans les mines de nitrate.

Doc Savage ne participait pas souvent à des conseils d'administration. Son temps était presque toujours entièrement consacrée dans des entreprises comportement beaucoup plus d'excitation et de danger. Bien que dans cette réunion apparemment prosaïque des administrateurs de la compagnie d'aviation allait naître une situation aux conséquences les plus ahurissantes.

Doc Savage devait l'avoir pressenti, car il prit une position à côté d'une fenêtre ouverte. De cette place, il pouvait voir directement les voitures et quais d'une station de train surélevé par au-dessus.

L'un des dirigeants les moins importants toussa en guise d'excuse.

– M. le Président, offrit-il. Je propose que nous commencions. Nous savons tous pourquoi nous sommes ici.

– Oui, répliqua Simon Stevens, nous savons pourquoi nous sommes ici.

Sa voix était bizarrement molle, sans expression. En fait, on aurait pu dire que c'était simplement un spectateur n'ayant pas grand intérêt pour la procédure.

Celui qui avait parlé introduisit sa remarque suivante avec une autre toux.

– Il semblerait que le concept soit de nous préserver de lourdes pertes en retirant la moitié de la flotte de fret, dit-il Nos dividendes seront probablement quelque peu réduites. Mais nous pouvons y faire face et toujours avoir un profit.

– Oui, dit un autre administrateur, c'est l'idée générale. C'est beaucoup mieux que d'essayer de maintenir tout le groupe jusqu'à une perte. Nous avons de la chance de posséder les îles de la Dominique. La grande relance des prix du nitrate provoquée par les armements nationaux devrait nous maintenir aux prévisions initiales.

Simon Stevens ne disait rien.

Un administrateur les tira de la pause embarrassante.

– Bien, alors je suppose que nous sommes tous en faveur du retrait d'autant d'avions que nécessaire ? Suggéra-t-il. Et dès lors, nous pourrions nous concentrer sur les opération de la Dominique. Je suis en faveur de doubler nos exportations, ou d'employer plus d'hommes là-bas.

Doc Savage prit la parole pour la première fois. Il regardait attentivement Simon Stevens.

– J'espérais cela, dit l'homme de bronze. Comme d'habitude, J'aimerais offrir mes propres dividendes pour aider à placer plus d'hommes aux travail dans les îles.

Simon Stevens leva ses yeux pour rencontrer les paillettes d'or des prunelles de Doc Savage. Doc nota alors que le visage du millionnaire présentait une absence totale d'expression.

Simon Stevens parla. Ses mots semblaient venir de loin, exprimer avec grand effort. Mais son intonation était colorée. Son annonce allait frapper dans cette luxueuse pièce de réunion comme un éclair. Il était sur le point de détruire une compagnie aérienne qui avait été en profits sur une période de trois générations.

Bien que son discours soit calme, plutôt décontracté.

– Les îles de la Dominique ? Dit-il. Oh, oui. Je me rappelle maintenant. Je les ai vendues hier !

Durant trente minutes entières, Doc Savage put clairement entendre le tic-tac de montres dans la pièces. Il y eut une profonde rétention d'air par dix paires de poumons. À la fin de la demi-minute tous les administrateurs libérèrent leur souffle.

– Vendu les îles ? Dit l'un, comme s'il ne pouvait en croire ses oreilles.

– Cinquante pour cent de tout notre stock est engagé dans ces îles ! S'aventura un autre. Cela n'a jamais été mentionné… Même jamais proposé. Vous n'avez pas pu faire quelque chose comme cela ! Ce conseil n'aurait pas été d'accord !

Simon Stevens devait avoir entendu. Mais il ne regardait pas ses administrateurs. Il regardait ses chaussures cirées. Le président de la compagnie aérienne était complètement indifférent à l'effarement de ses collègues.

Doc dit tranquillement.

– Si le président désirait vendre les îles, il n'était pas nécessaire de nous consulter, dit-il. Un vote du conseil n'est rien de plus qu'une formalité. Bien sûr, c'est un moment où un bon prix devait être offert. Plusieurs nations aimeraient avoir le contrôle des mines de nitrate.

Simon Stevens regarda Doc Savage. Habituellement, les mâchoires du président tremblaient d'une gaieté intérieure lorsqu'il n'était pas en train de rire bruyamment. Mais le gros visage rond assumait maintenant des lignes aussi raides et dures que du granit.

– Je viens de me souvenir d'une bonne, dit-il de manière inattendue, et sans faire référence à sa déclaration précédente. Avez-vous déjà entendu celle sur…

Une histoire inutile vagabonda sans but durant plusieurs minutes. Après quoi, ne put plus se retenir plus longtemps.

– Et bien, si vous avez vendu les îles, patron, cela veut-il dire que nous sommes temporairement sans travail ? Demanda-t-il. Nos avions ne peuvent qu'opérer à perte. Il doit bien y avoir une somme de cinquante millions résultant de la vente des îles. Quel en a été le prix ?

– J'ai accepté un demi-millionn de dollars pour tout le lot, dit le président de la compagnie aérienne. J'ai signé le contrat de vente tout de suite. Nous allons maintenant passer au vote sur la vente des îles de la Dominique. Ceux en faveur disent « oui ». Ceux opposés « non ».

– Non ! Non ! Non ! Non ! crièrent dix administrateurs.

Doc Savage était silencieux. Il regardait Simon Stevens.

– La motion est adoptée, dit Simon Stevens, sans élever la voix. Les îles de la Dominique sont vendues.

Dis actionnaires minoritaires ébahis, ne pouvant y croire, bondirent de leurs chaises. Pendant dix minutes, ils oublièrent qu'ils ne possédaient qu'une part minoritaire dans la World Waterways Shipping Corporation. Oubliant qu'ils étaient conservateurs, des hommes d'affaire dans la cinquantaine. À cet instant, ils étaient un groupe de dix hommes amers et maudissant.

L'administrateur le plus proche de Simon Stevens était très grand. Il avait tellement perdu son self contrôle qu'il brandit son poing sous le nez du président.

– Espèce de sale faux jeton ! Hurla-t-il. J'ai presque tout investi dans la World Waterways ! Vous ne pouvez pas me

vendre !

Son poing parti. Simon Stevens était encore plus imposant, même s'il était plus âgé. Les phalanges du grand administrateur percuta les mâchoires du président.

Aucune émotion cependant n'apparut sur les traits de Simon Stevens. Ses yeux, à moitié cachés sous la graisse d'une nature généreuse, restaient aussi froids et imperturbables que ceux d'un poisson. Seule sa grande main allèrent méthodiquement à un lourd encrier en argent massif à côté de lui.

Sa main se leva avec l'encrier. L'objet pesait suffisamment pour assommer un bœuf. Et le millionnaire, président de la compagnie d'aviation ajoutait d'un bras viandeux la force du coup. Le grand administrateur était déséquilibré. L'encrier ne pourrait pas manqué son crâne.

Personne ne pouvait dire comment Doc Savage avait traversé la pièce. Le géant de bronze s'était levé sur la pointe des pieds. Il se déplaçait à une vitesse incroyable, tandis que l'encrier se levait par-dessus de la tête de Simon Stevens. Un immense bras de bronze devint un énorme piston d'acier sous pression.

L'encrier s'abattit. Le grand administrateur décolla. Son corps efflanqué vola sur la moitié de la longueur de la pièce avant de s'écraser. Mais le coup qui l'avait atteint avait été délivré par le poing de Doc Savage. Ce fut de la chance pour lui que Doc ait prit ses épaules comme cible.

Prendre l'entièreté de la force du bras de Doc Savage n'aurait pas été une amélioration à être assommé par un encrier en argent plein.

Simon Stevens se rassit. Même alors, il ne montrait aucune émotion. Plutôt que de lancer un encrier meurtrier, il roulait le gros cigare avec ses dents, mâchouillant son extrémité calmement.

Doc Savage regarda droit dans les yeux de l'homme. Ce qu'il vit n'était pas plaisant.

L'homme de bronze dit aux autres administrateurs : – Peut-être devrions nous en discuter calmement. Je suis convaincu que vous le sentirez différemment lorsque nous en connaîtrons plus sur les circonstances. Simon, sans aucun doute, ne nous a pas informés du tout qu'il était en pourparler pour ventre la Dominique. J'y ai autant d'intérêt que chacun de vous. Nous allons écouter.

Les administrateurs reprirent leur place. Doc Savage retourna à sa chaise près de la fenêtre ouverte. Durant environ deux minutes, il y eut un mélange d'hommes un peu confus ou revenant de leurs émotions.

Doc regardait par la fenêtre. Il vit un homme basané avec une caisse de cirage sur les épaules. Même à cette distance, l'horrible rictus de cadavre sur le visage de l'homme était clair pour Doc. Ses yeux, comme le reste ses sens, avaient été entraînés depuis la plus petite enfance pour exceller ceux des autres hommes.

Doc reporta vivement son regard sur le visage de Simon Stevens. Les deux faces, celle du multimillionnaire qui venait apparemment d'accomplir sa propre ruine et celle du cireur de chaussures de l'East Side, étaient étrangement similaires.

L'un des administrateurs prit la parole.

– Alors, si je peux m'enquérir, dit-il, avec un certain sarcasme, qui a été suffisamment chanceux que pour acheter les îles de la Dominique pour un demi-million ? Soit une bouchée de pain !

Simon Stevens passa une de ses mains sur son épaisse nuque ronde. Sa voix indiquait qu'il n'avait même pas l'intérêt d'un employé de bureau dans la destinée des îles de la Dominique.

– J'ai signé un contrat de vente, dit-il, fortuitement, mais c'est marrant, je ne peux pas me rappeler à qui je les ai vendues.

Doc Savage entendit ces étranges paroles. Mais il regardait en bas, le quai du train surélevé. Les autres administrateurs laissèrent échapper un nouveau hoquet ébahi pour la seconde fois cet après-midi. L'homme de bronze se déplaça de la pièce vers le couloir du bâtiment. Il ne donna aucun mot d'explication.

Celle-ci vint d'elle-même par la fenêtre ouverte. Des cris perçants de femmes vinrent de l'extérieur. Une foule sur le quai surélevé rugissait. Les administrateurs de la World Waterways s'agglutinèrent à la fenêtre ouverte.

Un homme laissa échapper un juron choqué. Il détourna ses yeux de la scène en dessous. Il avait vu la main d'un homme sortir de sous les roues d'un train en marche. Les doigts de la main frémissaient toujours. Ils semblaient être en train d'essayer d'atteindre quelque chose qui pourrait tirer la victime de sous l'impitoyable masse de fer et d'acier.

Traduction terminée le dimanche 06 janvier 2002

CHAPITRE III

DÉPOURVU D'ÉMOTIONS

Le docteur Buelow T. Madren pinça sa petite bouche ronde de scepticisme. Lorsqu'il secoua sa tête, la lampe électrique se refléta sur une boule de billard polie. Son crâne dénué de cheveux ainsi que la rondeur replète de son visage donnait au docteur Madren une apparence angélique de chérubin.

Mais ses yeux étaient profondément enfoncés et brillaient intensément. Là, il y avait une profonde intelligence qui démentait les contours du reste de son aspect. Car depuis une demi-heure, il avait posé des questions banales et apparemment sans but.

Souriant Tony Talliano ne montrait aucune disposition à vouloir éviter de répondre à toutes les questions qu'il comprenait. Le soudain tueur du quai surélevé avait été amené au local d'observation des prisonniers dans la section psychiatrique de l'hôpital Bellevue.

La présence du docteur Buelow T. Madren, éminent psychanalyste, était attendue. C'était un visiteur régulier des locaux psychiatriques des plus grands hôpitaux de New York. Il semblait qu'il y avait peu de désordres mentaux du cerveau humain dont le docteur Madren ne fut pas familier. Bien que dans ce cas-ci il paraissait ne pas pouvoir établir de diagnostique.

Souriant Tony avait répondu normalement au questionnement. Oui, il comprenait que son ami, Sam Gallivanti, était mort. Oui, il savait que Sam était tombé sous un train lorsqu'il l'avait cogné avec sa caisse de cirage.

Mais et alors ? Telle semblait être l'attitude de l'homme basané avec le rictus de cadavre.

Doc Savage avait écouté cet examen durant plusieurs minutes. Trois autres praticiens, tous en psychologie, se trouvaient dans la salle. L'un d'eux s'adressa au docteur Madren.

– Et bien, qu'en dites-vous, docteur ? J'ai vu de nombreux drôles de cas, et j'ai une théorie dans ce cas-ci, que j'ai peur d'exprimer.

Le docteur Madren sourit au praticien de Bellevue. Ses yeux d'un bleu intense étincelaient un peu.

– Je ne lis pas dans les pensées, docteur, dit-il, mais je m'aventurerais à dire que votre théorie doit rejoindre mon opinion propre.

Doc Savage avait également formé sa théorie. Dans les premières minutes de l'examen de Souriant Tony, il était arrivé à une déduction étonnante. Mais l'homme de bronze exprimais rarement une opinion. Et il ne le faisait jamais, à moins que la preuve ne soit irréfutable. Il était intéressé par savoir à quoi les cerveaux entraînés de ses psychologues étaient arrivés.

– Et bien, écrivons nos opinions, suggéra le psychologue de Bellevue. De ce fait il n'y aura aucune interaction entre nos idées qui pourrait influencé l'autre.

Le docteur Madren sortit un crayon à tête d'or. Il écrivit sur la feuille d'un bloc-note. Le praticien de Bellevue suivit.

Un troisième praticien sourit et lu le résultat à haute voix. Les libellés étaient pratiquement identiques.

– Selon moi, cet homme n'est pas dément, avait écrit le docteur Madren. Peut-être aurait-il mieux valu pour lui de l'être. Il souffre d'une absence complète d'émotion. À son stade actuel, il ne peut pas avoir tué de rage, car il ne peut pas devenir rageur. Pas plus, il ne peut pas devenir joyeux, ou triste, ou perturbé par quoi que se soit d'extérieur. Et dans cette condition il ne peut ni pleurer, ni rire.

Avec seulement quelques mots différents, le praticien de Bellevue avait donné la même opinion. Ils avaient résumé la même chose.

Souriant Tony Talliano était tenu comme un être sain. Et comme tel, sans émotion cependant, il avait tué son ami. Il ne pouvait pas maintenant ressentir l'émotion d'un grief ou d'un regret. Bientôt, il oubliera probablement même le mort.

– Ainsi, c'est un homme sain dénué d'émotion, annonça le docteur Madren. Et en tant que tel, il est unique dans les annales de la psychothérapie. Il pourrait, et a, cependant, tué son meilleur ami sans ressentir aucune réaction.

L'homme de bronze savait lui que Souriant Tony n'était pas un cas unique.

Simon Stevens, le multimillionnaire, un citoyen respecté, un homme qui avait été rempli de joies, un amoureux de la vie, avait raté d'une fraction de seconde de devenir exactement cette sorte de meurtrier.

Le cerveau analytique de Doc commençait à établir des théories ébahissantes. Le géant de bronze n'oubliait jamais la plus petite bagatelle.

L 'homme de bronze savait ce que l'énoncé de l'éminent docteur Madren signifiait pour Souriant Tony Talliano. Le cireur de chaussures dépourvu d'émotions sera déclaré sain d'esprit. Et comme tel, sera jugé et convaincu d'homicide sur Sam Gallivanti.

Le cas était devenu doublement étonnant avec la conduite particulière de Simon Stevens. Doc Savage ne pouvait pas

ignorer l'étrange coïncidence des cas. Il avait presque immédiatement déterminé que Souriant Tony, le cireur de chaussures, et Simon Stevens, le président de la World Waterways étaient victimes de la même influence.

Et l'homme de bronze sentait que cette influence devait venir d'une source extérieure. Il était impossible de croire que les cerveaux de deux hommes aussi éloignés dans leurs styles de vie pouvaient avoir été affectés ainsi par simple chance.

Doc Savage était sorti de l'hôpital avant que les autres ne le réalise. Il alla directement à la foule dans le square publique dans lequel Tony travaillait. Bien dirigée, l'enquête fit ressortir que Simon Stevens faisait toujours cirer ses chaussures par Souriant Tony Talliano. L'homme de bronze ne savait rien des cigares que le millionnaire et le cireur de chaussures avaient fumés.

L'homme de bronze porta son attention au bureau de police le plus proche. Là se trouvait l'inhabituelle arme du crime. C'était la caisse d'équipement de cirage de Souriant Tony Talliano. L'inspecteur chargé de l'homicide était courtois.

Doc demanda et reçu des échantillons des boîtes de cirage se trouvant dans la caisse de Souriant Tony.

Comme Doc Savage quittait le bureau de police, il se souvint que « Monk » était actuellement occupé sur une expérience chimique. Il était isolé quelque part, fort éloigné de Long Island.

Monk était le Lieutenant Colonel Andrew Blodgett Mayfair. Monk ne semblait pas avoir une très grande intelligence. Mais c'était l'un des maîtres mondiaux en chimie industriels.

Doc Savage essaya de rentrer en contact avec Monk dès qu'il atteignit son quartier général. Celui-ci était constitué d'un ensemble de bureaux occupant tout le quatre-vingt-sixième étage su plus important gratte-ciel du bas de Manhattan.

Doc ne réussit pas à rentrer immédiatement en contact avec le chimiste de son groupe. L'intendant du cottage isolé de Monk était difficile à comprendre.

Ensuite, l'homme de bronze apprit que Simon Stevens, le président de la compagnie aérienne, était parti à sa maison d'été de Southampton. Celle-ci était également fort éloignée de Long Island. Les associées du millionnaire dans la compagnie aérienne et les administrateurs étaient toujours aigris et intrigués.

Doc apprit qu'ils avaient reçu la confirmation de la vente des îles de la Dominique par le secrétaire de Simon Stevens. Mais l'identité de l'acquéreur était toujours un mystère.

Doc avait pris des échantillons des cirages de Souriant Tony dans son laboratoire. Il travailla tard dans la nuit à les analyser.

Pendant ce temps, pas loin, dans un autre gratte-ciel, Henry Hawkins, un gardien de nuit, finissait son repas de minuit. Puis il se souvint avoir laissé sa pipe dans une autre pièce. Le gardien trouva sa pipe où il l'avait laissée.

Lorsqu'il tira une pouffée de fumée avec son café, Henry Hawkins ne pouvait pas savoir que des mains avaient récemment modifié cette pipe.

Le gardien devint soudain alarmé. Près de lui, une sonnerie résonna bruyamment. C'était la sirène d'alarme.

Henry Hawkins savait qu'il il y avait une fortune considérable en joyaux et en or dans les deux coffres du bureau intérieur. Les joyaux étaient de plusieurs variétés. L'or était utilisé par l'employeur du gardien pour l'artisanat le plus fin.

Henry Hawkins abandonna son repas. Armé de son lourd revolver, le gardien avança vivement dans le bureau intérieur. Il suçait le tuyau de sa pipe, fermement coincée entre ses dents.

La porte du bureau contenant les coffres avait été verrouillée. Henry Hawkins essaya de tourner le bouton de la porte précautionneusement. Il céda. La porte avait été déverrouillée. Il n'y avait pas de lumière à l'intérieur de ce bureau. Mais contre le carré d'une fenêtre, le gardien cru voir le mouvement d'une ombre.

– Haut les mains ! Ordonna-t-il, Que faites-vous ici ?

Le veilleur de nuit n'avait jamais tiré sur quelqu'un. Son hésitation fut probablement une erreur. Quelque chose arriva à Henry Hawkins. Le vieux revolver tonna deux fois avec un rugissement d'explosion.

Aucun autre coup de feu n'avait été tiré. Mais Henry Hawkins gisait sur le sol. Au même moment, la même sirène d'alarme qui avait conduit le gardien dans un piège retentit dans un appartement de Park Avenue.

L'alarme fit sortir Harris Hooper Perrin de son lit. Il prit le téléphone et appela la police.

Harris Hooper Perrin était un homme nerveux, extrêmement impressionnable. Il avait près de cinquante ans. Et il rongeait toujours ses ongles.

C'était un artisan habile. C'était l'un des meilleurs tailleurs de pierre de New York. À partir d'un diamant brut, ou toute autre pierre, il pouvait créer un produit finit de plus grande valeur que n'importe qui d'autre.

– Des voleurs ! Il hurla dans le téléphone. Des voleurs dans mon atelier ! Envoyer la police la bas tout de suite ! Il donna l'adresse.

Les policiers étaient déjà dans les bureaux Perrin lorsqu'il les atteignit. Perrin regarda partout. Henry Hawkins était assis sur une chaise. Le veilleur de nuit ne portait aucune trace extérieure de mauvais traitement. Il bichonnait toujours le gros revolver dans une main noueuse.

– Qu'est-ce ceci ? Qu'est-ce ceci, Henry ? Dit Harris Hooper Perrin d'une voix sèche.

– Hello, M. Perrin, dit Henry Hawkins. Quelqu'un doit avoir appelé la police. Je n'ai pas fini ma collation de cette nuit.

Perrin empoigna ses cheveux gris. Il changea alors d'idée et mordit dans son ongle favori.

– Vous n'avez pas fini votre repas ? S'étrangla Perrin. Bonjour, Officier, qu'avez-vous trouvé ?

La porte d'un des coffres était ouverte. Perrin commença à gémir. Il semblait qu'il devait y avoir quarante diamants de grande valeur, parmi d'autres gemmes, dans ce coffre. C'était des pierres non-coupées. Perrin dit en gémissant qu'elles lui

avaient été confiées par un client.

– Coupées, elles auraient fait plus de mille carats ! Gémit Perrin. Mille carats, je vous dis ! Je suis ruiné ! Je vais tout perdre ! Ma réputation… Mon…

Le tailleur de pierre détacha ses yeux de l'intérieur du coffre pillé. Mais un inspecteur attira le regard de Perrin sur le sol. En face du coffre, il y avait une tâche de sang séché. Il s'était répandu sur le tapis. Il ne devait pas y en avoir moins d'un quart de litre, peut-être plus.

– Si le gars était seul, il doit être terré près d'ici, à cette heure, dit l'inspecteur. S'ils étaient deux, l'autre à dû emporter le blessé.

Perrin faisait des boucles avec ses cheveux gris.

– Les avez-vous vus, Henry ? Asséna-t-il au gardien de nuit. À quoi ressemblent-ils ?

– Qui ai-je vu, M. Perrin ? Répliqua Henry Hawkins. Pensez-vous que je puisse prendre mon repas maintenant ?

.Son visage était totalement absent d'expression. Il ne présentait aucun séquelle de sa rencontre avec des cambrioleurs. Apparemment, il était seulement affamé et il désirait manger.

Le veilleur de nuit n'exprimait aucune évidence qu'il avait eu peur.

Perrin fulminait de rage. Un inspecteur nommé Ryan que venait d'arriver le trouva en train de mousser.

Henry Hawkins montrait peu d'intérêt à l'excitation de son employeur. Sa pipe, sans être remarqué, était tombée sur le sol.

– Peut-être a-t-il eu un coup sur le haricot, suggéra l'inspecteur Ryan.

Il faisait face à Henry Hawkins, l'étudiant. Puis l'inspecteur pensa à quelque chose.

– Bon sang, que je sois damné ! S'exclama-t-il. Il est exactement comme ce cireur qui a poussé son ami sur les rails cette nuit ! Dites, vous souvenez-vous avoir tiré sur quelqu'un cette nuit ?

– Peut-être… Oui, je pense que oui, dit le gardien. Je n'ai pas encore eu l'occasion de prendre ma collation et j'ai faim. Je n'étais pas ici lorsque le coffre a été ouvert. M. Perrin sait que je ne l'aurais pas fait.

Henry Hawkins n'avait pas été accusé. Mais c'est vrai qu'il aurait pu l'être, s'il n'y avait pas eu cette flaque de sang sur le sol. Un des inspecteurs était en train de retirer un morceau de plomb hors du mur près de la fenêtre.

– Il a tiré, ça c'est sûr, dit l'inspecteur. Mais quelque chose a dû frappé son coucou.

Perrin avait agripper une touffe de ses cheveux gris.

– Que vais-je faire… Que vais-je faire ? Gémissait-il. Ces pierres n'étaient pas assurées ! Je devais faire une estimation, mais je ne l'avais pas fait !

L'inspecteur Ryan était un policier très intelligent.

– Nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous les rapporter, M. Perrin, dit-il. Mais il y a quelque chose de bizarre dans tout ceci. Je pense que nous allons conduire votre veilleur à Bellevue pour un examen. Il n'y a qu'un seul homme qui peut vous donner des informations. Je ne sais pas pourquoi, mais Doc Savage s'est investi dans le cas de ce cireur de chaussures. Si quelqu'un peut trouver des réponses, c'est bien le grand gaillard de bronze. Si j'étais vous, M. Perrin, je lui parlerais.

Moins d'une heure plus tard, le tailleur de pierre arriva au domicile de Doc.

Harris Hooper Perrin hoqueta plusieurs fois de surprise. Cela commença lors de son admission au quartier général de Doc Savage. Une porte portait de petites et simples lettres. Celles-ci étaient en bronze. Elles disaient, « Clark Savage, Jr. »

Doc le reçu. La première chose que le tailleur de pierres remarqua fut la bibliothèque.

Celle-ci contenait des milliers de volumes. De nombreux d'entre eux traitaient de pierres précieuses et de minerais de valeur. Doc Savage en savait plus sur l'art de l'or que ce Harris Hooper Perrin lui-même.

L'homme de bronze en savait également plus sur Harris Hooper Perrin que ce que ce dernier pouvait imaginer qu'on puisse découvrir à son sujet.

Perrin se tenait au milieu d'un immense laboratoire. Il faisait des boucles avec ses cheveux.

– Je ne vois pas comment vous pourriez m'aider, dit-il. Mais mon veilleur de nuit semble être devenu fou. Et je pense que je vais devenir fou, moi-même ! L'un de mes coffres a été complètement vidé. Un homme a été abattu et mon gardien ne se souvient même pas l'avoir fait. Ils l'ont emmené à Bellevue, en observation.

Les yeux de paillettes d'or de Doc ondoyèrent avec leurs petits tourbillons dans leurs profondeurs. Il réfléchissait. Souriant Tony, le cireur de chaussures. Simon Stevens, le président de la compagnie aérienne. Et maintenant, un simple veilleur de nuit au nom de Henry Hawkins ?

Et Perrin qui exprimait son trouble.

– Tout d'abord, asseyez-vous ici, ordonna Doc. Êtes-vous intéressé par les poissons tropicaux ? J'en ai prêt de cent variétés dans cet aquarium.

– Par tous les saints du paradis ! S'étrangla Perrin. Je suis en train de vous dire que j'ai été cambriolé de mille carats en diamants qui ne sont pas assurés ! Je suis un homme ruiné ! Je n'obtiendrai plus jamais de travail !

– Oui, je comprends tout cela, dit Doc tranquillement. Vous êtes dans un état de nervosité extrême. Si vous voulez vous asseoir ici et regarder les poissons, j'aimerais faire un appel téléphonique. Je puis être capable de vous aider.

– Je vous payerai tout ce qu'il faut… tout ce que vous voudrez ! Gémit Perrin.

Doc Savage se contenta de sourire et ne dit rien.

Doc sortit et alla dans son bureau, où il effectua son appel.

– Le cas est tellement inhabituel, venant juste après l'étrange affaire de cet après-midi, je pense que vous pourriez être intéressé par voir Henry Hawkins, le gardien de nuit, dit l'homme de bronze à la personne à l'autre bout.

L'homme qu'il avait sorti du lit répliqua, – Oui ! Oui, bien sûr ! Je pensais à vous, M. Savage ! Je vais aller immédiatement à Bellevue et voir cet homme ! Cette condition mentale particulière peut être temporaire, mais j'espère en trouver l'origine !

– J'en suis certain, dit Doc Savage. Et docteur… Il y a un autre cas étrange que je crois être le même que celui-là, un cas qui m'intéresse énormément. La victime est Simon Stevens, le magnat de l'aviation. Lui, aussi, a été attaqué cet après-midi, mais est parti à sa résidence de Southampton. J'apprécierais si vous vous acceptiez de l'examiner également.

De l'excitation perça dans la voix de l'autre. Puis il dit, – Je vais aller à Bellevue, et puis partirai immédiatement pour Southampton.

Doc Savage retourna à son laboratoire. L'homme qu'il avait appelé était le Dr Buelow T. Madren.

Ayant été laissé tout seul, Harris Hooper Perrin avait recouvré une partie de ses nerfs. Peut-être, les couleurs brillantes et chamarrées des poissons tropicaux nageant sans l'aquarium presque transparent avait une influence apaisante.

Perrin ne pouvait pas savoir que c'était simplement un leurre pour l'une des sorties secrètes de Doc Savage.

Traduction terminée le jeudi 10 janvier 2002.

CHAPITRE IV

UN AUTRE CERVEAU GELÉ

Harris Hooper Perrin sursauta lorsque Doc Savage revint dans le laboratoire.

– Vous avez appelez quelqu'un ? Demanda-t-il. Peut-être la police ? Qu'ont-ils dit ? Ont-ils trouvé quelque chose ?

– Je n'ai pas appelé la police, avisa Doc. Je crois qu'on peut trouver plus dans le cerveau de votre veilleur de nuit que n'importe où d'autre. Nous devrons attendre les développements. Aviez-vous déjà vu une plus belle collection de poissons tropicaux ?

– Quel malheur, vieux ! Je suis ruiné ! Et vous persévérez à me parler de poissons ! Je désire savoir ce que je peux faire pour ravoir les joyaux qui ne sont pas assurés ?

– Oui, certain des poissons sont du poison, dit Doc. Vous pouvez les voir, ceux avec les épines pointues, si vous regardez de près.

Un sigle près de l'aquarium disait, « Poissons empoisonnés. »

Perrin s'approcha et regarda de près dans l'aquarium à poissons. Doc se tenait derrière lui. Les poissons s'illuminaient en myriade de couleurs autour de ce qui apparaissait être un de ces châteaux ornementaux que l'on trouve dans tous les grands aquariums.

Doc dit soudainement, – Nous devons attendre les résultats. Cependant, avant que le jour ne se lève, je désire rencontrer votre gardien de nuit à Bellevue. Pour l'immédiatement, je désire aller à vos bureaux. J'aimerais voir les lieux du cambriolage.

Lorsque Perrin fut parti, Doc Savage retourna à son laboratoire. Ses mouvements semblaient aussi inconséquents pour l'affaire en cours que son apparente détermination à intéresser le tailleur de pierres excité à ses poissons exotiques.

Doc plongea son bras dans l'aquarium. La main de bronze ainsi que l'avant-bras étaient magnifiés pendant un moment dans l'eau claire. Il ne semblait craindre aucun poison que les poissons auraient pu transmettre. Certaines des variétés épineuses touchèrent la peau de bronze. Ils ne laissèrent aucune marque.

Doc prit et sortit le petit château sous-marin. Il vint en morceaux dans ses mains. À l'intérieur, il y avait une petite boîte noire. De celui-ci, Doc extirpa une plaque noire. Il glissa un négatif photographique dans un bain de développement.

Peu de temps après, l'homme de bronze exposa une impression à une lumière rouge sombre. Il ne semblait pas y avoir d'image. Quelque chose avait pu mal fonctionner. Tout ce qui apparaissait sur la plaque était une paire de yeux. Le reste du visage était une tache grisâtre.

Mais les yeux étaient grandement magnifiés.

Doc glissa l'impression et la plaque dans une pièce de classement en acier. Il semblait très satisfait de ce qu'il avait accompli.

Quelques heures plus tard, l'entretien de Doc Savage avec Harris Hooper Perrin était vraiment étrange, au vue de comment Perrin s'était exprimé peu de temps auparavant dans son désir de récupérer ses diamants. Car maintenant, il refusait à Doc toute information nécessaire au sujet des pierres volées.

Finalement, Doc était intrigué, mais un regard direct dans les yeux du tailleur de pierre révéla à Doc le secret de ce changement de caractère. Car Perrin, aussi, avait l'aspect de Souriant Tony, Simon Stevens ou encore Henry Hawkins, le veilleur de nuit.

Dans la façon mécanique de ceux affligés par cette incapacité physique inconnue, Perrin répondait peu aux questions que lui posait l'homme de bronze. Doc obtint de lui la liste donnant la description des diamants volés. Doc l'imprima dans sa mémoire. Les pierres, au nombre de quarante, étaient des diamants africains.

Mais les noms des propriétaires, Doc ne put en obtenir la révélation de Perrin.

Après cet entretien malheureux, Doc quitta le bureau du tailleur de pierre, et retourna à son quartier général. Par téléphone, il rentra en contact avec la propriété de Simon Stevens, à Southampton, Long Island. Le fils du millionnaire, James Stevens, répondit.

Doc s'enquit de l'état de santé du magnat de l'aviation, puis dit, – Je vous ai envoyé le réputé Docteur Madren pour voir votre père.

Traduction terminée le jeudi 10 janvier 2002.

CHAPITRE V

MENACE DANS LA NUIT

Doc Savage n'avait pas réussi à rentrer en contact avec Monk. Bien que ce soit au milieu de la nuit qu'il ait appelé son cottage dans le Shinnecock Hills de Long Island, le disgracieux chimiste devait avoir ses propres problèmes.

Ou plutôt, les problèmes concernaient un cochon. Ce représentant de la race porcine était un porc arabe, mais il n'y ressemblait pas. Aucun cochon sauvage des pinèdes ne pouvait être accoler au porc, Habeas Corpus, lorsqu'on le voyait.

Habeas Corpus avait quatre longues pattes, deux longues oreilles et une paire de yeux expressifs et intelligents. Tout son corps n'était qu'un estomac sur patte. L'appétit du goret était énorme.

Au moment où Doc Savage appelait le cottage de Monk, il y avait une perturbation considérable dans l'obscurité d'un étang marécageux au pied d'une colline. Des canards caquetaient de terreur. Des centaines de canards. Ils étaient éparpillés sur plus de deux acres d'eau marécageuse.

Habeas Corpus avait eu la chance de sa vie lorsque Monk s'était rendu dans le cottage de Shinnecock Point près de Ponquogue. Le cochon avait trouvé l'élevage de canards. Il contenait des centaines de ces palmipèdes et ils étaient faciles à dévaster.

– Ça ne va pas ! Couina une voix dans l'obscurité de l'élevage de canards marécageux. Pas besoin de te caché, Habeas ! Tu sors de parmi ses canards ou bien je te donne à Ham ! C'est ce que je ferai avec toi !

La voix plaintive ne pouvait venir que de Monk. Bien qu'il fut couvert de poils roux aussi raides et rudes que du fil de fer barbelé rouillé, et que son poids avoisinait les cent vingt-cinq livres, Monk avait la voix d'un enfant. Il avait également un front bas, des sourcils broussailleux et des bras qui pendaient jusqu'à ses genoux.

Se tenant dans la mare marécageuse jusqu'à la ceinture, Monk était une chose horrible. Sa menace de donner Habeas Corpus à « Ham » était compréhensible pour le cochon.

Ham était le général de brigade Théodore Marley Brooks, le brillant esprit légiste du groupe de Doc Savage.

La haine animale de Ham était le cochon, Habeas Corpus. La plus grande ambition de Ham semblait être de voir le jour où Habeas Corpus serait débité en côtelettes de porc.

Monk, dans la mare, cria encore.

Habeas Corpus se contenta de grogner de délectation. Il venait juste de couper la tête d'un autre canard blanc.

Une paire de longues jambes, sans corps attaché, semblait marcher dans l'étang.

C'était parce que un homme de grande taille transportait une lanterne du temps jadis. La lumière de la lampe à l'huile dansait sur ses jambes et les transformait en ombres gigantesques.

– Hé, vous le voleur ! Croassa-t-il avec sévérité. J'ne vais pas vous l' dire à nouveau ! Vous sortez c' te porc de là, où j' va l' remplir de plomb c'te fois, c'est sûr !

– Damnation ! Couina Monk, je vais le sortir de là si je parviens à mettre la main dessus ! N'essayez pas de tirez si vous savez ce qui est bon pour vous ! Vous toucher ce cochon et je vous coupe en morceaux pour vous donner en nourriture à vos propres satanés canards ! Combien voulez-vous cette fois ?

L'homme à la lanterne la souleva jusque devant son visage. Ce dernier avait l'apparence d'un mauvais de dessin animé. Il était long et étirer au milieu. Le menton pointait en avant. La tête était petite et ronde sur un coup qui aurait pu être dessiné pour une tortue d'eau.

– Sachez que j' ne vais pas prendre d' leçon à dix dollars c'te fois, traîna méchamment sa voix vibrante. Vous sortez de là et vous me payez, ou je m' va poivrer c'te foutue imitation de cochon !

Monk barbota dans la mare boueuse. Il grogna et pêcha quelques billets de banque.

John Sroggins, le propriétaire des canards, obtint plus qu'un billet de dix dollars. Habeas Corpus avait poussé son long groin plus près, redressant ses oreilles. Monk le vit opportunément, laissa tomber quelques billets et plongea sur le cochon. Il attrapa fermement le verra couinant par une longue oreille et s'éloigna, en pataugeant dans la mare, en direction de son cottage.

Damné Habeas ! Se plaignit Monk. Il peut prendre ses canards cette fois, et à partir de maintenant tu resteras à la maison !

Depuis plus d'une semaine Monk achetait des canards, les canards que Habeas Corpus avait tués. Le cochon n'appréciait pas la nourriture de canard. Pas plus que Monk d'ailleurs. Mais son intendante, une femme économique et estimable, avait insisté pour que les canards ne soient pas gaspillés.

Monk avait donc souvent rapporté les canards à la maison. En avait enterré certains. Cette nuit, il décida de mettre fin à ce commerce de canards.

– Tu vas commencer par te taire, foutu paquet de côtelettes, et tu ne sortira plus ! Promit-il à Habeas Corpus.

Le cochon grogna par compassion. Il ne croyait pas Monk. Et le verra était intelligent. Il avait repéré plusieurs moyens pour s'échapper de l'enclos que Monk avait arrangé à son cottage isolé.

Monk amblait maladroitement, toujours transportant Habeas Corpus par une oreille. Si le disgracieux chimiste avait été informé que l'insaisissable cochon avait été capturé durant la nuit et relâché plus tard, il ne l'aurait pas cru. Bien que cela fut vrai.

Habeas Corpus avait été capturé dans l'obscurité. Des ombres avaient semblé prêter une attention spéciale aux oreilles du goret. Peut-être connaissaient-ils la prise favorite de Monk ?

L'endroit que Monk avait choisi pour des expériences chimiques dans les Shinnecock Hills était idéal. Peu d'endroits à moins de cent miles de Manhattan étaient si peu habités.

Les Shinnecock Hills étaient une série d'éminences couvertes d'arbres touffus. Elles se trouvaient sur une bande étroite de terre séparant Great Peconic Bay de l'Océan Atlantique. La route principale de ces collines passait directement dans Southampton, haut lieu de résidence d'été de millionnaires. De là, elle menait au fameux Montauk Point.

Le cottage de Monk était situé sur la partie de terre à environ un demi-mile en dessous de l'élevage de canards. L'énorme chimiste suivait un chemin étroit et sinueux qui y conduisait. Sur la plus haute colline proche se trouvait l'unique autre maison dans cette section. C'était une structure fantasque, ressemblant à une grange. Elle était déserte. Ses fenêtres étaient étroitement fermées par des volets.

Le chemin que Monk suivait montait sur une courte distance en direction de la maison déserte. Puis il tournait abruptement vers le bas de la colline en direction du cottage du chimiste. Monk atteignit le point le plus haut du chemin.

À cet endroit, Habeas Corpus s'anima soudainement. Ses grognements satisfaits se changèrent en rapides hurlements vicieux. Il se tortilla et son oreille glissa de la main de Monk.

De façon étonnante, Monk semblait ne plus désirer faire de Habeas son prisonnier. L'énorme chimiste restait tranquille. Il regardait en haut, la colline et la maison désertée. Des buissons craquèrent tout près, Mais Monk ne sembla apparemment pas le remarquer.

Habeas Corpus enroula son corps de cochon sauvage contre les jambes de Monk.

Pas plus d'une minute plus tard, le cochon, Habeas Corpus, descendait en courant à toute allure, la colline. Le porc volait comme s'il avait vu une sorte de fantôme porcin. Ses longues et fines pattes le transportaient à une vitesse surprenante. Il ne s'arrêta pas avant qu'il n'ait poussé son long groin à travers l'écran de la porte de la cuisine du cottage de Monk.

Durant l'absence de Monk, deux visiteurs étaient arrivés de New York. L'un d'eux était la silhouette sévère d'un homme, avec un visage étroit, ardent. Cet homme était vêtu à la dernière mode qu'on pouvait voir sur la Cinquième Avenue. C'était une image d'élégance vestimentaire naturelle .

Car Théodore Marley Brooks, ou Ham, était noté pour être un Beau Brummell. Il avait toujours deux longueurs d'avance sur tout ce qui pouvait se porter à Park Avenue.

La jeune femme à la chevelure de bronze qui était avec Ham aurait pu être un top-modèle d'un grand couturier. Ses cheveux ressemblaient à ceux de Doc Savage. Et elle avait quelques traits de familles, car l'attirante jeune femme n'était personne d'autre que Patricia Savage, la cousine de Doc.

Connue sous le nom de Pat, elle dirigeait un institut de beauté et de gymnastique sur Park Avenue. Fréquemment, elle s'était jointe à Doc et ses compagnons dans leurs aventures.

Pat et Ham furent attirés par la porte battante de la cuisine.

– J'aurai dû le prévoir que ce serait ce croisement entre un putois et un porc, dit Ham. Hé ! Éloigne-toi de moi avant que je ne découpe tes oreilles !

Cette menace était inspirée par les actions particulières de Habeas Corpus. D'habitude le cochon gardait une distance salutaire de l'avocat irascible. Mais, cette fois, il agissait comme s'il venait de soudainement trouver un ami. Il se rua entre les jambes de pantalon élégant de Ham et y resta.

De la boue séchée et du duvet de canard ornèrent le pantalon de Ham.

Cette scène ridicule provoqua un grand éclat de rire à Pat Savage.

Ham recula soudainement. Il ne désirait pas jurer devant Pat. Mais il grinça des dents et donna un violent coup de pied à Habeas Corpus. Le cochon aurait pu être blessé, mais il était un expert pour protéger ses côtes. Il plongea de côté, en couinant.

Son corps osseux reçu le coup de pied de Ham. L'avocat se retrouva soudainement assis dans une position plus qu'indigne.

Mais Pat Savage ne rit pas. Elle regardait Habeas Corpus. Le cochon s'était retourné face à la porte de cuisine. Les poils raides sur le dos de sa nuque s'étaient redressés tout droit.

– Ham, il est arrivé quelque chose à Monk, annonça Pat. Le cochon est en train d'essayer de nous dire quelque chose. Ne bouge pas ! Il y a quelqu'un qui arrive par le chemin !

Des pas lents, traînant arrivaient par le chemin. Ils sonnaient comme s'ils appartenaient à un homme qui était très

fatigué, ou peut-être blessé. Ham et Pat pouvaient entendre une respiration sifflante et forte.

Ham sauta sur ses pieds. Habeas Corpus s'éloigna clairement vers le mur le plus éloigné. Les yeux du verra brillaient et il tremblait sur ses longues pattes. L'homme à l'extérieur arrivait à la porte-écran. La lumière frappa sa silhouette disgracieuse et ébouriffée.

Monk pouvait être difficilement appelé être un bel objet en soi. Maintenant, il était littéralement couvert de boue noire. Ces poils rudes qui ressemblait à du feu rouge autour de ses oreilles et visage étaient barbouiller de cette boue. Les petits yeux sous le front bas regardaient droit devant. Apparemment il avait frotté de la boue sur sa bouche.

Monk ouvrit la porte en tâtonnant. Il entra sans dire un mot. Puis il s'arrêta au milieu de la pièce et regarda Pat Savage et Ham.

Ham regarda Monk et ne vit aucun signe visible de blessure physique.

– Nous n'aurions pas pu espérer beaucoup plus de toi, dit Ham d'une voix sifflante. Pat et moi, nous sommes venus pour te faire une surprise, et, comme d'habitude, tu es dans un fameux état. J'ai toujours su que tu était plus un singe, mais je ne pensais pas que tu retournerais à l'état primitif et que tu commencerais à manger des canards crus.

Les mains poilues de Monk et les longs avant bras étaient poissés de sang séché. Des plumes de canards étaient accrochées à ses vêtements et à ses cheveux.

– Bonjour , Ham, dit-il de sa voix enfantine. Bonjour, Pat. Je vais appeler mon intendante pour vous montrer vos chambres. Laissez-moi réfléchir, le nom de l'intendante est… J'ai oublié, mais je vais l'appeler.

– Reste toi-même ! Trancha Ham. N'essaye pas de faire quelque chose de dingue, espèce de grand singe ! Qui peut oublier un nom comme Mrs. Malatkas ! Où es-tu allé voler ces canards ?

– Oui, c'est ça, c'est son nom, répéta Monk d'une petite voix froide. Mrs. Malatkas. Elle garde la maison pour moi et elle désire cuire tous les canards, Mais moi je les enterre. Il y en a encore plus de morts. J'ai dû creuser des trous pour les y mettre.

– Arrête-ça, insecte poilu ! Râpa Ham. Qu'essaye-tu de faire, effrayer Pat ? Qu'est-ce qui ne va pas avec toi ?

– Effrayer Pat ? Répéta Monk. Tu sais bien que je ne voudrais pas effrayer Pat.

Ham allait commencer une autre réplique sarcastique, mais Pat l'arrêta.

– Attends, Ham ! Commanda-t-elle. Je crois que Monk est malade ou quelque chose lui est arrivé. Qu'est-ce qu'il y a, Monk ?

– Non, je ne suis pas malade, dit Monk, sans aucune émotion. Je pense que j'ai faim, mais je ne veux plus manger le moindre canard. Je vais appeler Mrs. … C'est drôle, je ne parvient pas à me rappeler son nom. C'est l'intendante.

Ham et Pat ne savaient rien sur l'étrange absence d'émotion qui avait atteint trois hommes à New York, et qui avait abouti à un stade de manque complet de désirer faire quoi que ce soit, à moins que quelque chose de très suggestif ne leur soit fait. Pas plus ne savaient-ils que ces hommes, du fait de leur absence particulière d'émotions, pouvaient tuer aussi facilement qu'un animal sauvage et n'en éprouver aucun remord.

Apparemment, Monk avait été frappé par cette même absence d'émotion.

En surface, Monk et Ham étaient les pires ennemis. Mais ce n'était que verbal. En profondeur, c'étaient les meilleurs amis. Ham s'avança à côté de son ami. Il enveloppa la tête poilue de Monk d'une main fine.

– Peut-être as-tu été trompé, Monk ? Suggéra-t-il. Quelqu'un t'a-t-il assommé ? Je ne trouve aucune trace.

– Mais, il ne s'est rien passé, dit Monk, d'une voix égale. Je me souviens maintenant. J'ai payé pour ces canards morts. Je dois les enterrer maintenant. Est-ce que Pat et toi pensez rester… et bien… Oui, je suppose que vous ne voulez pas repartir cette nuit ? C'est un peu tard. Je vais appeler l'intendante, mais je ne sais pas pourquoi, je ne parviens pas à me rappeler son nom.

Ham poussa Pat de côté.

– Cela semble sérieux, souffla-t-il. Je ne pense pas qu'il est en train de faire un show. Quelque chose de particulier est arrivé ! Monk a dû recevoir un choc terrible. Je vais aller jeter un œil aux alentours. Peut-être ferais-tu mieux d'appeler Mrs. Malatkas.

Habeas Corpus était resté rigide dans un coin. Le cochon avait l'air de s'attendre à ce que quelque chose allait surgir par la porte dans l'obscurité. Si Monk ne se souvenait pas avoir vu quelque chose dehors dans le noir, Habeas Corpus, de toute évidence, avait vu quelque chose.

Quoi que cela puisse être, l'intelligent goret ne l'avait pas beaucoup apprécié.

Monk se mouvait mécaniquement suivant les suggestions de Pat. Il lava le sang séché et les plumes de ses mains et bras. Mrs Malatkas répondit à une semonce. Elle entra, bredouillant d'excitation.

Ham sortit en prenant la cane noire qu'il avait toujours avec lui. Celle-ci ne semblait être qu'un objet affectif pour le brillant avocat. Mais elle était bien plus pratique.

La cane noire renfermait une lame fine comme un rasoir du plus fin acier. La pointe de cette épée était enduite sur plusieurs centimètres d'une substance chimique de couleur sombre. Une simple piqûre à travers la peau rendrait la victime immédiatement inconsciente.

– Je pense que je vais appeler Doc, suggéra Pat. Il doit être mis au courant de ceci. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours. Il doit être occupé.

Pat cliqueta le crochet du récepteur du vieux téléphone du cottage d'été. Quelques secondes plus tard elle revint dans la

cuisine. Ses traits attirants étaient pâles et sa bouche était tordue de peur.

– Ham, nous avons été coupés ! Dit-elle nerveusement. La ligne à bourdonné normalement lorsque j'ai pris le receveur. Puis il y a eut une voix d'homme. Ce devait être une ligne de la région. L'homme a dit : – Nous avons eu le premier, et avant que nous allions plus avant, cet intelligent Doc Savage apprendra qu'il ne peut… Puis il y a eu un son déchirant. La ligne s'est coupée. J'ai actionné le récepteur, mais je parierais que la connexion a été coupée. Peut-être quelqu'un a-t-il entendu prendre la ligne.

Mrs Malatkas malaxait ses mains épaisses.

– C'te Yon Scroggins est un bin mauvais homme ! Bafouilla-t-elle hystériquement. Ses yeux sont démoniaques ! Ses canards l'ont rendu complètement fou ! Il n'est pas bob, c'te Yon Scroggins !

Pat dit, – Mais il doit y avoir quelque chose de bien plus sérieux qu'une querelle de canards. Cette voix au téléphone n'était pas celle d'un homme du pays qui élève des canards. Elle sonnait plus comme celle d'un citadin. Supposes-tu, Ham, qu'il veut dire que Monk soit le premier ?

Monk, ayant lavé ses mains, se tenait debout sur ses courtes jambes. Bien que l'énorme chimiste fut l'un des hommes les plus amicaux du monde, il était aussi l'un des plus intelligent. Mais, pour le moment, il semblait avoir très peu d'intérêt dans ce qui se tramait.

– Est-ce que Ham et toi allez rester ici un moment ? Demanda-t-il à Pat, comme s'il n'en avait pas discuté auparavant. Mrs… heu, l'intendante, va vous montrer vos chambres. Elle va nous préparer quelque chose à manger. J'ai faim. Voulez-vous un sandwich au canard froid ? Je n'aime pas le canard.

Ham dit en aparté à Pat.

– Tu as raison, c'est sérieux. Quelqu'un à fait quelque chose à Monk. Et il faut absolument prévenir Doc. Je ne sais pas moi-même ce que Doc peut être en train de faire. Il doit y avoir un autre téléphone là où cet éleveur de canards habite. D'une manière ou d'une autre, il acceptera que je l'utilise.

– Ham, peut-être ne voudra-t-il pas. Peut-être était-ce lui qui parlait, après tout.

– Et bien, je verrai cela vite, déclara Ham, fourbissant sa cane. Tu ferais mieux de prendre le super pistolet de Monk, jusqu'à ce que je revienne. Je vais me hâter et…

Le cochon, Habeas Corpus, interrompit son allocution. Il fonça entre les jambes de Ham et à travers la porte de la cuisine dans la nuit.

Traduction terminée le vendredi 18 janvier 2002.

CHAPITRE VI

LA PISTE AVEUGLE DE HAM

La nuit au-dessus de Shinnecock Hills était de cette densité opaque que seuls les lieux les moins éclairés et un ciel brumeux pouvaient produire. Ham pouvait entendre Habeas Corpus résonner le long du chemin serpentant parmi les collines. Celui-ci menait directement sur les abords de l'élevage marécageux de John Scroggins.

Ham ne savait pas qu'il aurait dû suivre le bord glissant de la mare pour atteindre la bicoque de l'éleveur de canards. L'avocat toujours habillé de façon impeccable jura tout bas. Il était obligé d'utiliser le fin rayon de sa lampe de poche génératrice pour suivre le cochon.

Le juriste pouvait entendre le porc. Il se demandait si Habeas Corpus pouvait être en train de le conduire vers la menace qui semblait avoir surmonté Monk ? Aucune lumière n'était visible devant. La bicoque de l'éleveur de canards était dans l'obscurité. Une fois, Ham pensa avoir aperçut un point de lumière étinceler sur la haute colline au-dessus de lui, mais cela pourrait n'être seulement qu'une illusion.

Habeas Corpus avait un étrange sens du danger. Mais apparemment le cochon était trop un cochon pour se souvenir qu'il avait été effrayé. Car Habeas Corpus se dirigeait tout droit vers son élevage de canards bien-aimé. Soudainement, des canards commencèrent à cancaner bruyamment. Un ou deux crièrent.

– Damné porc ! Marmonna Ham.

La lumière de Ham faillit de lui montrer un obstacle pour ses pieds. Il se prit un orteil. Ses mains s'envolèrent et la lampe de poche tomba. Il exécuta un plongeon qui, dans un puissant splach, l'amena dans la mare boueuse.

C'était bien pour le cochon qui fut bâti de lignes agiles. Car si Ham l'avait attrapé dans les deux ou trois minutes suivantes, Habeas Corpus serait probablement devenu du bacon en tranche.

Un canard hurlant, échappé au cochon, vola au-dessus du rivage. Il vola en direction de la maison déserte, ressemblant à une grange, et à l'apparence inquiétante, qui dominait la colline. Mais Ham ne savait pas cela.

Toujours expliquant au monde ce qu'il ferait à ce cochon, Ham tout dégoulinant sortit de la mare. Il utilisait un langage qui n'avait jamais été entendu dans aucune cour de loi. Sans sa lampe de poche, il ne pouvait que suivre le son produit par le cochon dans sa chasse aux canards.

Soudainement, Habeas Corpus sembla perdre son intérêt à couper les cous de cet oiseau en particulier. Le porcelet s'arrêta si abruptement que Ham tomba par-dessus.

– Je vais faire du haché de porc avec toi à cause de cela ! Grinça Ham.

Mais au lieu d'utiliser la lame de son épée, Ham fronça les sourcils et écouta le silence. Habeas Corpus ne semblait pas être effrayé par Ham. Au contraire, il semblait d'une fois désirer avoir un compagnon proche. Il se tenait près de Ham. Les poils sur la nuque du cochon s'étaient hérissés. Il regardait vers le haut de la colline.

De petites pierres roulaient sous les pieds d'un homme. Ham avait l'impression qu'une paire de longues jambes, non-attachées, descendaient la colline. C'était par ce que l'arrivant balançait une ancienne lanterne à huile.

Comme la lumière vint plus près, la silhouette gauche, dégingandée, de l'homme fut révélée. La lanterne montra un visage plat sur un long cou maigre. Les mâchoires anguleuses de John Scroggins travaillaient de rage. Mes rayons de lumière tombèrent sur Habeas Corpus rigide.

– Encor' toi ! Trembla de rage la voix de l'éleveur de canards. T'es de nouveau allé parmi mes canards ! C'te fois, j' me va t' remplir le corps de tellement de plombs que tu n' sera plus capable de r'partir !

John Scroggins était venu de la direction de la maison déserte sur la colline. Il transportait un fusil.

Avant que Ham ait pu s'approcher ou parler, l'homme avait déposé sa lanterne. Du fusil à deux canons sur un bras surgit du feu des deux museaux. De fins plombs frappèrent les broussailles.

Habeas Corpus couina et secoua son long groin. Le corps du cochon était bien saupoudré de plombs. Mais celui-ci ressemblait à la peau d'un morse. Les plombs ne pénétrèrent pas profondément. Heureusement, ils manquèrent tous les yeux du cochon.

Ham devait avoir oublié ses nombreuses déclarations de destruction d'Habeas Corpus. Sa forme élégante se précipita en face de l'homme osseux et maigre.

– Je vais vous apprendre d'essayer de tuer un animal inoffensif qui ne vous a jamais rien fait ! Grinça Ham.

– Qui t'es, toi ? Grogna John Scroggins. N'es-tu pas assez intelligent pour pouvoir comprendre que t'as enfreint une propriété privée ?

L'éleveur avait jeté avec appréhension un regard par-dessus ses épaules. Ses yeux s'étaient dirigés vers la maison désertée. Où plutôt, un œil avait regardé cette direction. Le globe dressé continua à errer en vrille.

La lame d'épée de Ham était en train de tourner autour de sa tête.

– Hé, si tu tiens à ta vie, ne fais pas ça ! Vibra la voix nasale de l'homme.

Il leva le fusil. Le fin acier de la lame frappa le métal plus rude. John Scroggins para plusieurs assauts de Ham avec une habileté surprenante. Ham avait arrêté de parler. Le lourd canon de fusil sauta à nouveau près de sa tête.

Et parce que l'homme ne s'y attendait pas, Ham piqua de la pointe enduite de drogue de son épée. Immédiatement, John Scroggins perdit son intérêt dans l'étrange duel. Le fusil résonna sur les pierres de la colline. L'éleveur soupira et s'assit. Il roula sur le côté et fut endormi avant que sa tête ne toucha le sol.

En dépit du corps rempli de plombs, Habeas Corpus était excité par quelque chose de plus important que la rencontre des deux hommes. Le cochon gravissait lentement la colline. Il suivait une trace d'un chemin qui menait à la structure en forme de grange au-dessus.

Ham prit le cochon par une oreille. C'était la prise favorite de Monk. Habeas Corpus ressentait apparemment cette familiarité. Il essaya de mordre Ham. L'avocat jura et le frappa.

Le sol trembla. Cela pouvait être un simple bâton de dynamite loin dans le sous-sol. Ou un canon tirant dans une cave profonde.

Habeas Corpus commença à reculer promptement. Le porc prit la direction de la mare. Une seconde explosion étouffée suivit la première.

Ham obtint une meilleure idée de la direction de celle-ci. S'il n'avait pas été guidé par ses oreilles, un bref flash de lumière venant d'une fenêtre basse de la bicoque sur la colline était immanquable.

Concerné par la condition particulière de Monk, et de la voix ultérieure au téléphone, Ham décida d'enquêter.

Ayant perdu sa lampe de poche, Ham prit la lampe à huile et commença à gravir la colline.

Lorsqu'il arriva plus près de la vieille maison, Ham vit que ses fondations de pierres inachevées montaient à dix pieds ou plus au-dessus du sol. Dans ce mur, il y avait de petites fenêtres. Ces ouvertures avaient été recouvertes par des planches disjointes. Les fenêtres du haut avaient de lourds volets.

Ham dissimula la lanterne à huile dans les buissons. Approchant avec des précautions infinies, sa cane-épée prête à partir instantanément, le juriste détecta un léger rai de lumière à travers la craquelure de l'une des fenêtres de soubassement.

Ce devait être cette lumière qu'il avait vue tandis qu'il cheminait en direction de la mare aux canards. Après plusieurs minutes d'écoute, Ham manipula une planche lâche. Son corps mince passa entre facilement. À l'intérieur, il y avait un sorte de passage étroit. Il y avait la forte odeur de renfermé d'un lieu longtemps inhabité.

Mais il y avait quelque chose d'autre. Une puissante odeur acide.

Une fine lumière brillait au-delà d'un coin du passage. Ham marcha à pas de loup dans cette direction.

Ham aurait pu être plus sage s'il avait vu au-delà du coin du passage. S'il n'entendait rien, c'était parce que le petit groupe d'hommes dans une pièce ressemblant à une caverne était pleinement conscient de son approche.

De plus, ils étaient en train d'écouter la lente approche de l'intrus sans ébaucher le moindre énervement. Non pas qu'ils semblaient être préparés d'aucune manière à molester cet étranger. Aucun d'eux n'avait d'arme. Mais tous regardaient le coin du tunnel où Ham pouvait apparaître à tout instant.

Une voix parla tranquillement. Cela ne pouvait pas être éloigné de plus de quelques yards. Ham pourrait avoir entendu ce murmure. Si cela était, il ne pouvait pas en avoir compris la signification. Et si cela était, l'avocat aurait reculé prudemment.

Ham ne recula pas. Sa main était fermement refermée sur la poignée de l'épée. Alors, pour la première fois depuis qu'il avait attrapé le cochon, Habeas Corpus, Ham frotta ses doigts lentement sur sa lèvre inférieure. C'était un geste inconscient dans la tension du moment.

Quoiqu'il arriva, Ham ne put pas se souvenir par après de l'incident exact.

Car sans réaliser comment il était sorti de l'étrange maison déserte, Ham dévalait la colline. Et il appelait Habeas Corpus. Sa pensée devait être revenue là où il l'avait laissée quelques instants auparavant. Il revint près de la forme étendue de l'éleveur de canards.

Habeas Corpus était à nouveau enfoncé dans la mare aux canards. Et un couple de minutes plus tard, Ham était en train de patauger après le cochon. Cette fois, il captura le tueur de canards et retourna vers le bord. Un canard mort flottait tout près. Son cou avait été sectionné par le sanglant Habeas Corpus.

La vive intelligence de Ham l'avait délaissée. Il agissait comme n'importe quel enfant l'aurait fait, par l'impulsion du moment. Son visage était un masque de pierre avec un sourire fixe épouvantable. Le canard mort passa à portée de sa main. Il le saisit par les pattes.

Transportant Habeas Corpus par une oreille et tenant le canard mort par les pattes, Ham rebroussa chemin le long de la voie menant au cottage de Monk. Tout de son apparence élégante avait été perdu. Il dégoulinait de litres d'eau et était couvert de boue.

Et Ham avait laissé sa cane-épée quelque part. Ceci en soi était la plus forte évidence que Ham n'était pas lui-même.

Pat Savage n'avait jamais crié. Elle était trop accointée ç Doc Savage pour rendre audible la terreur qu'elle pouvait ressentir. Mais Pat fut très près de crier si elle l'avait voulu lorsque Ham apparut dans l'entrebâillement de la cuisine du cottage de Monk.

– Oh ! Hoqueta-t-elle. Toi aussi !

Ham entra lentement. Il transportait toujours Habeas Corpus. Le canard mort dégoulinait de sang dans l'autre main de Ham. Monk était assis sur une chaise. Il regardait Ham, mais il ne fit cependant aucun commentaire.

– As-tu rencontré le propriétaire de cet élevage de canards ? Se força à demander Pat Savage. Y avait-il un téléphone et as-tu appelé Doc ?

Elle était simplement en train de faire la conversation, essayant entre-temps de réfléchir à ce qu'elle devait faire.

– J'ai rencontré un homme avec un fusil et il ne m'aimait pas beaucoup, dit Ham, sans expression. Je suppose que ce devait être l'éleveur de canards. J'aimerais prendre un bain et mettre d'autres vêtements.

– Oh ! Hoqueta Pat. Tu l'as rencontré alors ! Et il a dû y avoir une bagarre ? Qu'as-tu fait avec ta cane-épée ?

– Et bien, peut-être l'ai-je laissée plantée dans l'homme avec le fusil, dit Ham, sans changer d'expression. C'est sûr, c'est cela ! J'ai passé l'épée à travers son cou, je pense. J'ai oublié de l'en sortir.

Pat cria presque alors. Elle frissonna. Madame Malatkas se parlait à elle-même et faisait des gestes vifs avec ses mains, comme pour se garder de quelques démons.

Juste à ce moment, un grondement lent d'explosion secoua les murs du cottage.

Traduction terminée le lundi 21 janvier 2002.

CHAPITRE VII

MEURTRE SUR LA COLLINE

Pat Savage avait un grand acquis. Comme les autres membres du groupe de Doc Savage, elle ne connaissait pas la peur. C'était une qualité qui semblait émané de l'aventurier de bronze. Le courage était le fondement de ce groupe robuste, super-intelligent.

Aussi ce n'était pas la peur qui précipitait les mouvements de Pat Savage. C'était un malaise grave. Quelque chose qui était soudainement au-delà de la compréhension humaine. Plus que jamais avait-elle besoin de joindre Doc.

Pat se hâtait à travers l'obscurité de Shinnecock Hills avec la souplesse d'une biche au pied léger. Derrière elle, dans le cottage, pas plus Ham que Monk n'avait semblé porté beaucoup d'intérêt sur ses intentions.

Pat s'était éclipsée du cottage. Elle était armée du super-pistolet qu'elle avait pris à Monk. Cette arme était lourde pour ses mains délicates, mais elle avait le pressentiment qu'elle pouvait être utile.

L'épaisseur du brouillard nocturne était quelque chose de consternant. Ce n'était pas de la craint qui faisait hâter ses pas. C'était la terrible incertitude de ne pas savoir de quoi il retournait, ou quelle chose épouvantable avait frappé à la fois Monk et Ham, avait apparemment affecté leurs cerveaux.

Avec une lampe de poche qu'elle avait trouvée dans le cottage, Pat suivait le chemin en direction de la mare d'élevage.

Pat espérait que l'éleveur ait un téléphone. Ham avait été incapable de dire s'il avait même essayé d'atteindre un tel instrument.

La porte basse de la bicoque de l'homme était partiellement ouverte. Pat frissonna tandis qu'elle envoyait le fin rayon de la lampe à l'intérieur. Il révéla l'intérieur typique d'un homme grossier.

Mais il y avait un appareil téléphonique sur une étagère. Pat contint sa répulsion et s'avança dans la pièce sur la pointe des pieds. D'un geste vif, elle prit le récepteur. Le récepteur lui donna cette tonalité qui lui disait que la ligne était ouverte. Pat secoua le crochet du récepteur.

Si elle pouvait seulement atteindre un opérateur et établir une connexion avec le quartier général de Doc…

Une voix parlait. C'était la voix d'un homme au ton croassant. Elle sonnait comme si l'homme parlait de derrière un mur ou à travers une couverture.

– Je l'ai eu avant qu'il n'atteigne le haut…

Comme pour le téléphone de Monk, la sentence fut d'être coupé. Elle se termina avec un claquement sec. La ligne était morte.

Pat se sentit soudain mal et elle avait froid. Elle se força à se calmer suffisamment pour s'assurer que la connexion avait été définitivement coupée.

Quelqu'un sur cette ligne avait dû l'entendre venir sur la ligne, pensa-t-elle. Maintenant le téléphone était mort. Peut-être pouvaient-ils la localiser. Pat raccrocha le récepteur et s'encouru de la baraque de l'éleveur.

À nouveau, elle courut autour de la mare. Les canards canetèrent paresseusement. Ils avaient été rapides pour oublier le tueur qui s'était trouvé parmi eux. Pat s'arrêta soudainement. Près de la bicoque de l'éleveur, qu'elle venait de quitter, un rire retentit. L'inflexion était un caquetage rauque.

Quelqu'un l'avait-il épiée pendant qu'elle était au téléphone ?

Puis Pat pensa à la voiture de Ham avec laquelle ils étaient venus. Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Ham avait été forcé de laissé la voiture à côté de la grande route, à une certaine distance du cottage. La voiture était équipée d'une radio à ondes courtes.

Pat savait comment s'en servir. Elle pourrait obtenir Doc de cette manière, s'il était au quartier général de New York ou quelque part dans l'une de ses voitures. Toutes les radios de Doc opéraient sur leur propre longueur d'onde spéciale.

Mais il serait préférable de laisser un message par téléphone, si elle ne parvenait pas à atteindre Doc. Aussi, Pat se dépêchait-elle vers le sommet de la colline.

Lorsqu 'elle s'arrêta abruptement, elle était à mi-chemin entre la mare aux canards et la maison désertée. Sa halte soudaine l'amena sur ses mains et genoux. Cette fois, Pat eut les pires difficultés à retenir un cri qui aurait jaillit des lèvres de n'importe quelle autre femme.

Elle était tombée sur un corps.

Les mouvements suivants de Pat furent instinctifs. Elle s'éloigna vivement de l'affreuse chose sur le sol. Ses mains tremblaient lorsqu'elle promena le pinceau de lumière le long du corps.

Les yeux sans vie étaient grands ouverts. Dans leur éclat mort, il n'y avait pas cette horreur que ressentirait un homme sachant que la mort allait le frapper. Pat maintenait une main fermement sur sa bouche. Ses dents blanches mordaient dans sa chair au point que du sang s'en échappait.

La gorge de l'homme mort n'était qu'une affreuse entaille. Le sang s'en était écoulé et le visage était gris et dur.

– Je le savais, mon Dieu, je le savais ! Souffla-t-elle. Il ne savait pas ce qu'il faisait ! Mon Dieu, il l'a tué !

Car elle était en train de regarder la lame fine, brillante d'une épée. Elle gisait à côté de la tête du cadavre. Près d'elle, il y avait la cane noire creuse que Ham avait toujours avec lui. Et Ham avait dit qu'il avait « enfoncé la lame à travers le cou de l'éleveur. »

Pat était maintenant sûre que c'était le propriétaire des canards. La cane-épée était maculée de sang. Le corps de l'homme se trouvait partiellement sur la gaine de la cane.

Pat Savage était près de paniquer comme jamais auparavant.

C'était beaucoup trop apparent que Ham avait dû tuer cet homme. Pat prit la cane-épée. Avec un frisson, elle tira la cane de sous le corps.

Puis Pat réalisa qu'elle pouvait être une cible pour qui que ce soit traînant dans la nuit épaisse. Elle éteignit sa lampe.

Elle ne fit pas cela trop vivement. Tandis que l'obscurité l'enveloppa et miséricordieusement tomba sur le visage égorgé du cadavre, de lourds pieds crissèrent sur les rochers tout proche.

Ce qu'elle avait l'intention de faire avec l'épée de Ham, Pat n'en savait pas encore trop bien pour décider. Elle ne réalisait même pas encore qu'elle s'éloignait en courant du cottage de Monk en direction de la grande route pavée principale.

Après quelques secondes, elle s'arrêta essoufflée pour écouter. Les pas grincèrent à nouveau. Elle était suivie.

Sur la grande route, éloignée de moins de cents yards, un moteur vibra. La lumière de phares envoya deux rayons poignardant autour d'un virage. Ils balayèrent les flancs de la colline, baigna brièvement la mince silhouette de Pat et s'éloigna.

Pat regarda derrière elle. Ses yeux étaient fixés sur l'endroit où les pas avaient crissé. Les faisceaux de la voiture éclairèrent ce point. Pat vit le visage d'un homme. Il ressemblait dans cette lumière incertaine à un masque mortuaire, dépourvu de toutes les émotions d'un homme vivant.

Monk et Ham, tous deux, ressemblaient exactement à cela.

Le propriétaire du visage était grand. Il avait des cheveux couleur feu. Il n'y avait maintenant plus de doute qu'il poursuivait Pat. Il regardait directement vers elle comme la voiture passait vivement sur la grande route.

Pat cria une fois très fort. Si le conducteur de l'automobile avait pu l'entendre, probablement ne se serait-il pas arrêté.

Le rouquin était en train de marmonner, mais Pat ne put pas comprendre ce qu'il disait. Il venait vers elle. Pat sentit qu'il ne devait pas l'atteindre, la toucher. Le discours de l'homme devint incohérent. De sa main, le rayon d'une lampe de poche surgit.

– Oh ! Vous êtes là ! Cria-t-il, comme la lumière faisait ressortir la silhouette de Pat. Je pensais bien vous trouver !

L'homme se déplaçait à pas précipité vers elle. Pat avait toujours l'enveloppe de la cane creuse de Ham. Elle ne devait pas être prise. Le pistolet de Monk était chargé de balles de miséricorde. Elles ne tueraient pas, car ce n'était que des enveloppes contenant un anesthésique. Mais elles stopperaient ce semblant de rouquin fou.

Pat visa la lampe de poche et tint le super-pistolet avec ses deux mains. Il chantonna durant deux secondes tel une contrebasse géante.

La lampe de poche s'inclina. Le rouquin trébucha en avant. Son corps roula, encore et encore, en bas de la colline. L'homme inconscient atterrit dans un taillis au-dessus de la grande route.

Pat ne regrettait pas d'avoir utilisé le pistolet. Son propre automatique aurait tué. Elle ne désirait tuer personne. Elle craignit alors que le rouquin ne fut pas seul. Enfonçant l'épée dans la cane, elle la coinça fermement sous le léger manteau du soir qu'elle portait.

Ensuite Pat courut le long de la grande route. Il était plus important que jamais de pouvoir téléphoner.

Cette partie de la grande route avait peu d'habitants. Cachés ici et là dans les bosses de Shinnecock Hills, il y avait de nombreuses bicoques. Mais aucune de celles-ci n'était visible dans l'obscurité. Aucune de ces maisons d'été n'avait été bâtie directement près de la grande route.

Pat sanglotait presque sous l'effort, après qu'elle ait couvert près de un mile. Elle entendit ensuite une autre voiture arriver. Elle arrivait à grande vitesse.

Pat décida qu'elle pourrait être capable de l'arrêter. Elle portait une robe sous son manteau avec une ceinture rouge brillante. Elle dirigea la lumière de sa lampe de poche sur la ceinture rouge, elle se mit à éteindre, puis rallumer la lampe.

Le conducteur de la voiture arrivant vit le signal de danger de la lumière clignotante lorsqu'il prit un virage. Il freina. Pat se tenait au milieu de la chaussée. Elle ne réalisait pas ce que devait être son apparition pour le chauffeur surpris. La voiture était une limousine à suspension basse. C'était un modèle de classe. Il y avait un monogramme d'or sur la portière. Un homme et une femme occupaient le siège arrière.

Pat s'éloigna de la lumière des phares. L'homme à l'arrière alluma les lumières intérieures. Celles-ci révélèrent le visage mince et attirant de Pat près de la porte.

– Excusez-moi, mais j'ai besoin de vous demander votre aide, dit Pat. Il est très important que j'atteigne un téléphone. Le notre est mort et un de mes amis est très mal.

– Eh bien, je suis docteur, mais peut-être pas le sorte de praticien que vous souhaitez, ajouta-t-il. Je suis le Docteur Madren, Buelow T. Madren. J'ai été appelé d'urgence pour un patient à Southampton. Voyez-vous, je suis psychiatre.

– Je crains que mon ami ai besoin d'un autre genre de traitement, établit Pat. Pourriez-vous me conduire à un téléphone ?

– Certainement Mademoiselle… Je n'ai pas saisi votre nom ?

– Oh ! Je suis désolée, dit Pat hâtivement, Je suis… Mademoiselle Holcomb.

Pat dit cela parce qu'elle pensait à l'épée maculée de sang de Ham sous son manteau. Personne ne devait mettre la, main dessus. Pas même ce psychiatre à l'aspect bénévole, du moins jusqu'à ce que Doc ait pu être joint.

– D'accord, Miss Holcomb, dit le Docteur Madren. Montez. Vous pourrez appeler de la maison de mon patient. Mon chauffeur vous ramènera. Oh oui, voici Miss Clarke. C'est l'une de mes infirmières.

Pat se glissa sur le siège, à côté de la compagne du docteur. Miss Clarke avait des yeux gris, un visage plein, mais à l'aspect froid et compétent. Elle salua. Et, en même temps, regardait avec intensité la main gauche de Pat.

Pat glissa sa main en hâte sous son manteau. Elle frissonna légèrement. C'était la main marquée du sang de l'homme assassiné. Elle l'avait presque oublié. Miss Clarke ne dit rien. Mais elle continua à guetter Pat du coin de l'œil.

Le Docteur Madren discoura sur de petites matières, tandis que la limousine roulait dans l'avenue bordée d'ormes qui formait la rue principale de Southampton. Il était toujours occupé de discourir lorsque la voiture entra dans le parc d'une immense résidence d'été.

Lorsqu'ils furent admis, ils entendirent des voix venir d'une pièce toute proche. Un grand jeune homme apparut. Il avait les sourcils froncés de colère.

– Bonjour Docteur Madren, j'ai été informé que vous veniez, dit le jeune homme, son regard errant du visage plein de Miss Clarke à celui élancé et vif de Pat Savage. J'ai gardé 'pa debout. Où plutôt, il ne désirait pas se retirer. Il est resté près du bar toute l'après-midi.

Pat appris que le jeune homme se nommait Jim Stevens. Il se montra très bien élevé. Il ne s'enquit pas de la raison de la présence de Pat.

– Voici… Miss Holcomb, énonça le docteur Madren, lentement. Elle désire appeler en ville. Un de ses amis est tombé malade. Aussi, l'ai-je amenée ici de Shinnecock Hills. Je la ferai ramener à son domicile lorsqu'elle aura émis son appel.

– Enchanté de vous connaître Miss Holcomb, dit Jim Stevens. J'avais… Eh bien, j'avais l'impression d'avoir déjà vu votre photographie quelque part, Miss Holcomb ?

Pat frissonna. Sa photo était parue dans des journaux. Ce Jim Stevens semblait être quelqu'un de difficile de persuader du contraire.

Ensuite Pat reçu un choc encore plus terrible que le fait que Jim Stevens pourrait avoir deviné son identité. Un homme imposant entra dans la pièce.

– Voici 'pa, dit Jim Stevens. 'Pa, le Docteur Madren est descendu pour faire de la pêche. Je l'ai rencontré en ville. Il restera quelques jours.

Simon Stevens dit, – Je suis enchanté de rencontré n'importe lequel de tes amis, Jim.

Mais sa voix était molle et sans vie.

Pat contrôla ses émotions avec difficulté. Une horreur froide, enfantine semblait envahir ses veines. Car cet homme corpulent, Simon Stevens, en était un autre. Son visage dépourvu d'émotions semblait recouvert par le même masque de glace qu'elle avait vu sur les visages de Monk et Ham.

Pat fut conduite à un téléphone dans une grande librairie. Jim Stevens, courtoisement, ferma la porte. Deux minutes plus tard, Pat entendit la voix de Doc sur la ligne.

Pat avait l'intention d'expliquer l'étrange situation. Elle aurait désiré apprendre à Doc tout ce qui avait transpiré. Mais comme elle commençait à parler, elle entendit distinctement un léger *clic* d'un récepteur qu'on soulevait dans une autre pièce. Quelqu'un était en train d'écouter sur une extension.

Doc connaissait la voix de Pat. Aussi tout ce qu'elle dit fut, – Ham et Monk. Ils ont besoin de toi. Je ne pourrai pas attendre jusqu'au matin.

Elle savait que cela serait suffisant pour son cousin de bronze.

– Je vais venir par avion, répliqua Doc.

Ses propres oreilles exercées avaient entendu le *clic* de l'autre récepteur de téléphone dans la maison de Simon Stevens. Il sut instantanément que les ennuis devaient être sérieux pour que Pat appela à cette heure tardive de la nuit.

Doc avait été considérablement dérouté par les événements dans la ville. Les cases liées et celles qui ne l'étaient pas entre-elles comme les pertes d'émotions, le meurtre, les actes de Simon Stevens et le vol du joaillier Harris Hooper Perrin, de même que le comportement de ce dernier lorsque Doc était allé l'interroger à son bureau, étaient devenues quelque peu déconcertantes.

Mais l'homme de bronze avait déjà commencé à suspecter une menace directe reliant toutes ses cases. Jusqu'ici, leur origine était restée invisible, complètement impossible à remonter. Mais le ton de Pat, plutôt que ce qu'elle avait dit, laissait Doc croire que la paralysie d'émotions avait frappé directement dans son groupe.

Pat se hâta de sortir de la librairie. Jim Stevens attendait dans le couloir à l'extérieur. Le docteur Madren était toujours occupé à parler avec Simon Stevens. La conversation n'allait que dans un sens. Le magnat de l'aéronautique répondit uniquement par monosyllabes froides.

L'infirmière, Miss Clarke, avait disparu. Probablement avait-elle rejoint sa chambre, fut la pensée immédiate de Pat. Miss Clarke avait vu le sang sur la main de Pat. L'infirmière aurait-elle été suspicieuse jusqu'au point d'écouter sa conversation ?

Pat entra rapidement dans le salon. La cane-épée ensanglantée glissa de sous son manteau. Elle tomba sur le sol.

Traduction terminée le jeudi 24 janvier 2002.

CHAPITRE XI

TUEURS ÉVAPORÉS

L'illumination de la vieille maison en flamme réverbérait une étrange lueur sur les collines de Shinnecock. Elle éclairait les innombrables monticules rocailleux avec leurs arbres rabougris.

Le feu avait attiré l'attention. La pompe de pompiers volontaires du département avait tenté d'utiliser de l'eau d'un vieux puits désaffecté. Les pierres de celui-ci s'étaient effondrées et en coupaient ainsi l'approvisionnement.

Quelques habitants du pays s'étaient rassemblés en groupe. Quelques policiers d'état étaient venus et gardaient tout le monde à une distance de sécurité.

Doc Savage et ses compagnons gravissaient la colline.

– Si Habeas Corpus ne jette pas l'un de ses adorables cris, j'irais prendre le fusil de cet éleveur de canards et te donnerais une dose du même médicament, misérable avocat véreux ! Promettait Monk à Ham.

Ham grimaça ironiquement vers Monk.

– Ce cochon était trop intelligent pour s'associer avec un singe, aussi il est peut-être seulement en train de montrer ce que tu as comme petit cerveau, fut le commentaire mordant de l'avocat.

– Sainte vache ! Grogna Renny. Doc, voilà à nouveau cet éleveur de canards ! Il est en train de danser autour comme s'il avait perdu sa chemise ! Désirez-vous que je l'attrape ?

– Je soupçonne notre ami d'avoir récemment découvert la perte de bien plus qu'une chemise, commenta Doc. Pour le moment, je pense qu'il serait préférable de laisser à John Scroggins un peu de mou.

Doc ne mentionna pas la fortune en diamants non-taillés qu'il avait pris dans les canard plumés. L'homme de bronze était bien conscient que Scroggins était en train de danser sur des charbons ardents.

Doc s'approcha plus près de la maison en flammes. Le maigre éleveur avait l'aspect de quelqu'un à qui pas grand chose pouvait encore l'affecter. Mais il cessa de gesticuler et resta à regarder l'ancienne structure s'écroulant dans les flammes.

Et des larmes coulaient le long des joues tannées de John Scroggins. Ses grosses mains osseuses se serraient l'une contre l'autre. L'œil dressé roulait à une rapidité ahurissante. Doc n'était pas suffisamment près pour entendre, mais l'éleveur se parlait à lui-même.

La réverbération du feu faisait ressortir les fines lèvres de l'homme. C'était tout ce que Doc demandait pour apprendre ce que John Scroggins disait.

– Tous ce que j'avais… Tous ce que j'ai jamais eu… Et ils me les ont repris ! Et maintenant tous s'envole en fumée !

Doc Savage avait délibérément prévenu de nouvelles interférences avec l'engraisseur de canards. Les diamants non-taillés que Doc avait trouvés ne représentaient qu'une petite partie de la fortune en gemmes pris à Harris Hooper Perrin. L'homme de bronze avait imaginé que peut-être John Scroggins pourrait le mener vers le lieu où le reste des joyaux étaient dissimulés.

Maintenant, les mots de l'individu semblaient indiquer qu'il avait tout perdu. Peut-être y avait-il eu un partage des gemmes volées. Et Doc n'avait obtenu que la part de John Scroggins.

Doc retourna auprès de ses compagnons.

– Je vais prendre Renny avec moi, dit Doc. Il va bientôt faire jour. J'ai une mission pour vous deux, mais vous devrez agir avec la plus extrême précaution. Vous allez aller dans le voisinage de la maison de Simon Stevens. Je désire connaître l'identité de chaque visiteur de la maison de Stevens. Je pourrais vous rejoindre plus tard. Assurez-vous que la radio de votre voiture est en bon ordre de marche.

Monk et Ham partirent.

Un jeune homme vigoureuse, à la voix sèche, s'approcha. Il regardait ardemment Doc et ses hommes. L'homme portait l'uniforme de la police d'état. C'était un sergent de ville.

– Pouvez-vous m'informer ce que vous faites ici, M. Savage ? Demanda-t-il. Cet incendie ne semble pas être ce qu'il est ! Il y a un gars sur la colline avec sa gorge tranchée, et un rouquin, en bas dans le cottage, avec le crâne fracassé. Une femme muette qui dit être la gouvernante ne semble pas savoir de quoi il s'agit.

Le sergent avait adopté un ton hostile. Il regardait Doc avec une profonde suspicion.

– J'en connais aussi peu là dessus que vous-même, établit Doc, calmement. Pour une région aussi faiblement peuplée, ces collines semblent avoir eu de nombreux visiteurs particuliers récemment. Deux de mes hommes ont disparu.

– Ah, ouais ? Dit sèchement le sergent. Et qui a tué ces deux autres ?

– Lorsque je découvrirai cela, un mystère plutôt profond pourra être clarifié, avisa Doc. Savez-vous que le fils de Simon Stevens, le magnat de l'aviation, a été saisi par des hommes portant l'uniforme de la police d'état, il n'y a pas moins d'une heure ?
– Des hommes en uniforme, grata le sergent. Aucun de nos hommes n'est venu ici avant la déclaration de cet incendie.
– J'étais plus que certain de cela, commenta Doc. Et nous sommes intéressés à trouver le fond de cela. Je serai près à vous donner les informations que je peux, une fois que je croirai que vous pourrez en faire quelque chose.
– D'accord, M. Savage, marmotta-t-il. Mais nous devons obtenir le fin fond de ceci. Nous avons interrogé le propriétaire de la maison incendiée, mais il est trop énervé que pour nous dire grand chose.
– Et le propriétaire est… suggéra Doc.
– L'homme qui est propriétaire de l'élevage de canards en bas de la colline, dit le sergent.
– Tu resteras ici, Renny, ordonna Doc. Ne perds pas John Scroggins de vue. Si il descend la colline, suis-le.
Le sergent laissa échapper un hoquet.
Doc Savage était parti. Un instant il s'était trouvé là, et l'instant d'après il s'était évanoui dans les buissons.

L'homme de bronze descendit la colline et contournait le bord boueux de la mare aux canards. Il se dirigeait vers la cabane de l'éleveur. Mais, lorsqu'il fut à mi-chemin, il s'arrêta abruptement.
De nombreux canards morts flottaient près du bord. Doc en prit un. Son gosier était tailladé. La même opération avait été réalisée sur chacun des quelques cinquante canards.
Doc était ainsi formé que d'autres personnes devaient être au courant de la fortune en gemmes volées de l'éleveur de canards. Sans aucun doute, les oiseaux avaient été tués dans l'espoir de découvrir quelques-unes des pierres.
Apparemment, John Scroggins était resté tout près de la maison incendiée. Il semblerait qu'il était en train de vivre un mauvais moment. Sans aucun doute, il avait découvert que ses diamants cachés avaient été dérobés. Et maintenant sa maison sur la colline était détruite.
Doc fila jusqu'à la porte de la cabane de l'éleveur. L'intérieur était en grand désordre. Les couveuses à canards dans lesquelles les œufs éclosaient avaient été cassés et éparpillés dans toute la pièce. Des planches disjointes du plancher avaient été arrachées.
C'était comme si Harris Hooper Perrin n'avait pas été seul dans sa quête des diamants disparus.
Doc prit deux des pierres non-taillées d'une de ses poches intérieures. Dans le fin rayon de sa lampe de poche génératrice, il examina celles-ci. Presque instantanément, la trille rare remplit l'espace lugubre de la cabane.
L'homme de bronze inspecta rapidement les autres pierres prisent dans les corps des canards de la chambre froide. Les traits nets de Doc devinrent un masque indéchiffrable. Il avait fait une découverte incroyable. Quelle qu'elle puisse être, il remit les diamants dans la poche intérieure.
Quelqu'un pataugeait sur le bord de la mare. Doc glissa hors de la cabane et se camoufla dans l'ombre. La lumière marbrée du jour commençait à mettre des doigts à travers les collines de l'est de l'île.
Doc entendit un juron expressif. Puis il sourit légèrement.
– Sainte vache ! Tonna une voix. Je n'ai pas vu ce foutu trou de boue avant que je ne fut dedans jusqu'à la taille ! Hé, Doc ! Il y a un motocycliste, ici, venant de la grande route ! Il a un télégramme pour vous !
Le messager venait d'un bureau télégraphique de Patchogue. C'était une ville située à plusieurs miles au-dessus de cette côte historique de Long Island. Le message avait été signé par « Randolph Breckens ».
Avant que Doc Savage n'ait quitté son quartier général de Manhattan, il avait parlé dans son téléphone-dictaphone spécial. Il y avait une attache automatique reliée au téléphone de Doc, cela informait, toute personne qui appelait, où l'homme de bronze pouvait être joint.

Doc savait que Randolph Breckens était l'un des plus grands importateurs et grossistes en diamants. Apparemment Breckens avait appris quelque chose sur la mystérieuse menace, même avant que le cas de Souriant Tony soit révélé au public. Où du moins c'est ainsi que le message l'indiquait.
Celui-ci disait, énigmatiquement :

APPELE VOTRE QG STOP DOIS VOUS VOIR STOP DESASTRE CONCERNANT NOMBREUSES PERSONNES STOP UN HOMME OU ORGANISATION ENTIERE PEUT-ÊTRE RESPONSABLE ETRANGE DEMENCE STOP VOS HOMMES SONT MENACES PAR CETTE MENACE

Doc Savage ne croyait pas que l'affection mentale particulière put être de la démence. Mais il avait une découverte intéressante et urgente. En remettant Monk et Ham en condition pratiquement normale, il avait trouvé une perturbation des nerfs centraux qui pourrait peut-être rendre son propre traitement inefficace en cas d'une seconde attaque de ce mal.
Ce message de Randolph Breckens venait à un moment où il devenait plus important que tout autre lien dans ce mystère. Immédiatement après l'examen de Doc des diamants cachés de John Scroggins. Si ce qu'il soupçonnait était vrai, alors il était nécessaire d'entrer en contact avec Breckens sans attendre.
Ham et Monk étaient en route pour Southampton où habitait Simon Stevens.
Doc dit au porteur de télégramme qu'il n'y aura pas de réponse. Avec son monoplan rapide, il pourra être à Manhattan

presque aussi rapidement qu'un message pourrait être envoyé de Patchogue et remis à Breckens.

- Tu viendras avec moi, Renny, fit-il. J'aurai probablement besoin de toi pour joindre quelques bouts en ville.

Doc ne monta pas la colline pour aller à la maison incendiée tout proche. Au lieu de cela, il partit à travers les buissons les plus épais. Au milieu de cette nature malingre vint un grognement pathétique.

- Sainte vache ! Explosa Renny. Je ne me rappelle pas que Monk ait déjà oublié ce cochon auparavant. Pensez-vous qu'il se promène ? S'il le fait, Monk reviendra pour lui.

- Monk fait comme je lui ai dit, sourit Doc. Il a caché Habeas Corpus. Celui-ci peut devenir utile. Je vais te laisser l'honneur de la porter.

Renny n'appréciait pas grandement l'honneur. Il attrapa Habeas Corpus par une oreille. Il commençait à faire plus clair. Le martin était d'un gris sale. Le monoplan de Doc se trouvait à l'endroit de la baie où il l'avait laissé.

Doc pausa une main sur l'épaule de Renny.

- Commençons par faire une inspection, fit-il. Je n'avais pas activé le gaz projectif et nous avons pu avoir des visiteurs.

Le monoplan, comme les voitures de Doc, était équipé de distributeurs de gaz anesthésique. S'ils avaient été activés, tous ceux qui se seraient approchés de l'avion auraient été rendus inconscients. Si Doc n'avait pas activé le gaz, ce n'était pas un oubli. Laisser l'avion sans défense avait été intentionnel.

Doc connaissait l'un des visiteurs à l'avion, car c'était lui qui l'avait envoyé. Mais son coude poussa alors doucement les côtes de Renny. Un homme courait le long de la baie. Il restait tout près de la frange de buissons au-dessus de la bande de sable.

Juste avant d'atteindre l'avion, l'homme regarda tout autour de lui. Puis il s'élança vers la porte de l'avion aux ailes basses. Dans une main il tenait un pistolet automatique. Dans l'autre il avait une grosse branche.

- Nous ferions mieux de l'attraper, Doc ! Dit Renny, d'une voix rauque. Il a manigancé de cassé quelque chose !

- Attends ici ! Commanda Doc. Tiens fermement le cochon !

Renny referma sa poigne sur l'oreille d'Habeas Corpus avec dégoût. L'ingénieur sentit qu'il perdait quelque chose. L'homme avec la branche était en train de grimper sur l'aile de l'avion, près de la porte. Sa main atteignit la poignée de la porte.

Des buissons près de Renny, une mitraillette commença à crépiter. Le flot de plombs frappèrent la porte du monoplan. Ils ressemblaient à un couteau vicieux, car ils commencèrent par amputer le bras de l'homme.

Les plombs déchirèrent le corps en pièces.

Doc s'était faufiler en dessous de l'aile du monoplan. Le chargeur de la mitraillette se vida. Quelques clics métalliques, et l'arme devint silencieuse.

Renny s'était emparé de son super-pistolet. L'arme secoua son bras. Des millions d'abeilles semblèrent bourdonner parmi les buissons.

Renny était sûr qu'il avait tiré directement là où se trouvait la mitraillette. Il pouvait voir ses flammes bleues jaillir tandis qu'il tirait. Ses balles de miséricorde couvraient tous les points, tandis qu'il bougeait le museau de son super-pistolet. Mais la mitraillette n'avait pas cessé de tirer tant qu'il n'y avait plus de balles.

Doc avait disparu de la vue à côté de l'avion. Et maintenant il appela doucement de l'endroit près de la mitraillette.

- Viens par-ici, Renny ! Il n'y a personne ! Ce n'était qu'un piège astucieux, et je crois qu'il a eu le mauvais homme !

- Vous pensez que cela vous était destiné, Doc ? Demanda Renny. Bon sang ! C'est l'un de ces yeux électriques ! Dites, Doc, n'aviez-vous pas envoyé Pat à l'avion ?

La voix de Renny trahissait de l'appréhension.

- Il y a un certain temps que je l'ai envoyée ici, établit Doc. Nous avons eu un break plutôt heureux. La localisation de l'avion n'a pas été découverte avant que Pat ne l'atteigne. Après qu'elle l'ait quitté, le rayon photo-électrique a été mis en place. Tu vois, la mitraillette était reliée à la porte de l'avion. Lorsque le corps de l'homme est passé à travers le rayon invisible, il l'a coupé et cela a déclenché le mécanisme de l'arme.

- Alors celui qui l'a mis en place ne désire pas dans le voisinage lorsque vous reveniez, Doc, dit Renny. Il vous aurait eu.

- C'est hautement probable, observa Doc. Allons voir si nous pouvons découvrir qui il a eu !

L'homme mort mutilé n'avait rien dans ses poches qui aurait pu l'identifier. La branche indiquait clairement qu'il avait eu l'intention d'endommager l'avion de Doc.

- Il était plutôt intelligent, fut la rapide déduction de Doc. Il était également chimiste. Observe ses mains.

Les mains du cadavre étaient minces et les doigts étaient longs. Ces derniers, plus spécialement les ongles, portaient les traces indélébiles d'avoir utilisés des produits chiques. Ces traces étaient de couleurs variées.

- Mais où est Pat ? Interrogea le curieux Renny. Vous aviez dit qu'elle était venue ici.

- J'espère que j'ai mis Pat en un lieu qui la préservera du danger pour au moins quelques heures, sourit Doc.

L'un des bras du mort avait pratiquement été sectionné par les balles. Renny hoqueta. Doc avait séparé le bras du corps. L'homme de bronze plaça le bras dans un container spécial dans le monoplan.

L'avion s'éleva, et fut dirigé vers le cœur de Manhattan.

Traduction terminée le lundi 11 février 2002

CHAPITRE VIII

LE SANG D'UN CANARD

C'était tout simplement naturel qu'à la fois le Docteur Madren et Jim Stevens veuillent prendre la cane-épée tombée au sol. Le Docteur Madren était le plus proche. Ses mains grassouillettes se saisirent de la gaine. Le sommet s'en détacha.

Les yeux bleus brillants du psychanalyste s'illuminèrent. Allongée dans sa main, il y avait une lame d'acier, fine et élancée dont la pointe était acérée. La pointe était recouverte d'une substance sombre et poisseuse.

Plus haut sur la lame il y avait la trace immanquable de sang séché. Pat n'avait exécuté qu'un mouvement hâtif pour reprendre la cane. Elle rit alors d'une façon un peu creuse.

– Bien ! Bien ! Bien ! Fit le Docteur Madren de sa voix mielleuse. J'avais entendu que des jeunes femmes étaient parfois armées, mais ceci est en réalité une arme bien particulière. Je me vois reporté au moyen-âge. La demoiselle se promène le long d'une route au milieu de la nuit avec une épée ensanglantée cachée sous sa veste. Ne devrait-on pas recevoir quelques explications ?

– Si je dois tout expliquer, dit Pat rapidement, la vérité semblera vraiment bête. Un ami a utilisé l'épée pour couper les têtes d'un couple de canards pour dîner. Je l'ai prise lorsque je suis sortie pour trouver un téléphone. Je ne veux pas vous ennuyer davantage, docteur. Je peux appeler un taxi et retourner au cottage.

Pat étendit vivement sa main. Le docteur Madren, délibérément, mit la cane-épée hors de son atteinte. Le manteau de Pat s'entrouvrit. Sous une de ses aisselles, l'un des super-pistolets, équipé de chargeurs et de balles, dans son holster était pleinement visible.

Le Docteur Madren sursauta à nouveau. Ses yeux roulèrent. Ils en appelaient au ciel et plus que jamais le faisait ressembler à un ange.

– Encore plus étourdissant, murmura-t-il. S'il y avait eu une mitraillette ou deux bâtons de dynamite tout près, il est probable que vous les auriez apportés aussi, non ? Vous disiez vous appeler Mademoiselle Holcomb, je pense ?

Jim Stevens prit l'épée et sa gaine fermement de la main du docteur. Une lueur de compréhension était apparue dans ses yeux. Bien qu'il fut fortement inquiet de l'état de son père, quelque chose comme de l'humour avait semblé apparaître en lui. Il s'était souvenu où il avait vu la photo de cette Mademoiselle Holcomb. Et cette image portait le nom de Patricia Savage.

De même, Jim Stevens savait-il que Doc Savage était responsable de la visite du psychiatre auprès de son père. Il ne savait pas du tout ce qu'il y avait derrière tout cela, mais il avait entendu que l'homme de bronze avait ses propres méthodes de travail.

– Vous avez été convoqué pour parler avec 'pa, dit-il. Je veillerai à ce que Miss… Holcomb rentre saine et sauve.

Il se prosterna et tendit la cane à Pat. Le docteur Madren frotta ses mains replètes. Sa bouche ronde sourit, mais ses yeux étaient comme des agates bleues glacées.

– Très bien ! Dit-il. Je ne peux que m'excuser d'avoir apporter Miss Holcomb chez vous.

Jim Stevens dit, – Venez, Mademoiselle, Je vais vous reconduire avec ma voiture.

Tandis que la roadster bondissait sur la grande route, Pat dit :

– Je dois vous remercier, M. Stevens, pour m'avoir sorti d'une situation malaisée. Je suis désolée, mais je ne peux pas vous en dire plus.

Jim sourit et la regarda. Sa voix pourtant était très sérieuse.

– Vous n'avez pas à vous expliquer, Miss *Holcomb*. Dit-il en mettant de l'emphase sur le nom. Pat ne releva pas. Peut-être devez-vous savoir que le mal de 'pa n'est pas isolé. Il y a une semaine, un nouveau jardinier a presque tué un autre homme à votre place. Je l'avais déchargé. Et sa condition mentale était exactement la même que 'pa. En ville, on parle de deux autres cas similaires. Dans un cas, un cireur de chaussures a tué un ami en le poussant sous un train surélevé.

Pat frissonna. Et elle avait trouvé l'épée de Ham près de l'homme qui avait la gorge mortellement entaillée. Elle désirait expliquer plus à l'amical jeune millionnaire. Mais elle sentit qu'elle devait garder son secret.

Les paroles suivantes de Jim Stevens lui confirmèrent qu'elle avait bien fait.

– Je ne sais pas ce qui s'est passé, dit-il, mais le docteur Madren est l'un de ces respectables citoyens, et des plus conservateurs. Je ne serais pas surpris qu'il informa la police aussi vite que possible au sujet de cette cane-épée. Sans en demander plus, je voudrais vous aviser de faire attention jusqu'à ce qu'on puisse donner une explication.

– Merci, dit Pat faiblement. Vous êtes chouette. Maintenant, à partir d'ici, je rejoindrai le cottage en marchant.

Elle laissa la voiture malgré ses protestations et parti en direction des collines noires. Si elle n'avait pas été si perturbée, elle se serait sans doute aperçue que Jim Stevens la suivait pour s'assurer qu'elle rentrerait saine et sauve au cottage.

Jim était guidé par la lumière de la lampe de poche de Pat. Lorsqu'elle entra dans la cuisine du cottage de Monk, il n'était pas loin derrière. Avec précaution, le jeune homme se dirigea vers une fenêtre.

Pat avait enlevé son manteau. Puis, l'étrange jeune femme mit de côté le super-pistolet.

Ensuite, Pat prit un outil d'aiguisage et fourbit la lame de l'épée de Ham consciencieusement. Tandis qu'elle faisait cela, elle jetait un regard furtif vers une porte intérieure. Elle semblait vouloir éviter que d'autres se trouvant dans la maison sachent qu'elle était de retour.

Un canard mort gisait sur le sol. Jim laissa échapper un hoquet de surprise. Si quoi que ce soit arrivait, il n'y avait maintenant plus aucun doute que l'épée ait pu être utilisée pour couper la tête d'un canard.

Car Pat était en train de faire sortir du sang du cou du canard mort. Avec celui-ci, elle macula à nouveau l'acier de la lame. Elle remit l'épée dans la gaine de la cane et la déposa ostensiblement dans un coin. Lorsqu'elle tourna son visage vers la fenêtre, Pat avait un sourire plutôt désespéré.

– Eh bien, je veux bien être damné ! Marmonna Jim Stevens. Je n'aurais jamais imaginé cela possible!

Entièrement intrigué, Jim attendit quelques secondes. La porte interne s'ouvrit. La silhouette élégante de Ham émergea. Jim eut alors un nouveau choc. L'avocat regardait simplement Pat avec des yeux froids et désintéressés. Il ne semblait même pas curieux de savoir où Pat avait été.

Le visage disgracieux de Monk passa ensuite par l'entrebâillement de la porte. Il avait beaucoup moins l'expression d'un membre de la famille des singes.

– Bon sang ! Dit Jim Stevens. Deux hommes de Doc Savage, et ils ont été atteints par la même chose ! Je vais rentrer en contact avec Doc Savage, moi-même. Il va être le suivant à être atteint par ce truc !

Le jeune millionnaire se hâta de rejoindre la grande route. Pour venir, il avait suivit Pat. Pour revenir, il coupa à travers les buissons. Il marcha carrément sur un corps mou et inanimé. Il vit un homme mort avec la gorge proprement tranchée. Cela aurait pu être fait par la lame d'une épée.

Maintenant, plus que jamais, il sentit la nécessité que Doc Savage investigue sur ces mystérieux événements. Et son esprit aurait pu être un peu soulagé s'il avait su que Doc allait bientôt être sur les lieux de ces curieux incidents.

Doc Savage était aux commandes de l'un de ses monoplans les plus rapides. Il était arrivé aux Shinnecock Hills moins d'une heure après l'appel de Pat.

Pour voyageait sous le plafond plutôt bas du brouillard. Le moteur du monoplan était du dernier cri. Ses hélices d'un alliage spécial ainsi que le moteur lui-même bourdonnait rarement plus fort que celui d'un moteur silencieux de voiture. Bien que l'avion fut en train de faire des cercles bas dans le brouillard, sa présence devait avoir été difficilement détectée par qui que ce soit au sol.

L'homme de bronze était en train d'agir suivant une de ses propres déductions. Avant qu'il ne voie la piste d'atterrissage la plus proche, il examina le terrain dans le voisinage du cottage de Monk. Son monoplan n'avait aucune lumière.

Mais Doc portait sur son nez des lunettes aux verres très épais. Ceux-ci ressortaient comme de petites cannettes de lait concentré sur ses yeux. Sous le fuselage de l'avion, un faisceau invisible inondait toute la surface des collines en dessous. Il ne pouvait pas être vu à l'œil nu.

Mais à travers les lunettes de Doc, les rayons infrarouges perçaient l'obscurité. Il inondait une grande surface tandis que l'avion était maintenu en une spirale étroite descendante. Dans les rayons infrarouges, même les objets les plus petits ressortaient dans les moindres détails.

Il n'y avait aucune couleur à part le noir et blanc. À cause de cela, chaque détail était même plus clair. Et Doc avait même récemment amélioré les lunettes d'observations avec des lentilles télescopiques très puissantes. Par la fenêtre à travers le plancher du monoplan, il semblait que le sol n'était éloigné que de quelques yards.

Lorsque Doc arriva au-dessus des collines, une voiture s'était arrêtée sur la nationale. Doc vit Pat Savage et Jim Stevens comme ils descendaient. Il vit Pat se hâter vers le cottage de Monk. Il examina également de très près Jim Stevens accroupi derrière la fenêtre de la cuisine de Monk.

Doc était très bas lorsque Jim Stevens retourna vers les collines. Puis l'homme de bronze vit le jeune millionnaire s'arrêter abruptement à côté du corps d'un homme sur le sol. Il était impossible de détecter la nature de la blessure de l'individu, mais l'homme de bronze put déterminer qu'il était mort.

Jim Stevens regarda derrière lui, vers le cottage où il avait espionné Pat Savage. Le jeune homme utilisait une petite lampe de poche. Il se déplaça un peu et ramassa un petit objet à côté du corps. Doc ne put pas voir ce que cela pouvait être.

À ce moment, l'homme de bronze devint conscient d'un autre homme se déplaçant parmi les buissons en dessous de Jim Stevens. C'était un homme dégingandé. Il grimpait la colline en rampant avec la furtivité d'un chat. Ses mains étaient refermées sur un fusil. Doc ne pouvait pas être sûr, mais il semblait que l'homme avait l'intention de se servir de l'arme.

Les yeux de l'homme de bronze balayèrent tout le territoire environnant. Bien qu'il fut l'un des pilotes les plus expérimentés au monde, il ne semblait pas possible de pouvoir faire atterrir l'avion sans l'écraser.

Doc agit rapidement. Il coupa un amortisseur de bruit du moteur de l'avion. Instantanément le bourdonnement saccadé des cylindres explosant remplirent les collines avec un rugissement semblable à celui qu'une mitrailleuse pouvait le faire dans le ciel.

Cela eut de l'effet. Jim Stevens s'éloigna vivement du cadavre. Au même moment, le fusil dans les mains de l'homme maigre explosa de ses deux canons. Les charges devaient avoir sifflé loin de leur cible. Où du moins Jim Stevens paraissait être indemne !

L'homme maigre bondit dans l'ouverture et commença à dévaler la colline en courant. Doc sourit ironiquement. Il ferma l'assourdisseurs du moteur. C'était comme si le monoplan avait été effacé du ciel.

À cet instant, une automobile remplie d'hommes tourna dans un virage de la route de béton. Cette voiture dérapa en freinant et en s'arrêtant directement derrière la roadster que Jim Stevens avait parquée. Une demi-douzaine d'hommes se répandirent sur la colline.

Doc remarqua qu'ils portaient l'uniforme des policiers d'état. Deux de ces hommes levèrent des fusils en direction de Jim Stevens. L'homme de bronze bougea un petit interrupteur. Un microphone rond, suspendu au toit de l'avion, commença à enregistrer les sons.

C'était une autre des plus récentes inventions de Doc. Après d'innombrables expérimentations, travaillant avec le Major Thomas J. Roberts – Long Tom – son expert en électronique et un de ses cinq aides, l'homme de bronze avait réussit à faire un double usage du détecteur du sol de son avion. Ce détecteur enregistrait les distances du sol ou d'autres objets solides par la vibration des échos du propre moteur de l'avion lorsque son assourdisseurs de bruit était ouvert.

Actuellement, l'enregistreur captait les voix des hommes au sol. Il semblait à Doc que ces policiers bougeaient de manière mécanique, comme s'ils avaient des raideurs à leurs jointures.

– Gardez vos mains bien en vue, camarade ! Commanda une voix. Quel enfer est-il en train de se passer, ici dans les collines ?

Jim Stevens avait levez ses mains. Il ne pouvait pas faire autrement. L'homme de bronze, aux commandes de l'avion, le regardait avec intensité, et au même moment gardait le monoplan silencieux tournoyer en cercles serrés au-dessus du groupe en dessous.

Jim Stevens eut un petit geste vif d'une main. On aurait dit qu'il s'était débarrassé de quelque chose qu'il tenait. Doc jugea que ce devait être le petit objet qu'il avait ramassé à côté de l'homme assassiné sur la colline. Il découvrira plus tard que c'était une boucle d'argent arrachée à l'une des pantoufles de Pat.

Deux des hommes en uniforme montèrent jusqu'au corps sur la colline. Doc prit note qu'ils ne semblèrent pas trop chercher. Ils allèrent directement au cadavre. C'était étrange, décida-t-il, s'ils n'avaient pas déjà été là auparavant. Et s'ils y avaient été, ils auraient laissé quelqu'un de garde.

Les deux hommes revinrent. Une voix vint du microphone à côté de Doc.

– Peut-être nous raconterez-vous que ce type s'est abattu lui-même ! Gratta l'un des hommes en uniforme.

Jim Stevens dut dire la première chose qui lui vint à l'esprit.

– Je chassais les canards, dit-il, sarcastiquement.

– Un gars spirituel, hein ? Claqua une voix. Eh bien, vous seriez peut-être capable de le raconter à l'inspecteur à Riverhead ! Montez, camarade !

L'avion de Doc Savage n'était pas équipé d'une mitrailleuse. L'homme de bronze n'avait jamais de pistolet sur lui. Il croyait que le possesseur de cette sorte d'arme en devenait dépendant, et ne faisait plus appel à ses intuitions ou forces.

Mais il y avait un super-pistolet dans un des nombreux compartiments. Doc plongea vers le sol. Un des hommes en uniforme vit l'avion silencieux plongeant. Il lui semblait voir une grande chauve-souris d'argent sortir du brouillard. Il hurla.

– Attention ! Il y a un type en l'air ! Cueillez-le !

L'homme de bronze fut alors sûr que ce n'était pas des policiers d'État. Une fusillade de tirs de pistolets poivrèrent le train d'atterrissage, ainsi que le fuselage à l'épreuve des balles. La main de Doc surgit d'une des fenêtres à côté des commandes.

L'air se remplit du bourdonnement de millions de piqûres d'abeilles vicieuses. Deux des hommes s'affaissèrent et s'assirent. Ils s'endormirent instantanément. Les balles de miséricordes du super-pistolet manquèrent les autres.

Le poing d'un des hommes s'envola. Son impact disloqua presque la mâchoire de Stevens.

Les deux hommes blessés et le jeune millionnaire furent poussés dans la voiture. Elle s'éloigna en rugissant sur la grande route. Toujours utilisant la lumière infrarouge, Doc se lança sur leur trace. Puis il vira brusquement.

Pat Savage arrivait en courant du bord de la colline vers l'endroit où l'homme assassiné gisait. Apparemment, elle avait entendu la fusillade et le bref rugissement du moteur de Doc. Doc vit à nouveau l'homme maigre qui avait suivit Jim Stevens, et qui avait tiré dessus. Le maigrichon avait retrouvé son fusil.

Doc inclina le nez de l'avion en un angle dangereux. Pat courait directement en direction de l'homme avec le fusil. Celui-ci était en train de rechargé son arme.

Le super-pistolet de l'homme de bronze le stoppa d'une rafale de balles de miséricorde.

Pat s'arrêta, regardant en l'air vers le bourdonnement du pistolet. Le maigre avait miraculeusement échappé aux balles de miséricorde, bien qu'elles aient crépitées tout autour de lui. Il commença à s'enfuir vers le bas de la colline.

Doc alluma le haut-parleur de l'avion. Par celui-ci, sa voix pouvaient être clairement audible. Elle aurait pu être entendue

si l'avion s'était trouvé à un mile de hauteur.

– Retourne au cottage, Pat, instruisit la voix de Doc. J'y serai aussitôt que possible. Fait attention de ne pas être attaquée. Il y a un homme qui te guète.

Le monoplan bourdonna en s'éloignant dans le brouillard. Bien qu'il suivit la nationale pendant un couple de miles, la voiture emportant Jim Stevens avait disparue. Doc estima qu'elle devait être dissimulée quelque part parmi les arbres.

L'homme de bronze fit des cercles à basse altitude, cherchant un lieu d'atterrissage le plus proche possible. Une baie à près de deux miles du cottage de Monk offrait le seul espace nécessaire.

Tandis qu'il amenait l'avion en bas, Doc alluma la radio émettrice-réceptrice. Celle-ci était réglée sur une longueur d'onde courte spéciale. Ses diffusions étaient brouillées. Elles n'étaient intelligibles que pour ses compagnons. Si elles étaient captées par une autre radio, elles ressembleraient à des balbutiements d'idiots.

– Nous sommes en route ! Tonna une voix profonde. Nous arriverons au cottage de Monk dans quelques minutes !

La voix était celle du Colonel John Renwick. Mieux connu sous le surnom de « Renny ». Un ingénieur reconnu dans le monde entier, Renny était de taille gigantesque. Depuis longtemps, il avait décidé de partager les aventures de Doc Savage. À ces côtés, dans une voiture fonçant depuis Riverhead à seulement quelques miles de là, il y avait deux autres silhouettes de moindre envergures.

L'une était le long squelette d'un homme. Il avait un long visage d'érudit. Lorsqu'il parlait, il ne pouvait être compris que par quelqu'un qui connaissait tous les mots du dictionnaire. C'était William Harper Littlejohn, géologue et archéologue. Connu comme « Johnny », lui, aussi, était un des cinq aides de Doc Savage.

L'autre homme semblait décidément sans force. C'était un homme de taille malingre. On aurait dit qu'un coup violent le tuerait. Plusieurs avaient fait l'erreur de penser ainsi. Car Long Tom, le magicien de l'électronique, pouvait résister à deux ou trois hommes moyens dans un combat.

Ces hommes avaient été appelés par Doc immédiatement après qu'il ait reçu le message de Pat. Ils avaient assistés à des séances de scientifiques au Musée de l'Histoire du Premier Américain de la ville de Riverhead, non loin du cottage de Monk. Celle-ci était ainsi nommée car elle se trouvait à la pointe de la baie de Great Peconic. Les trois aides étaient restés dans la ville pour la nuit.

En recevant l'assurance de Renny, Doc donna ses instructions, – Laissez votre voiture sur la Nationale et attendez mon arrivée avant d'aller à la maison de Monk. Il serait préférable de vous cacher. Je crains que nous soyons opposés à des ennemis possédant une méchante force d'origine mystérieuse.

Tandis que la voiture contenant les trois hommes s'approchait du centre de Shinnecock Hills, Doc Savage se dirigeait vers la baie. L'homme de bronze ne prêtait aucune attention aux autoroutes. Il traversait les bois, champs et collines avec l'instinct direct d'un esprit et d'un corps entraînés pour la jungle.

Parcourir la distance de quelques miles ne serait qu'une question de quelques courtes minutes. Mais cela allait être trop tard pour prévenir du désastre qui planait déjà sur la voiture transportant ses trois compagnons.

Traduction terminée le jeudi 31 janvier 2002.

CHAPITRE IX

LE ROUQUIN

– Ici, semble le lieu où les circonvolutions de la topographie formulent des éminences, attira la voix de Johnny de la place arrière de l'automobile.

– Sainte vache ! Tonna Renny. Je n'ai rien compris !

– Johnny veut dire, dit Long Tom, que nous sommes arrivés à Shinnecock Hills. Et Doc nous a dits de s'éloigner de la nationale et de l'attendre.

Les phares coupèrent une courbe raide. Ils firent ressortir les buissons au-dessus d'un fossé. Johnny sembla oublié instantanément ses grands mots.

– Attention, Renny ! J'ai vu le visage d'un homme ! En haut, dans les buissons !

Renny fit déraper la berline d'une manière déconcertante pour s'arrêter près des buissons.

– Où ? Fort éloigné ?

– Vas-y doucement, averti Johnny. Ça peut être un piège. On aurait dit que le type était couché par terre.

Johnny avait raison. L'homme était dans une position étendue. Il avait les cheveux roux. Il était en train de dormir depuis un certain temps. C'était le rouquin qui avait reçu une dose de plusieurs balles de miséricorde du pistolet de Pat Savage avant qu'elle n'aille à Southampton.

– Il serait préférable de l'éloigner d'ici, sous les arbres, et de garer la voiture sans lumière, suggéra Long Tom. Il avait examiné le corps.

– Nous devrons faire attention à l'endroit où nous mettrons les pieds. Ce type a été aspergé avec quelques balles de Doc. Cela signifie que Monk a dû avoir des ennuis.

Long Tom commença à enlever de petits objets des poches du rouquin. Johnny se joignit à lui.

Avec Long Tom, il inspectait le contenu des poches de l'homme inanimé. Puis, tous deux, ils le soulevèrent et le transportèrent plus loin sous les buissons. Renny conduisit la sedan hors de la route et éteignit les lumières. Il suivit ensuite les autres.

Renny dit :

– Nous ferions peut-être mieux d'allumer la radio, ainsi Doc pourra nous trouver. Je me demande pourquoi il ne désirait pas que nous allions au cottage de Monk.

Il semblait que les mots à multi-syllabes de l'osseux Johnny l'aient quitté de manière permanente.

– Pourquoi Doc veut-il faire attention à nous ? Dit-il, soudainement. Doc est-il quelque part, ici tout près ? C'est un drôle d'endroit pour lui. Il a parfois d'étranges notions.

Long Tom était en train de regarder le rouquin sur le sol. Avant que Renny ne puisse parler, Long Tom dit :

– Je ne vois aucune bonne raison pour tirer sur un mort. Personne ne désire un cadavre. Il ne peut être d'aucune utilité pour qui que ce soit.

– Sainte vache ! Soupira Renny. Vous pensez comme des noix ! Doc est-il dans les environs ? Que pensez-vous que nous sommes en train de faire ici ? Cet homme n'est pas mort ! Il est seulement imbibé de balles de miséricorde ! Doc veut l'emmener !

– Personne ne peut ramener un homme à la vie, annonça Johnny, solennellement. Je désire être au matin. Je désirerais jeter un œil sur les formations rocheuses ici tout autour. Il peut y avoir quelque chose d'intéressant.

– Il fait un peu froid, répliqua Long Tom. C'est notre voiture là-bas. Que pensez-vous d'y retourner pour sortir de ce brouillard ?

Renny dit dans une grande expiration de ses poumons.

– Dites, les copains ! Arrêtez ces singeries. Ce n'est pas le moment pour des gamineries !

Renny alluma sa lampe de poche. Le faisceau illumina les visages de ses compagnons. Très peu de chose avait secoué les nerfs du grand ingénieur jusqu'ici. Mais il recula avec une grande expiration.

– Hé ! Gratta-t-il. Qu'est-ce qui vous arrive à tous les deux ?

Sa voix était molle. Tous deux, Long Tom et Johnny, avaient une tête comme Renny n'avait jamais pensé que cela existait. L'immense corps de l'ingénieur tremblait.

– Écoutez, dit Renny. Prenez cette lumière. Je vais éloigner cet homme plus loin de la route.

Long Tom prit la lampe de poche sans un mot. Avec Johnny, il suivit Renny. L'ingénieur avait soulevé et mit l'homme inconscient sur ses épaules comme s'il n'était qu'un petit enfant. Renny grimpa la colline sur une courte distance.

Soudainement, Renny laissa tomber le corps inanimé. Il sauta de côté.

– Attention ! Averti-t-il. Éteignez cette lampe !

Long Tom n'éteignit pas la lampe de poche. Il la tenait de telle manière que tous trois étaient pleinement visible. Un homme, grand et maigre, sortit des buissons. Les trous menaçants d'un fusil à deux coups étaient pointés sur les trois hommes.

– Ne comptez pas mes gaillards que vous puissiez aller plus loin avec ce trépassé, dit l'homme au fusil. Ce s'rait trop facile que de tué et de s'introduire sur une propriété privée pour aller et venir. Maintenant foutez le camp !

Renny était très lourd. Mais il était aussi léger qu'un chat sur ses pieds. Il plongea immédiatement sur l'homme squelettique. Le fusil fit feu. Renny fut sauvé, uniquement parce qu'il portait une veste pare-balles.

Deux charges de chevrotines inondèrent l'ingénieur. Il était si près de l'arme que la force de l'impact le fit chanceler comme s'il avait reçu un puissant coup.

Tandis qu'il revenait à lui et se lança d'un long bond sur le maigrichon, il réalisa avec ébahissement que pas plus Johnny que Long Tom n'avait réagit.

Mais cette absence de réaction des autres n'empêcha pas son lourd poing de s'envoler. Se paquet de jointures pouvait fracasser une planche épaisse. Le coup fut une terrifiante arme à broyer les os.

Mais la tête du maigre semblait être faite d'une nouvelle sorte d'os. Il s'effondra sous le coup, mais il n'était pas K.O. Tandis qu'il tombait, il sortit un long couteau à l'aspect menaçant. Si Renny avait eu le temps de regarder de près, il aurait vu que l'arme était déjà maculée de sang.

Mais Renny ne gaspilla pas de temps à une telle inspection. Le maigrelet envoya le couteau du bout d'un pouce endurci. La lame alla se figer dans la viande de l'avant-bras de Renny et la pointe toucha un os.

Même à ce moment les compagnons de Renny n'entrèrent en action. Par un réflexe de curiosité, Johnny sembla avoir l'idée qu'il devait faire quelque chose. Son super-pistolet cracha une courte rafale. L'homme maigre se renversa et ne bougea plus.

Renny gémit et enleva le couteau de son bras. Johnny se tenait debout, tenant le super-pistolet comme s'il ne savait pas qu'il s'en était servi.

L'espace autour d'eux fut soudain rempli d'une mélodie exotique. Elle vibra le long des collines. Ce n'était pas un sifflement. C'était plus proche d'un appel de quelque oiseau exotique. C'était musical, mais sans mélodie propre. C'était le son inconscient de Doc Savage fait pendant les moments de stress. Doc avait atteint la scène.

Il s'était arrêté un court moment à côté de l'homme assassiné sur la colline. Il avait observé la gorge tranchée. Puis il avait vu la lampe de poche tenue par Long Tom et le *whoom* du fusil.

Les balles de miséricordes avaient fait leur effet sur le maigrelet avant que Doc ne puisse gagner la scène. Les flaques d'or des yeux de Doc mesurèrent tout instantanément.

– Vous auriez dû attendre, avisa-t-il. Que s'est-il passé ? Laisse-moi voir le couteau, Renny. Met un peu de ceci sur la plaie.

Doc prit le couteau. Il donna une petite bouteille à Renny. L'immense ingénieur fit une grimace de douleur, mais versa le produit chimique sur la blessure béante. Le sang s'arrêta immédiatement de couler.

– Je fermerai cela un peu plus tard, dit Doc. Et qu'est-ce que cela ?

Il était en train d'examiner le couteau prit du bras de Renny. Le sang frais fut essuyé. En dessous de celui-ci, sur la lame, la trace d'un autre sang était sec. L'homme de bronze réalisa immédiatement que le couteau était justement une arme qui aurait pu couper la gorge du cadavre en haut de la colline.

Doc Savage prétendait délibérément accorder toute son attention au couteau. Mais il étudiait avec attention les visages de Long Tom et de Johnny. La froideur louche de leurs yeux lui avait immédiatement révélé leur condition.

Dans l'espace de temps qu'il lui avait fallu pour venir de l'avion laissé dans la baie, la mystérieuse paralysie de toute émotion avait à nouveau frappé.

Mais comment ? Doc se retourna vers Renny.

– Tu sembles aller bien, dit-il. Comment expliques-tu tout ceci ?

– Sainte vache, Doc ! Je ne sais pas ! Nous avons trouvé ce rouquin et je l'ai porté jusqu'ici. Cet autre type a essayé de me couper en deux avec un fusil ! Puis il a essayé avec le couteau !

Doc ne perdit pas de temps. Ce n'était pas le lieu pour s'attarder. Dune certaine manière avec Renny présent mais rescapé, deux hommes de Doc de plus avaient été rendus inertes d'émotions. Johnny et Long Tom n'avaient pas montré le moindre intérêt à la peur de Renny ou à l'interrogatoire de Doc à propos de leur apparence.

– Prend le rouquin, ordonna Doc à Renny. Je vais prendre celui-là. Nous devons gagner le cottage de Monk sans perdre plus de temps. Peut-être ces hommes seront-ils près à parler lorsqu'ils se réveilleront.

Bien qu'il transportait le lourd homme maigre, Doc s'arrêta à côté de l'homme dont la gorge avait été tranchée. Il obtint rapidement un échantillon du sang séché du mort. Avec cela et le couteau, il était possible de découvrir le tueur.

Des pas piétinaient parmi les rochers. Le visage mince de Pat Savage apparut parmi les buissons.

– Oh, Doc ! Expira-t-elle. Je voulais te voir le plus vite possible ! C'est Monk et Ham ! Ils…

Pat ravala ses mots en mordant sa lèvre supérieure avec ses dents. Ses yeux d'or, fort semblable à ceux de Doc Savage,

s'étaient élargis de consternation. Elle regardait Long Tom et Johnny. Renny faisait jouer une lampe de poche qui illuminait les faces pâles de l'expert en électronique et du géologue.

– Oh ! Souffla Pat, se rapprochant de Doc. Ils sont comme eux ! Qu'est-ce que c'est, Doc ? Il me semble sentir une menace dans ces collines ! Quelque chose d'inconnu ! Mais j'espère seulement l'imaginer !

– Il y a peut-être quelque chose dans ces collines, établit Doc. Mais pas seulement dans ces collines. Il semble avoir été en ville avant cela.

– Doc, je suis venu pour te dire quelque chose avant tout, chuchota Pat. C'est à propos de cet homme maigre là. Je crois que c'est John Scroggins, le propriétaire de l'élevage de canards en bas de la colline. Monk a eu des problèmes avec lui. D'abord, j'ai pensé que le mort c'était lui. Maintenant je sais que ce n'est pas le cas.

– Qui a-t-il à propos de cet éleveur de canards ? Demanda Doc.

– Eh bien, quand tu as tiré dessus avec des balles de miséricorde, il est retourné en courant vers le bas de la colline, dit Pat. Je suis retournée, mais je suis passée par la mare aux canards. Ce John Scroggins avait une lanterne. Il pataugeait dans la mare, et tandis que je le regardais, il a tué un couple de canards en tordant leurs têtes.

– Occupé à tuer deux canards, Pat ? C'est étrange.

Doc examinait la silhouette décharnée, inerte, du laid éleveur.

– Oui, dit Pat, cela m'a semblé étrange, aussi je me suis cachée et j'ai observé. Doc, il a mis quelque chose dans ces canards après qu'il les ait vidés et enlevés leurs plumes. Les canards sont dans une petite maison de refroidissement sur un ruisseau près de sa maison.

– Je serai de retour dans quelques minutes, dit Doc, rapidement. Gardez toutes les lampes éteintes. Ne bougez pas d'ici. Renny, tu gardes un œil attentif et ne laisse personne approcher. Tire si tu entends qui que ce soit.

Doc sembla arriver à la mare aux canards comme une ombre errant sur la colline. Il n'employait aucune lampe de poche ici. Sa vision était celle d'un fauve de la jungle dans l'obscurité.

Une faible lumière provenant d'une lanterne à huile filtrait de la porte ouverte de la cabane de l'éleveur. Celle-ci montrait une maison ressemblant à une boîte bâtie dans l'eau froide du ruisseau s'écoulant. Doc trouva la porte de cette glacière attachée seulement avec un vulgaire loquet.

À l'intérieur, l'homme de bronze promena tout autour un rayon de lumière pas plus épais qu'un crayon. La luminosité révéla deux douzaine au moins de canards dressés. Ceux-ci étaient suspendus juste au-dessus de l'eau froide. Doc toucha rapidement chacun des oiseaux morts.

Il arriva à une paire qui était encore chaude. Leurs corps n'avaient pas eu le temps de refroidir. Doc les ouvrit. En quelques secondes, l'intérieur de la pièce froide fut remplie par l'étrange trille. Six boules avec des protubérances, qui aurait pu ressembler à de la glace sale, gisaient dans la main de bronze. Elles ne reflétaient pas beaucoup la lumière.

Une petite fiole contenant un produit chimique vint de l'une des innombrables poches de Doc. Ses vêtements étaient remplis de petits compartiments. De cette fiole se déversa un liquide d'une couleur ambre. Des gouttes tombèrent sur les objets ressemblants à de la glace.

Chacun de ceux-ci était de la taille du pouce de Doc. Et les pouces de l'homme de bronze étaient d'une taille supérieure à la normale. Les tourbillons dans les flaques d'or des yeux de Doc se striaient rapidement. Ici, il y avait peut-être le premier jalon menant au motif de l'inertie émotionnelle, le fléau qui s'était abattu sur ses propres compagnons et d'autres personnes, et qui avait rendu leurs cerveaux apparemment dépourvus d'initiative.

Car ces morceaux ressemblant à de la glace sale étaient d'énormes diamants. Ils n'étaient ni taillés, ni polis.

À cet instant, il ne semblait y avoir aucun doute que ces diamants fussent certains de ceux dérobés dans le coffre de Harris Hooper Perrin, le diamantaire.

Doc glissa vers la porte de la bicoque de l'éleveur de canards. Un regard à l'intérieur indiqua qu'une fouille approfondie du lieu nécessiterait un certain temps. Le silence du côté de la colline assurait que Pat, Renny et les autres étaient probablement sauf pour un temps considérable, aussi longtemps qu'ils resteraient dans l'obscurité.

L'homme de bronze avait placé les énormes diamants non-taillés dans une de ses poches internes. Il apparaissait que cet éleveur belligérant, John Sroggins, avait des raisons suffisantes pour utiliser son fusil, près à servir, contre tous les intrus.

John Scroggins ne pouvait pas être une brute grossière lorsqu'il agissait. La ferme en elle-même devait être un paravent pour d'autres opérations. Si cela était vrai, alors d'autres personnes devaient être quelque part dans les alentours.

Tandis que cette pensée lui venait, Doc éteignit sa lampe et se raidit en une attention immobile. Il y avait eu un mouvement furtif, un frottement, à l'arrière de la baraque de l'éleveur. Quelqu'un espionnait.

Il fut alors attentif à partir sans être vu.

Traduction terminée le dimanche 3 février 2002.

CHAPITRE X

ÉTRANGE RÉTABLISSEMMENT

Des arbres avec de longues branches noueuses s'épanouissaient étroitement au-dessus de la mare aux canards. Sous ceux-ci, l'obscurité était totale. Des pieds se déplaçaient avec légèreté. Peu d'hommes dans le monde pourraient les entendre glisser sur le sol spongieux.

Doc Savage contourna la baraque de l'éleveur. À l'arrière, il ne suivit pas immédiatement l'espion qui fuyait. En fait, l'homme de bronze sauta sur une branche basse d'un arbre. Ses mains massives l'agrippèrent en douceur. De cette branche, Doc sauta sur une autre.

Sa progression à travers les arbres était plus rapide que celle de l'homme au sol. Doc put entendre l'homme devant lui s'arrêter. Il devait avoir regardé derrière lui, et écouté. Peut-être l'espion estima-t-il qu'il n'avait pas été entendu, car il se déplaça plus lentement.

À une hauteur d'une douzaine de pieds, Doc se laissa tomber sur le sol. L'homme qui s'enfuyait laissa échapper un cri de surprise. Mais il n'offrit que peu de résistance. Le poids de Doc l'avait frappé entre les épaules. Si l'homme de bronze n'avait pas la force de sa chute, l'homme aurait été écrasé.

Pour l'heure, le visage de l'individu était enfoncé pendant plusieurs secondes dans le sol spongieux. Lorsque Doc le souleva et le remit sur ses pieds, il pouvait difficilement tenir debout. Le filet de lumière de la lampe de poche de l'homme de bronze révéla les traits de l'espion.

Les yeux saillants de Harris Hooper Perrin étaient fixés sur lui. Le diamantaire n'avait plus le masque d'absence d'émotions dont il avait paru souffrir lorsque Doc l'avait vu en dernier.

– Doc Savage ! Éructa Perrin. Je pensais que c'était… que c'était quelqu'un d'autre ! Je suis content que ce soit vous !

Doc croyait que le petit diamantaire mentait. Il était difficilement possible que Perrin ne l'ait pas vu distinctement dans la clarté de la lanterne devant la porte de la cabane de l'éleveur de canards. Il n'y avait aucun signe que Perrin soit dans un état anormal. Il triturait brutalement la touffe de cheveux qui lui restait sur son crâne dépouillé.

– Vous aurez l'opportunité d'expliquer votre présence ici, dit Doc. Où un meurtre a été commis, tout le monde peut être suspecté.

Ceci apporta un instant de douleur ou d'appréhension sur le visage conforté du diamantaire.

– Un meurtre ? S'étrangla-t-il. Quel meurtre ? J'étais seulement… J'ai eu un avis comme quoi mes diamants pouvaient être ici quelque part. Il y a eu un appel sur mon téléphone au sujet de Shinnecock Hills, aussi je suis venu ici directement de Manhattan.

– Le message a dû être explicite pour venir ici exactement, fit Doc, tranquillement. Et vous êtes vraiment sûr de n'avoir rien entendu sur le meurtre ?

Perrin mâchouilla l'ongle d'un doigt pendant quelques secondes.

– Je pense que je peux tout aussi bien dire la vérité, dit-il. L'appel que j'ai reçu me disait de venir à la ferme de John Scroggins. C'est pourquoi je suis ici. Puis j'ai entendu quelqu'un ramper dans les alentours, et je me suis caché pour voir ce qui se passait. Je ne savais pas que c'était vous jusqu'à ce que vous me tombiez dessus depuis les arbres.

L'avis de Doc était partagé. Aussi, il se contenta d'opiner comme si cela pouvait être vrai et ne dit rien. Le nerveux lapidaire avait-il feint l'absence d'émotion ou avait-il été réellement affecté et puis revenu à lui grâce à un quelconque antidote ?

L'homme de bronze avait deviné instantanément que les nerfs de Perrin ne pouvaient pas avoir été contrôlés par lui-même jusqu'à obtenir un calme de glace. Peut-être avait-il utilisé une drogue, ou bien quelqu'un l'avait-il mis sous influence hypnotique. Perrin pouvait devenir une clé pour trouver une cure pour les autres.

Comme pour les diamants bruts, peut-être y avait-il d'autres voleurs. La force pour créer le gel du cerveau allait peut-être frapper encore.

Mais cela n'expliquait pas les autres cas. Ou peut-être que si ?

Certaines personnes ou groupe allait faire d'énormes profits avec la vente inexpliquée des îles de la Dominique par Simon Stevens. Mais cela laissait toujours inexpliqué le cas de Smiling Tony Talliano, l'humble cireur de chaussures.

Doc Savage échafauda rapidement d'autres théories dans son cerveau.

– Vous allez m'accompagner, Perrin, fit-il. Il y a de nombreuses choses à expliquer. Au moins, vous allez être informé de certaines d'entre-elles. Bien entendu, vous n'avez pas trouvé vos joyaux volés.

– Mais pourquoi irais-je avec vous ? Protesta Perrin. Peut-être aurais-je dû venir avec quelqu'un, lorsque j'ai eu l'avis.

Mais on m'a dit de venir seul. Je ne sais rien sur un meurtre, s'il y en a eu un.

Doc n'eu pas l'opportunité de répondre à cela. Sur le sommet de la colline, où il avait laissé Renny et les autres, l'un des super-pistolets détona dans la nuit. L'homme de bronze prit une décision rapide.

Une main s'envola. Perrin frémit sous une prise d'un pouce et de doigts sur de sa nuque. Mais il ne cria pas. Au contraire, sa tête s'inclina. Il cessa d'être nerveux. Son corps tomba sur le sol en un tas inerte.

Doc avait appliqué des pressions sur l'un des centres nerveux à la base du cerveau. Perrin restera inconscient pendant un moment assez considérable.

Après cette simple détonation du super-pistolet, aucun autre tir n'était venu de la colline. Le silence était inquiétant.

Doc fut forcé de contourner les deux acres de mare aux canards. Se faufilant parmi les fourrés, il entendit d'abord la voix basse de Pat. Elle semblait sangloté, presque à bout de souffle.

Pat Savage n'était que partiellement consciente. Elle essayait de s'extirper elle-même d'un enchevêtrement de buissons. Doc la mit sur ses pieds. Sa lampe de poche lui montra Renny étendu sur le sol. Pendant un moment, le géant semblait être mort, mais Doc s'assura qu'il respirait.

Le corps inanimé de John Scroggins et le rouquin gisaient là où ils avaient été déposés.

Mais Johnny et Long Tom avaient disparus. Pat fut la première à retrouver sa voix. Elle avait une vilaine contusion à travers son front.

– Tout était tranquille, dit-elle. Puis plusieurs hommes ont semblé surgir du sol. Quelque chose m'a frappée à travers le front. Comme je tombais, j'ai entendu Renny tirer. Puis j'ai dû m'évanouir.

Doc sortit un petit projecteur. Le faisceau lumineux provenant de celui-ci était invisible. Mais lorsqu'il fut projeté sur les alentours, il y eut des lueurs bleutées qui survinrent par endroits. Celles-ci étaient fort éloignées des pas moyens d'un homme.

Il y avait deux groupes de ces marques phosphorescentes. Elles provenaient des bords des chaussures de Long Tom et Johnny. Ces côtés étaient fait de caoutchouc spongieux. Ils avaient été imprégnés d'un produit chimique mis au point par Doc. C'était l'une des nombreuses substances qui devenaient fluorescentes à la lumière ultraviolette, ou à la « lumière noire. »

L'homme de bronze les suivit rapidement à travers les buissons.

Soudainement, la piste des traces fluorescentes disparut. La raison en était simple. Deux paires de chaussures gisaient sur le sol. Johnny et Long Tom avaient probablement été forcés de les enlever.

Mais Doc fut immédiatement suscité par un autre danger. Les forces mystérieuses qui leur étaient opposées devaient être très familière avec de nombreux moyens de défense de Doc Savage. Autrement, les assaillants n'auraient pas été au courant des traces chimiques.

Renny avait été frappé sur le sommet de la tête. Son super-pistolet lui avait été arraché de la main. Il ne put répéter que ce que Pat avait déjà relaté à Doc.

Pendant un moment, l'homme de bronze ne put pas comprendre pourquoi John Scroggins et le rouquin n'avaient pas été emportés. Puis il vit que leurs corps avaient bien été dissimulés du point d'attaque. Pat, Renny, Long Tom et Johnny se trouvaient à une certaine distance des hommes inconscients lorsqu'ils furent surmontés.

– Cachez-vous et attendez ! Commanda Doc. Je serai de retour dans un court moment !

Avec une vitesse pratiquement incroyable, Doc retourna à l'endroit où Harris Hooper Perrin était en train de dormir tranquillement. Le lapidaire n'était plus là. Plusieurs personnes avaient piétinés le lieu.

Doc ne perdit pas de temps à essayer de suivre ces hommes. Il vit qu'ils n'étaient pas dans le voisinage de la cabane de l'éleveur de canards. L'importance d'obtenir rapidement des informations, et la protection des autres, devint évident.

De retour sur la colline, Doc Savage s'empara du corps désarticulé de John Scroggins. Renny prit le rouquin.

Comme ils retournaient vers le cottage de Monk, une explosion sourde secoua le sol. Immédiatement, des flammes montèrent très haut dans le ciel au sommet de la colline. L'explosion révéla les contours de la maison désertée. On aurait dit que l'entièreté de la structure avait été soufflée. Tout le bâtiment semblait en flamme.

Renny s'arrêta.

– Continuons, avertit Doc. Je crois que c'est une ruse pour nous amener la-bas. Il est possible que nous puissions apprendre rapidement la vérité de ces hommes.

Ils avancèrent rapidement vers le cottage de Monk.

– Oh ! Bonjour Doc, fut l'accueil de Monk. J'aimerais appeler ma gouvernante, mais je ne parviens pas à me rappeler son nom. Je parierais que vous avez faim ? Mais tout ce que nous avons à manger c'est du canard.

Ham était assis sur une chaise et regardait les autres. Son cerveau vif d'avocat pouvait être en train de tâtonner pour donner un sens à tout ceci, mais cela ne se voyait pas à ses yeux froids.

– C'est comme-ça qu'ils sont revenus de la mare aux canards, expliqua Pat. Je ne veux pas le croire, mais on dirait que Ham a tué l'homme sur les collines. Un docteur Madren m'a conduite à la maison de Simon Stevens.

Les paillettes d'or des yeux de Doc tourbillonnèrent avec plus d'intensité.

– Que c'est-il passé là-bas ?

Pat le relata brièvement. Elle raconta que Jim Stevens l'avait raccompagnée au cottage.

– Tu dois faire ce que tu penses être juste, dit Doc, sèchement. Et ce jeune homme, Jim Stevens, t'as regardée le faire.

Ensuite il n'a pas voulu parler pour se sauver lorsqu'il a pensé que des policiers d'État l'arrêtaient pour le meurtre. Jim Stevens semble être un jeune homme très loyal, Pat.

– Oh ! Alors ils l'ont eu ? Dit Pat, la voix serrée. Et il m'a vu nettoyer l'épée ? Doc, tu dois retrouver Jim Stevens ! Si ce ne sont pas des policiers d'État, comment sont-ils au courant du meurtre ?

– Nous devrons tout remettre en ordre, avisa Doc. Nous devons trouver Jim Stevens, Long Tom et Johnny. Ils semblent y avoir de nombreuses pistes à suivre. D'abord, nous devons voir si ce rouquin peu parler. Courir dans l'obscurité ne nous mènera nulle part.

Le jeune homme roux ouvrit ses yeux. Une seringue hypodermique dans la main de Doc avait presque instantanément annihilé les effets des balles de miséricorde tirées par Pat. Doc laissa John Sroggins temporairement inconscient.

Les paillettes d'or des yeux de Doc regardaient dans les orbites du rouquin moins de deux minutes après leur arrivée dans le cottage. Le roux semblait être ahuri. Ses yeux trahissaient un peu de vie.

– Buvez ceci, ordonna Doc.

Le rouquin ne protesta pas. Il avala un petit verre de vin. Dans celui-ci, Doc avait versé une partie du contenu d'une petite fiole. C'était le sérum de vérité de l'homme de bronze. Ce sérum n'était pas entièrement efficace en lui-même.

Mais la substance chimique amoindrissait la résistance. Ceux qui étaient engourdis par son action devenaient habituellement des sujets dociles pour les yeux hypnotiques de Doc. Avant qu'ils ne reviennent à eux, ils avaient presque toujours dit tout ce que l'homme de bronze désirait savoir.

Doc regardait fixement l'homme aux cheveux roux. Les yeux de celui-ci ne bougeaient pas. Indubitablement, il pouvait voir les circonvolutions qui bougeaient dans les flaques d'or. Mais si cela avait le moindre effet, cela ne se voyait pas.

– Vous êtes dans de grands ennuis, établit Doc, finalement. Si vous racontez ce que vous savez, cela pourrait vous procurer des circonstances atténuantes.

Le rouquin parla sur un ton dénué d'émotions. Il n'y avait aucune anxiété dans sa voix.

– Je sais que je suis ici, dit-il, mollement. Quelque chose doit-être arrivé, mais je suis incapable de vous dire quoi que ce soit, car je ne m'en souviens pas. Quel est ce grand feu à l'extérieur ? Y-a-t 'il une maison en flammes ?

– Vous avez été abattu par cette jeune femme, ici présente, établit Doc. De toute évidence vous vouliez vous emparer d'elle. Vous devez vous souvenir de cela ?

Le roux regarda Pat plus attentivement.

– J'aimerais bien la capturer, dit-il, étonnamment. Si je l'ai rudoyée, je suis content qu'elle ait tiré sur moi.

Le calme abasourdissant informait Doc que pas plus le sérum de vérité que les pouvoirs hypnotiques ne pouvaient pas accomplir plus. Le rouquin souffrait indubitablement de la maladie mystérieuse d'absence d'émotions.

Quoique, Doc reconnaissait que cet homme n'était pas un criminel ordinaire. Excepté l'absence de sensation, ses traits dénotaient qu'il devait être un homme de peu d'intelligence. Il avait parlé doucement et il semblait vouloir comprendre quelque chose qu'il ne pouvait presque pas saisir.

Doc avait gaspillé moins de cinq minutes.

– Sois bien attentif, Renny, instruisit-il. Je persiste à croire que l'incendie de cette maison a été provoqué pour nous faire sortir d'ici. Je vais tenter une expérience.

Pat avait raconté à Doc que Ham avait suivi Habeas Corpus. Doc poussa le porc arabe avec son pied. L'animal était resté dans une drôle de position raide, dans un coin.

Habeas Corpus était vif à sentir qu'on le poussait. Monk était la seule personne qui pouvait le prendre rudement. Mais lorsque le pied de Doc le poussa plus rudement, le cochon ne fit que gronder tristement et refusa de bouger.

– Sainte vache, Doc ! Gémit Renny. Ça l'a eu également ! Il ne mord même pas !

Doc examina les trous des tirs dans la peau épaisse d'Habeas Corpus. Puis il prit le fusil de John Scroggins, qui avait été emmené avec au cottage. Pouvait-il y avoir quelque chose dans la charge ?

Doc écarta instantanément cette hypothèse. Mais tous les cas d'absence d'émotions ici dans les collines semblaient étroitement reliés à la présence du maigre éleveur. Et Doc se souvenait de la fortune en diamants apparemment volés que l'éleveur avait dissimulé.

Doc avait dit qu'il allait tenté une nouvelle expérience. Monk devint le sujet de celle-ci. Le chimique à l'aspect d'un singe loucha de ses petits yeux vers l'homme de bronze.

Les doigts agiles de Doc massaient la nuque épaisse de Monk. Les tendons jouaient le long de l'homme de bronze comme des câbles d'acier. Il exerçait une pression terrible.

La tête de Monk sursauta soudain. Ses petits yeux clignotèrent plus vite.

John Scroggins, l'éleveur de canards, était un homme d'une vigueur physique terrible. Apparemment, l'anesthésique des balles de miséricorde l'affectait moins que les personnes normales. Car il s'assit soudain. Son œil curieusement dressé roula avec excitation. Son autre œil brillait de colère.

L'homme désossé se redressa sur ses pieds. Sa tête s'agitait sur son long cou mince. Il regardait Monk.

– Encore vous ! Éructa-t-il en nasillant. Je savais que vous n'étiez bon pour rien ! Vous êtes descendu m'espionner ! Vous avez envoyé vot' foutu porc chasser mes canards pour que vous puissiez fouiller tranquillement !

Doc bougea rapidement, mais l'éleveur était devenu un projectile d'os. Un long bras décharné s'envola. Le poing

osseux frappa Monk en dessous d'une de ses petites oreilles. L'acte de l'éleveur avait été vif et inattendu.

Ordinairement, il aurait été difficile de mettre le simiesque chimiste hors de combat. Mais, là, ses réflexes semblaient peu en service. Monk tomba comme un tronc d'arbre.

Le mouvement suivant de John Scroggins fut de se rapprocher de la porte. Comme si le coup porté à la mâchoire de Monk avait été un éblouissement, l'éleveur plongea à travers la porte de la cuisine. Renny bougea rapidement pour sa stature, mais il ne fut pas suffisamment vif.

John Scroggins était dehors et courrait. Renny allait se mettre à ses trousses.

– Laisses-le aller, ordonna soudainement Doc. J'ai une bonne raison. Veille à ce que personne ne s'approche.

Doc termina ses manipulations sur les centres nerveux de Monk. Son expérience était en partie un succès.

– Ça ne va pas ! Couina Monk. Il regardait Ham. C'était sa première réaction normale. J'aurai dû le savoir que quand ce damné avocassier se montrerait ici, il y aurait des ennuis ! Qu'est-ce qui se passe ici ? Oh ! Bonjour Pat ! Par toutes les calamités ! Pourquoi êtes-vous tous là ?

Pat avait un soupçon de larmes dans ses yeux. La charmante cousine de Doc exposait parfois ses émotions. Elle aimait beaucoup Monk.

– Oh ! Tu l'as fait, Doc ! S'exclama-t-elle.

Monk regarda Ham.

– De quoi s'agit-il, bouche ambulante ? Pipa-t-il. Tu es malade ou quoi ?

Ham le regarda sans répondre. L'avocat s'était changé pour des vêtements propres qu'il avait apportés avec lui.

Doc ne perdit pas de temps. Il répéta sur Ham l'expérimentation qui avait semblé réussir sur Monk.

Les premiers mots de Ham furent :

– Satané insecte, qu'est-ce que tu as été faire là-bas ? Comment suis-je arrivé dans ces vêtements ? Je ne les portais pas quand je suis arrivé ici. Qui m'a frappé lorsque j'ai fait du hachis de cet éleveur pour toi ? Ce type est-il toujours endormi ?

Doc intervint.

– Nous avons hérité d'une étrange situation entre nos mains. Ham, Monk et toi, essayer de vous rappeler ce qui vous est arrivé en dernier !

– Ce qui m'est arrivé ? Dit Ham. C'est facile. Ce muet de gorille a eu une bosse sur la tête. Il a perdu le peu de sens qu'il avait et j'ai suivi Habeas Corpus pour voir ce qui s'était passé. J'ai eu une altercation avec un individu avec un fusil et je l'ai mis hors de combat avec mon épée.

– Tu n'as pas été jusqu'à couper la gorge d'un homme avec ton épée, n'est-ce pas, Ham ? Demanda Doc.

– Tranché la gorge d'un homme ? Non. Je l'ai touché, mais je n'ai que très peu pénétré dans sa peau. Il est tombé et puis j'ai gravi la colline. J'ai entendu des explosions. Dites, ça c'est drôle. Je ne me rappelle plus rien après avoir gravi la colline.

La mémoire de Monk était également défaillante. L'espérance de Doc d'apprendre quelque chose sur ce qui s'était passé était perdue. Leurs cerveaux ont semblé cesser de fonctionner à un certain moment. Maintenant ils étaient près pour un nouveau départ.

Le rouquin regardait tout ceci sans manifesté d'intérêt apparent.

Doc Savage l'étudia attentivement. En fin de compte, si sa mémoire pouvait être rétablie jusqu'à un certain point, le rouquin pouvait révéler quelque chose de valeur

L'homme ne fit aucune objection lorsque les doigts de Doc fouillèrent la base de son cerveau.

Monk avait découvert la condition de Habeas Corpus. Lorsqu'il le fit, sa colère éclata envers Ham.

– Pat aurait du mieux savoir de ne pas te laisser aller avec lui, se plaignit Pat. Je parierais, damné avocassier, que c'est toi-même qui a tiré dessus !

– Et moi je parie que si je tire sur ce morceau de lard se ne serait pas avec du plomb pour oiseau ! Cingla Ham. Si je commence par le tuer, j'en ferais mon métier !

Les yeux du rouquin clignaient avec un intérêt plus marqué. Il regardait les autres comme s'il ne les avait pas vus auparavant.

– Où suis-je ? Questionna-t-il. Qu'est-ce que tout cela ?

– D'abord, dites-nous qui vous êtes ? Suggéra Doc. Vous avez été malade. Nous vous avons trouvé et amené ici.

L'homme de bronze était attentif à ne pas trop l'énervé.

– Eh bien, dit le rouquin, calmement, je m'appelle Eddie Quaylan. Oui, c'est mon nom.

Doc appliqua à nouveau ses doigts sur les centres nerveux.

L'illumination de l'incendie de la maison sur la colline diminuait quelque peu. Renny avait pris sa position à côté de la porte. Il y avait encore suffisamment de lumière pour voir sur une distance considérable autour du cottage.

– Quelle est votre occupation ? Fut la question suivante de Doc.

– Oh ! Maintenant je me souviens, dit l'homme aux cheveux roux. Je suis chimiste. Oui. Il y en avait plusieurs d'entre-nous à obtenir ce job. Nous avons chercher quelque chose longtemps. Puis j'ai vu l'annonce, et je l'ai montrée à certains des autres gars. Nous y avons répondu, et il nous a tous pris.

– Il vous a tous pris, plusieurs chimistes ? Dit Doc, pensivement. Peut-être voulez-vous dire John Scroggins, ou était-ce Perrin ?

L'homme de bronze avait prononcé les deux noms calmement, comme si le rouquin aurait pensé qu'il fut informé.

– Oui, bien sûr, dit le rouquin. Il nous a tous pris. Mais il était…

Le claquement ressemblant à celui d'un fouet vint de loin. Les mains de bronze de Doc était toujours en train de masser doucement la nuque du rouquin.

La tête de celui-ci sauta entre ses mains. Le corps se raidi et sursauta. Au-dessus d'une oreille apparut un trou, rond et noir. Et au-dessus de l'autre, l'os du crâne éclata vers l'extérieur. Le sang s'en répandit sur l'une des mains de Doc.

Le roux avait dit tout ce qu'il ne se rappellera plus jamais. Son corps roula en bas de sa chaise.

– Sainte vache ! Cria Renny. Je n'ai vu personne !

Doc Savage n'avait pas perdu de temps pour atteindre le globe électrique et de l'éteindre de la manière adéquate. Son corps fila en l'air. Un poing frappa le verre et l'illumination du plafond. La cuisine fut plongée dans l'obscurité.

– Tout le monde dehors ! Ordonna Doc. Gagnez les buissons et restez hors de la lumière de l'incendie de la maison ! Nous pouvons trouver quelque chose là-haut, maintenant ! Pat, je désire que tu retournes à Manhattan.

– Je n'ai pas envie de retourner en ville maintenant, protesta Pat. Je vais avec vous.

– Pas loin, annonça Doc. J'ai une autre idée.

Quelle que soit l'idée de Doc, Pat n'accompagna pas les autres en direction de la maison en feu. Au lieu de cela, la cousine de Pat suivit le cours de la crique de la mare aux canards vers la baie où Doc avait fait atterrir son avion.

Doc vit qu'elle était sauve, loin du voisinage de la clarté de la maison en feu.

Traduction terminée le samedi 09 février 2002

CHAPITRE XII

LA FORTUNE INSAISISSABLE

Tandis que Doc Savage volait vers New York city, considérant la signification possible du message de Randolph Breckens, un homme inquiet, aux cheveux gris, arpentait le sol d'un penthouse résidentiel-bureau de Manhattan.

C'est homme était Searles Shane, secrétaire de Breckens, importateur de diamants.

Les séries d'incidents incroyables, qui avaient précédé le message de Randolph Breckens à Doc Savage, avaient commencé par une transaction d'affaire extraordinaire.

Après des années de transactions, prudentes et réfléchies, en diamants et quelques autres pierres précieuses, Randolph Breckens s'était trouvé confronté avec la plus grande opportunité de sa carrière de gagner une fortune rapidement et aisément.

Quelque temps avant l'envoi du message à Doc Savage, Randolph Breckens était resté éveillé dans la chambre de son penthouse. Cette nuit, il ne pouvait pas dormir.

Et qui l'aurait pu ? N'avait-il pas soudainement reçu la chance de faire un profit de plusieurs millions ? Et l'opportunité était une transaction bonne et honnête, aussi loin qu'il puisse le déterminer.

Une nouvelle firme de détaillants avait ouvert un magasin dans le Bronx, un quartier de New York City. Cette firme semblait être en train de faire des affaires soudaines et terribles avec de riches résidents de Westchester County.

Randolph Breckens était incapable de dormir parce qu'il avait signé un contrat avec cette société de vente de diamants au détail. Le contrat portait sur un montant incroyable de plus de trois mille carats de diamants, de la plus grande taille et de qualité la plus pure.

Quelques jours seulement avant que ce contrat n'ait été offert, Breckens ne l'aurait pas pris en considération. Mais, par une étrange coïncidence, à ce qu'il lui semblait, seulement quelques jours auparavant, on lui avait également offert un nombre inhabituel de diamants rares à un prix ridiculement bas.

La quantité de pierres avait semblé être illimitée

Aussi, lorsque la société de détail avait fait son offre, Breckens fut vif à accepter. Il ne fit aucune objection à la stipulation de la délivrance des diamants avant un temps limité de dix jours. Il avait simplement, croyait-il, à téléphoner et un stock entier de gemmes les plus fines seraient à sa disposition.

Le contrat qu'il signa contenait la clause qu'il devrait payer un forfait de dix milles dollars par jour de retard au-delà de la limite des dix jours limites.

En plus du soudain approvisionnement de diamants disponibles, Breckens faisait des affaires avec d'importants lapidaires. Il savait qu'il n'aurait aucun problème pour couvrir l'énorme ordre.

L'insomnie de Breckens finit par céder. Mais si son premier rêve commença agréablement, cela changea abruptement. C'était comme si des doigts glacés s'étaient posés en travers de ses lèvres.

Pendant un moment de demi-sommeil, il lutta contre ce qui pouvait être partiellement un rêve et partiellement la réalité.

Ensuite, il se réveilla complètement. Un vent froid s'écoulait le long de son corps légèrement vêtu, alors qu'il se soulevait pour se mettre debout.

Il n'aurait pas dû y avoir de vent froid dans sa chambre. Où du moins, pas de la direction dont ce courant glacial venait. Car l'humidité semblait venir de la porte d'une pièce adjacente. Cette porte s'ouvrait lentement.

Searles Shane, son secrétaire, s'était retiré depuis un moment déjà. L'homme tranquille, aux cheveux gris, était sans aucun doute endormi dans sa propre chambre à l'arrière du penthouse.

Le courtier en diamants pensa aux plusieurs milliers de diamants qu'il avait dans son coffre privé, inséré dans le mur, tout près. Parmi ceux-ci, il y en avait de très grande valeur, taillés ou non. Il n'y avait qu'uns hombre bougeant sur le mur. Breckens attendit, pointant le pistolet d'une main ferme.

- Faites un mouvement, et je tire ! Claqua-t-il, soudainement. Je peux vous voir.

Il y eut une réponse. C'était un rire bas, ricanant. Il avait le ton moqueur l'invitant délibérément à faire feu. Breckens ne désirait pas spécialement tuer un homme. Il n'était pas sanguinaire. Si l'intrus avait planifié de l'attaquer, il aurait probablement tiré au son de sa voix.

- J'ai dit, restez où vous êtes ! Commanda Breckens. Je vous ai en ligne de mire, et je ne peux pas vous manquer !

Seul, à nouveau, le rire bas répondit. Breckens dû avoir tout oublié à ce moment.

L'automatique commença à sautiller dans sa main. Il pompa le chargeur jusqu'à le vider. Toutes les balles frappèrent l'ouverture jusque dans l'autre pièce. Breckens se trouvait au milieu de la pièce. Il se frottait le front d'une main.

Apparemment, Searles Shane n'entendit pas la fusillade. Du moins, il ne quitta pas sa chambre. Les murs du penthouse étaient particulièrement bien isolés.

Ensuite, bizarrement, Randolph Breckens agit plutôt particulièrement pour un homme qui venait de vider son chargeur sur un voleur. Au lieu d'avertir son secrétaire ou les autres serviteurs, il n'alluma même pas la lumière. Il plaça fortuitement l'automatique vide sur la table près de son lit.

Avec de profonds signes de relaxation, il se glissa sous les couvertures. En moins de cinq minutes il ronflait profondément.

Searles Shane répondit à l'appel de l'homme de ménage japonais au matin. L'oriental baragouinait, avec excitation. Shane alla à la chambre de Breckens. Il vit d'abord le pistolet sur la table. Ensuite, il frissonna en voyant la tache de sang dans le vestibule menant à la pièce suivante.

Le vent froid du matin soufflait par une fenêtre ouverte. Les yeux de Shane s'ex-orbitèrent comme du maïs grillé. Le coffre-fort dans le mur était ouvert. Certaines des gemmes parmi les plus chères de New York City venaient d'être dérobées.

De nombreuses personnes auraient instantanément appelé la police. Searles Shane apparut être un homme calme et judicieux. Peut-être était-il en train de penser à l'important contrat que Breckens venait juste de signer. Certainement, le rendu public de la fusillade et un vol n'aideraient pas les affaires.

Lorsque Randolph Breckens se réveilla, il bâilla largement.

À partir de cette minute, jusqu'à ce que le message fut envoyé en toute urgence à Doc Savage, Searles Shane resta dans un état de pensées ahuries.

Car Randolph Breckens n'avait montré aucune agitation à propos du vol ou l'évidence apparente qu'il avait dû blesser un intrus. Il désira soudain parler de rien à part de voyages.

- Je pense que j'irai d'abord en Chine, dit-il, tandis que Shane insistait pour qu'on informa la police. Oui, la Chine est un merveilleux pays.

Shane accompagna Breckens à son bureau. Cette journée allait faire sortir le secrétaire hors de son calme habituel.

Durant la matinée, le représentant d'une autre firme de détaillant en joyaux apparut. Après avoir passé près d'une heure dans le bureau de Breckens, il émergea dans la pièce de réception avec un sourire intrigué, bien qu'il eut un air satisfait, comme si son entretien avait été satisfaisant. Il dit à Searles Shane.

- Eh bien ! Nous sommes fixés, dit le détaillant. Le marché du diamant semble prendre soudainement de l'essor. Votre patron, c'est sûr, est en train de s'en mettre plein les poches. Il semble savoir où il y a une réserve illimitée de pierres. Je ne savais pas qu'il y en avait tellement de disponible.

Searles Shane eut soudain froid et se sentit un peu malade. Mais il sourit légèrement et opina.

- Oui, M. Breckens a toujours été en liaison avec les meilleures sources d'approvisionnement, dit-il. Je suppose que vous avez signé un contrat ?

- Oui, dit le détaillant. Il porte sur deux mille carats avec un bon profit. Votre patron a dit qu'il sait avoir les pierres endéans cinq jours.

Le détaillant avait déjà passé la porte avant que Shane n'aille dans le bureau de Breckens.

- Vous avez signé un autre contrat pour livrer deux mille carats ? Interrogea-t-il.

- Oui, dit Breckens, froidement. Bien sûr ! Voulez-vous me rapporter quelques brochures de voyage. La Chine et l'Orient. J'ai toujours désiré faire un long voyage.

- Mais, M. Breckens, dit Shane, vous êtes sûr que vous pouvez obtenir autant de diamants ? Car c'est une fameuse quantité ! Maintenant vous êtes obligé de fournir plus de cinq mille carats. Où allez-vous obtenir les pierres ?

- Oh, oui ! Dit Breckens. Cinq mille carats. Laissez-moi voir. J'ai l'adresse. Ce lapidaire. Cet Harris Hooper Perrin. J'ai fait des affaires avec lui auparavant. Peut-être l'ai-je égaré. Vous avez les brochures sur la Chine ?

Searles Shane jouait avec une montre de poignet.

Il sortit. Il n'accorda pas son attention personnelle pour obtenir les brochures de voyage. Plutôt, il commença à utiliser le téléphone. Des réponses variées à ses investigations arrivèrent par le fil.

- Jamais eu un tel stock.

- La taille de la demande est au-delà de ce que nous pouvons fournir.

- Je pense que c'est une blague.

Ainsi arrivaient les réponses à Searles Shane des lapidaires et fournisseurs de diamants. Les appels incluaient un à Harris Hooper Perrin. Ce lapidaire ne pouvait pas être joint. Il semblait être hors de la ville.

Durant une heure, Searles Shane fit une rapide enquête sur son propre compte. Il y avait un léger doute mais ce Randolph Breckens avait signé deux contrats ruineux et impossibles.

Puis il se rappela certaines des circonstances du vol des diamants de Perrin. Le secrétaire entra ensuite en ligne avec l'Hôpital Bellevue. Les cas étranges du veilleur de nuit, Henry Hawkins, et de Souriant Tony, le cireur de chaussures, intriguaient toujours les meilleurs des spécialistes.

Shane sentit que son employeur était affecté de même manière.

Et pour compliquer les choses, la firme de détaillants en joyaux qui avait fait le premier contact, appela également. La livraison immédiate des cinq cents premiers carats était désirée.

Randolph Breckens continuait de parler d'aller en Chine.

Ainsi, Searles Shane téléphona et envoya plus tard le message à Doc Savage, signant du nom de Randolph Breckens.

Traduction terminée le mardi 12 février 2002

CHAPITRE XIII

L'ESPRIT DE PAT EST AFFLIGÉ

Lorsque Doc Savage eut décollé de la baie avec son avion, pour aller à New York, il dit à Renny qu'il avait envoyé Pat en un lieu sûr. C'était vrai. Mais, en réalité, il l'avait envoyée à la maison de Simon Stevens dans le déguisement d'une femme de chambre.

Pat devait surveiller la mystérieuse maladie de Simon Stevens, et rapporter à Doc tout ce qui sortait de l'ordinaire.

La condition du magnat de l'aviation était toujours la même, et le docteur Madren ne semblait pas avoir trouvé un remède en vue d'une cure. Il y avait aussi dans l'esprit de Pat une interrogation sur ce qu'était devenu Jim Stevens. Il avait été emmené de la colline, de même que Johnny et Long Tom, par les faux policiers d'état.

Un mouvement à l'intérieur d'une porte du couloir du haut arrêta Pat. Il y eut un énorme coup sourd. Pat hésita, puis poussa lentement la porte de la chambre.

C'était Jim Stevens. Le corps du grand jeune homme vacillait sur ses genoux. Il avait une mauvaise blessure. Du sang était répandu sur son épaule et bras.

Et il était frappé par la même absence totale d'émotions que Pat avait vu sur les autres, ici dans la région de l'éleveur de canards.

Uniquement parce qu'elle le sentit, elle ne devait pas appeler le docteur Madren en haut pour aider Jim. En hâte, mais d'une manière très professionnelle, Pat nettoya et pansa la terrible blessure à l'épaule du fils du magnat de l'aviation.

Puis, à la manière des autres qui étaient frappés par l'arrêt des émotions, Pat s'évertua à diriger le récit de la disparition de Jim.

Il avait été mis dans un camion avec Johnny et Long Tom jusqu'à la route abandonnée de la baie. Jim avait vu un moyen d'accidenté la camionnette dans le sable, sans être blessé. Il mit cela à exécution, mais en s'échappant du camion accidenté, un des chauffeurs l'avait atteint d'une balle.

Blessé et ahuri, il était revenu lentement chez lui, puis monté à sa chambre.

Juste au moment où Pat allait poser d'autres questions, le bruit d'une fusillade retentit à l'extérieur, du côté du parc, ainsi que les appels de Monk et Ham, qui étaient restés autour de la propriété suivant les ordres de Doc Savage.

Des cris et des hurlements provinrent de la librairie en bas, où le docteur Madren, son infirmière et Simon Stevens étaient occupés de parler.

Les rugissements de super-pistolets des hommes de Doc s'éloignèrent, puis décrurent jusqu'à être inaudible, du fait de l'éloignement.

Pat, Jim Stevens appuyé sur son épaule, descendait l'escalier prudemment juste comme Monk et Ham passaient la porte brutalement.

- Il y avait un paquet de types qui a essayé d'attaquer la maison ! Pipa Monk d'un ton criard. Nous en avons abattu un certain nombre, mais les autres dont parvenus à rentrer dans le salon, et puis à s'échapper par l'autre côté !

- Nous les avons, je pense, dissuadés de tenter une nouvelle attaque, dit Ham. Mais je me demande ce qui a provoqué cela. Puis il montra le salon et cria, - Regardez !

Tous les regards furent vivement dirigés dans cette direction. Il y avait le docteur Madren, l'infirmière et Simon Stevens étendus sur le sol. L'odeur fade de chloroforme imprégnait la pièce et s'infiltrait dans le hall.

Simon Stevens fut le premier à revenir à lui. Il revint à la vie avec un rugissement. Quelque chose avait soudainement guérit son affection d'être stupidement exempt d'émotions.

Le docteur se remit debout tout seul, au milieu du tapis. Des gouttes de transpiration brillaient sur son crane lisse. Son regard ahuri allait de Simon Stevens à Stevens fils.

Miss Clarke, l'infirmière, était également sortie de l'influence de l'anesthésique. Elle regarda le docteur Madren.

- On dirait que le choc à dissiper l'illusion ! Dit-elle. M. Stevens vous semblez de nouveau en parfaite santé !

- Vous avez damnément bien raison, je vais à nouveau bien ! Rugit le millionnaire. Qui, par l'enfer, a jamais dit le contraire ? Puis il devint conscient de son fils dans le hall, supporté par Pat Savage.

- Jim, mon garçon ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Mais la réponse fut faite sur le même ton de ceux affectés par la menace inconnue. Et lorsque Simon Stevens commença à questionner Pat, elle, également, ne put répondre que par monosyllabes. Dans le court espace de temps qu'elle était restée dans le hall, elle avait été atteinte.

Tandis que le docteur Madren expliquait à Simon Stevens dans quel état il s'était trouvé, et l'état dans lequel son fils et

Pat se trouvaient maintenant, Monk et Ham décidèrent de sortir pour discuter de leur choc en voyant Pat soudainement atteinte. Et pour deviser sur le motif derrière l'attaque surprise de la propriété du magnat de l'aviation. Ils avaient informé ceux à l'intérieur que Pat n'était pas une femme de chambre mais la cousine de Doc Savage.

C'est Monk qui se saisit du bras de Ham.

- Tu l'as vu ? Demanda l'imposant chimiste. Là-bas, dans ces buissons. Il s'est éclipsé lorsque je l'ai regardé.

- Bon sang ! Marmonna Ham. N'en avons nous pas eu assez ? Qui as-tu vu, dans quels buissons ?

- Là-bas, tout droit, indiqua Monk. C'était cet éleveur, John Scroggins ! Il m'a vu et a bondit en arriéré.

Ham se précipita vers l'endroit. Mais lorsqu'il l'atteignit, la cane-épée, qu'il avait retrouvée, apparut dans sa main, il n'y avait personne. Ham courut sur une courte distance, mais le visage de l'éleveur ne semblait avoir été qu'une illusion.

Mais Monk était en train de répandre la poudre chimique d'une petite bouteille. La place était ombragée par le soleil matinal. Monk courut à leur voiture et revint avec une petite boîte carrée. Aucune lumière visible ne sortit de la lentille à l'un des bouts. La lumière ultraviolette n'était pas visible à l'œil nu. Mais la lumière noire montra une légère perturbation de l'herbe. Des empreintes de pas se révélèrent dans une curieuse lueur jaune. C'était ou les fins brins avaient été écrasés et retournaient lentement à leur position normale.

- C'est lui, il n'y a pas de doute, déclara Monk. Personne dans les alentours n'a de pieds de cette taille. Je parierais qu'il a organisé toute l'affaire ! Je pars à sa recherche.

- Nous devons d'abord en référer à Doc, trancha Ham. Il nous a dits de garder un œil sur la maison de Simon Stevens, au cas où quelque chose arriverait.

- Par toutes les calamités ! Couina alors Monk de sa petite voix enfantine. Ne s'est-il rien passé ? Stupide avocat, nous devons attraper ce type ! C'est lui qui est derrière tout ça !

- Nous devons d'abord parler à Doc, insista Ham. Viens !

Toujours grognant, Monk courut après lui. La radio de la voiture de Ham était branchée sur l'intercommunication à ondes courtes. Celle-ci se reliera à la radio-réceptrice du quartier général de Doc, à New York de Doc.

Ham dit :

- C'est Ham qui appelle. L'enfer s'est déclenché ici, Doc…

Il attendit quelques instants après une réponse. Il rappela et répéta. Mais il ne reçut aucune réponse.

- Quelque chose est arrivé à Doc et Renny, déclara Ham. Doc a dit que l'un ou l'autre serait collé au quartier général au cas où il y aurait un appel.

- Alors nous ferions mieux de courir après cet éleveur, insista Monk.

Dans l'impossibilité pour le moment de contacter Doc ou Renny, c'était tout aussi bien de chercher ce mystérieux John Scroggins.

Traduction terminée le mercredi 13 février 2002.

CHAPITRE XIV

POISSONS EMPOISONNÉS

Deux heures avant que Pat Savage ne trouve Jim Stevens blessé dans sa chambre, Doc Savage se trouvait dans son bureau. L'homme de bureau réfléchissait intensément à l'affaire des diamants.

La visite de Harris Hooper Perrin, lapidaire de renom, à la cabane de l'éleveur de canards, était un des angles les plus mystérieux. De petits tourbillons striaient les flaques d'or des yeux de Doc.

Un peu plus tard, il sourit et prit au téléphone.

Renny, l'ingénieur géant, était dans la librairie. Il n'écoutait pas spécialement, mais il pouvait entendre la voix de Doc.

Cela aurait pu être le nasillement yankee de John Scroggins qui parlait au téléphone. Qui que ce soit qu'il appelait, Doc imitait la voix de l'éleveur de Shinnecock Hills à la perfection.

Après un certain temps, Doc revint dans la librairie.

– Tu vas probablement avoir des visiteurs, Renny, annonça l'homme de bronze. Si c'est le cas, soit sur tes gardes. Je te suggérerais de rester dans le bureau. Dis-leur de retourner chez eux, dans leur librairie. Ils vont probablement dire qu'ils préfèrent attendre mon retour. Explique que j'ai été appelé et que je serai vite de retour. S'ils désirent partir, laisse-les partir.

Renny opina lugubrement.

– Mais, Doc, je pense que quelque chose pourrait peut-être y avoir des dégâts lorsque nous retournerons?

Doc sourit légèrement.

– Il pourrait y avoir plus de dégâts que tu ne le penses, avisa-t-il. Et il peut y avoir un appel radio de Ham et Monk. Cela serait bien plus important. Ils peuvent avoir appris ce qui est arrivé à Johnny et Long Tom.

Doc gagna le laboratoire. Il approcha le réservoir de verre clair contenant les poissons tropicaux multicolores. L'inscription au-dessus de ce réservoir informait tout visiteur que ceux-ci étaient des “POISSONS EMPOISONNÉS”.

L'homme de bronze prit quatre diamants non-taillés dans ses vêtements. Il plaça ceux-ci sur le gravier propre dans le fond du réservoir. Tous les objets paraissent être magnifiés dans l'eau. Mais ces diamants, de manière inhabituelle, ne l'étaient pas. Ils semblaient être cinq fois plus grand que leurs tailles normales.

C'était parce qu'il y avait un arrangement de miroirs dans le réservoir, tels ceux utilisés dans les tours de magie. S'il y avait des poissons toxiques dans l'aquarium, Doc ne semblait pas s'inquiété des frottements contre la peau au bronze doux de ses bras.

Lorsqu'il émergea, Doc dit à Renny :

– Assure-toi que nos visiteurs ont accès au laboratoire. Cela ne serait pas inhabituel, car tu reconnaîtras l'un d'eux, j'en suis sûr. Le second homme avec qui, j'espère, il viendra, sera facilement identifiable. Et ne t'approche pas toi-même du réservoir.

Renny aurait pu suivre les instructions à la lettre. Il était près à agir ainsi. Doc Savage se glissa hors de son quartier général. Sa destination était le penthouse-bureau de Randolph Breckens, le grossiste en diamants.

Renny devait connaître les deux hommes qui arrivèrent une bonne demi-heure après le départ de Doc. Ils rentrèrent dans le bureau en souriant. Il est probable qu'ils se présentèrent comme ayant été convoqués par Doc Savage lui-même.

Renny, malgré sa face solennelle, était quelqu'un d'amical. Il ne soupçonnait pas du tout ce qui allait se passer, lorsqu'un des hommes tandis sa main pour une poignée amicale. Cette poignée avait dû être particulière.

Renny ne proposa aux deux hommes d'attendre Doc dans la librairie ou le laboratoire. Il était incapable de dire quoi que ce soit. Car l'ingénieur géant était étendu inconscient sur le sol. Sa respiration était inégale et son visage était étrangement contorsionné.

Bien qu'ils n'aient pas été masqués lorsqu'ils étaient rentrés, les deux visiteurs enfilèrent alors de longs masques noirs. Ceux-ci étaient équipés d'embouts pour la bouche et de réservoirs à oxygène.

– Tout cela peut être un piège, dit l'un des deux hommes. Ou John Scroggins peut avoir dit la vérité. Doc Savage peut s'être emparé des pierres. De toute manière, nous ne laisserons aucune chance à tous ces trucs à gaz anesthésiant. Ils m'ont dit qu'il l'utilisait d'une douzaine de façons, et pour la plupart, tu ne t'en rendrais compte qu'une fois atteint.

Une fois enfilés, les hommes parlèrent avec des voix étouffées sous leurs masques. Ils ne respiraient que l'air pur avec lequel ils étaient venus. C'était un grand gaspillage de bon oxygène. Le laboratoire ne contenait aucun piège à gaz.

– Poissons empoisonnés, hum ? Marmonna un des hommes. Oui, il peut y avoir des poissons toxiques comme-ça, alors nous n'allons prendre aucun risque. Mais je vais jeter un œil… Bon sang, que je sois damné !

Les yeux du premier semblèrent vouloir traverser les verres du masque. Les orbites de l'autre se rejoignirent.

– C'est bon, John Scroggins ne mentait pas ! Marmonna l'un des deux. Mais qu'est-il arrivé à ces pierres ? Bon sang de

bon soir ! Je ne pensais pas qu'il en existait de cette taille !

– Ne sois pas idiot ! Grommela l'autre. C'est un vieux truc ! C'est les mêmes pierres, seulement cet intelligent Savage a pensé faire quelque chose contre nous ! Probablement avait-il imaginé que ce grand type, dans l'autre pièce, nous mettrait hors course et nous tenir ici ! Ecoute, je vais prendre ces pierres !

Ils reculèrent ensuite et l'un souleva un lourd poids de la table du laboratoire. Le verre se brisa. L'homme sembla devenir fou pendant un moment. Son regard tomba sur la radio dans la pièce. Sa main continua à mouvoir le poids. L'instrument délicat éclata en morceaux.

– Ça va, dit l'un des hommes, tandis qu'ils sortaient su laboratoire. Nous prenons cet oiseau avec, et puis-je dois attraper l'avion, en agissant vite. Demain, à ce moment, personne ne pourrait croire que je pouvais être à Manhattan à cette heure-ci de la journée.

Doc Savage était resté absent plus longtemps qu'il ne l'avait anticipé.

Sans les cas précédents d'absence totale d'émotions, l'histoire qu'il venait juste d'écouter aurait paru être incroyable. Mais l'état mental et le statu financier de Randolph Breckens était indéniable.

Le négociant de diamants était complètement irresponsable. C'était un homme ruiné, à moins que les marchés de Manhattan ne produisent miraculeusement un nombre phénoménal de diamants.

Searles Shane avait raconté à Doc Savage que c'était lui qui lui avait adressé le message et l'avait signé du nom du marchand de diamants.

Les instructions de Doc Savage envers Searles Shane avaient été :

– Enquêtez soigneusement du côté des personnes derrière les firmes de détaillants ayant établi les contrats des pierres, et n'entreprenez rien tant que vous ne m'entendez pas.

Lorsque Doc Savage retourna à son QG, il n'eut pas besoin de rentrer dans son laboratoire pour savoir qu'une partie de son piège avait fonctionné.

Mais, il n'y avait aucun signe du Colonel John Renwick. Renny s'était évaporé sans aucune trace.

Doc vit les dégâts dans son laboratoire sans montrer que ce n'était pas différent de ce qu'il avait spéculé. Son plus grand souci était le bris de la radio. L'appareil était si bien conçu que tout message était enregistré sur un cylindre. S'il y avait eu un appel de Monk ou Ham, il n'était maintenant plus possible de le vérifier.

L'homme de bronze allait travailler à une vitesse incroyable. En peu de temps, il eut une nouvelle radio remontée. Il fit un essai pour contacter la voiture de Ham. Il ne reçut aucune réponse de celle-ci. A ce moment, Ham et Monk étaient déjà engagé sur une autre affaire.

Doc Savage entra peut-être alors dans les recherches les plus poussées de sa carrière. Et tandis qu'il faisait cela, il était conscient que la réussite de ses expériences signifiait indubitablement la vie ou la mort de certains de ses compagnons. Car il était entièrement convaincu que les diamants et les attaques du cerveau étaient étroitement liées.

Un grand nombre de ses coûteux poissons tropicaux avaient échoué sur le sol du laboratoire. Certains avaient expiré leurs derniers souffles. Du verre brisé parsemait la pièce. Ce ne fut qu'une affaire de minutes pour que les poissons morts ne se retrouvent dans un autre réservoir. Dans ce dernier, Doc versa un liquide coloré.

Alors, un tour qui avait le goût de la magie noire fut joué. Les poissons tropicaux commencèrent à agiter leurs nageoires. En peu de temps, ils se mirent à nager aussi vigoureusement que s'ils n'avaient jamais été morts.

Les diamants non-taillés avaient disparu du réservoir. Cette perte ne perturba pas énormément Doc. Il avait espéré que Renny interviendrait avant que les visiteurs n'aillent si loin. L'échec du grand ingénieur expliquait la soudaineté de l'attaque qui l'avait surpris.

L'homme de bronze enleva alors le château qui se trouvait dans l'aquarium brisé. De l'intérieur de celui-ci, il sortit la boîte noire imperméable.

La plaque photographique prise dans la boîte noire fut placée dans un bain de développement. Le résultat en fut ressorti lentement. D'abord, on aurait dit que le résultat était un échec. Les masques noirs sur les visages des hommes n'apparaissaient que comme des traits sombres.

Mais il y avait quatre points agrandis. Et ceux-ci étaient des yeux humains. Exact, ceux-ci regardaient à travers les verres des masques à oxygène. Mais, dans la caméra, ils avaient été considérablement magnifiés.

Soudain, le laboratoire fut rempli de la trille exotique de Doc. Ou bien c'était parce qu'il était à la base d'une découverte remarquable, ou bien parce qu'une théorie avait été prouvée.

Quelques minutes seulement s'étaient écoulées depuis que Doc Savage était revenu à son quartier général. Son acte suivant était étrange. Il prit un objet dans un profond bocal rempli d'un produit chimique incolore. C'était un travail plutôt macabre. Car c'était la main de l'homme qui avait été déchiqueté par la mitraillette tandis qu'il tentait de démolir l'avion de Doc sur la plage.

Doc préleva également des échantillons du liquide dans le bocal. Il en plaça chaque fois quelques gouttes dans une douzaine d'éprouvettes. Les réactifs chimiques dans ces tubes n'étaient connus que par un nombre restreint de chimistes renommés. Chaque éprouvette avait sa propre histoire à révéler.

Parmi toutes les matières où Doc excellait, la chimie était l'une des plus achevée. Il avait en main un ou deux mélanges que même les laboratoires les plus avancés n'avaient jamais employé. Mais l'homme de bronze n'était pas du tout satisfait.

Car il y avait une propriété chimique parmi les traces sur la main du cadavre qui ne répondait à aucun des nombreux

tests. Cela semblait être un élément complètement inconnu jusqu'ici.

Le cochon, Habeas Corpus, se trouvait sous une table d'expérience. Il avait effectué le trajet de retour vers Manhattan avec Doc et Renny. Ses yeux étaient inexpressifs et froids. Habituellement ils bougeaient dans tous les sens de manière vicieuse. Il n'opposa aucune résistance lorsque Doc le saisit par une oreille.

Alors l'attaque commença. Sans aucun avertissement.

Elle rampait à l'intérieur de ses nerfs mêmes. Et c'était beaucoup plus difficile à détecter que si la pièce avait été remplie d'un gaz mortel inodore. Les effets mortels du monoxyde de carbone n'auraient pas été moins mortel.

À ce moment, Doc Savage était plus que jamais concerné par la mise au point de méthodes pour combattre la plaie d'absence d'émotions. Seules son intelligence et sa réflexion pouvaient l'aider à découvrir et secourir Johnny, Long Tom et Renny. Il était aussi confiant qu'ils étaient toujours en vie.

Doc Savage se rendit compte brusquement qu'il bougeait mécaniquement. Il avait commencé par remplir les éprouvettes. Ses mains étaient occupées à cette tâche de façon automatique. Mais soudainement, il eut la curieuse sensation qu'il ne faisait que perdre son temps.

Pourquoi faisait-il tout cela ?

La magnifique tête de bronze s'agita sur ses épaules. Les tendons de son cou musclé se tendirent. Puis il s'assit et ses mains lâchèrent les tubes. Pendant peut-être deux minutes il resta assis sans bouger, à regarder les substances chimiques dans les éprouvettes.

Qu'était-il en train de faire ? Et pourquoi ? Oh, oui, il devait aller vite pour sauver trois de ses hommes ! Oui, c'était ça !

Mais pourquoi devrait-il les sauver ?

Qu'ils prennent soins d'eux-mêmes. Qu'avait-il commencé à faire ? Habeas Corpus, le cochon, grognait comme s'il était malade.

Pourquoi avait-il eu besoin du cochon ?

Doc Savage était assis là, regardant les tubes d'expériences. Ses compagnons, avec leurs merveilleuses connaissances propres dans différents domaines, avaient été facilement vaincus. À ce moment, cette intrigante machinerie qu'était le prodigieux cerveau de l'aventurier de bronze commença à montrer une attaque des émotions.

Personne d'autre n'était présent. Quelque poison insidieux était occupé à s'insinuer le long des nerfs les plus maîtrisés au monde. Les flaques d'or des yeux devenaient froides. Leurs tourbillons continuels habituels s'apaisaient.

Le grand laboratoire était très paisible.

Doc Savage avait eu la chance de n'avoir jamais connu la sensation de dépression. Maintenant, ses sens semblaient s'être gelés. Ses grandes mains se levèrent en direction de la rangée d'éprouvettes, puis s'arrêtèrent à mi-chemin. Les puissants poignets et avant-bras, tels des amas de cordes de piano enveloppés d'une peau d'un bronze remarquable, étaient étrangement inertes.

Ensuite, peut-être inconsciemment, Doc Savage commença ses exercices quotidiens. Un empilement de muscles fut soudain massé à côté d'un autre. L'incroyable cerveau commença à résoudre un calcul complexe, les mathématiques mentales requéraient une déduction analytique extrême.

Ses mains se portèrent à sa nuque, à la base de la chevelure de bronze du crâne. Les énormes pouces s'enfoncèrent dans la chair tendre. Il poussa sa tête en avant, et vers le bas. Pour un observateur, il aurait semblé qu'il était en train d'essayer d'extraire sa glande spinale de sa propre vertèbre protectrice.

De la pointe de ses orteils jusqu'à l'épicrâne, les muscles de Doc se durcirent. Là où d'autres hommes avaient plié face à la puissance du mécanisme des émotions, le géant de bronze se battait à sa manière. Encore et encore, put-il commencer à sentir un semblant de mémoire et d'intérêt pour ses compagnons, seulement pour les perdre à nouveau.

Traduction terminée le samedi 23 février 2002.

CHAPITRE XV

LA MARE ÉVANOUIE

Le combat solitaire de Doc Savage contre l'engourdissement de son cerveau aurait pu être plus intense s'il avait pu avoir une image mentale de la misère de deux autres de ses compagnons. C'est peut-être parce qu'il eut cette vision intuitive frappant contre son subconscient.

Car, pendant plus d'une heure, il continua à être une silhouette pâle. En silence, il se battait contre une mystérieuse force invisible. À certain moment, il était debout, vacillant comme un homme ivre. Mais ses puissants doigts jamais ne laissaient sa nuque. La peau était râpée et tordue. Du sang suintait de ses ongles.

L'image, qu'il avait pu avoir, était celle de Monk, le disgracieux chimiste, et Ham, l'élégant avocat. Ignorant les instructions, que Doc leur avait données, de rester près de la propriété de Simon Stevens. Ils étaient en train de rouler à vive allure en direction de la ferme d'élevage de canards de John Scroggins.

Des centaines de canards blancs cancanaient et agitaient leurs ailes dans la mare vaseuse. Ham et Monk se dissimulèrent sur la colline, près des ruines de la maison incendiée, qui fumait encore. Les deux acres de mare était une étendue d'eau sale. Les canards blancs criaient et mangeaient sur le bord de boue.

– Je vais rester ici jusqu'à ce que ce gaveur de canards se montre, déclara Monk avec entêtement. Tu sautilles dans tous les sens comme si tu n'avais rien à faire.

– Quoi qu'il en soit, je n'irai pas me promener pour flanquer la frousse aux gens avec une laide bobine comme toi tu fais, dit Ham, sèchement. Et lorsqu'il se montrera, que te proposes-tu de faire ?

– Je m'en vais le prendre à part, d'abord en une pièce, et voir ce qu'il est en train de foutre. Ce qu'il sait, il serait préférable qu'il le crache avant que je me mette à l'œuvre sur lui ! S'enflamma Monk.

– D'accord, nous allons te voir à l'œuvre, coupa court Ham. Je viens de voir son visage à la fenêtre de sa cabane.

– Viens ! Grinça Monk. Nous allons maintenant obtenir quelques réponses !

Restant à couvert dans des buissons maigrichon, le duo descendit la colline. À mi-chemin de la mare, ils hâtèrent leurs pas. Car John Scroggins surgit soudainement de sa bicoque. Il transportait un vieux réceptacle cabossé, autrefois connu comme une valise. Son contenu la faisait claironner.

– Par toutes les calamités ! Couina Monk. Le gars est en train de la battre !

John Scroggins avançait de sa démarche dégingandée en direction d'une vielle voiture. Le radiateur de celle-ci bouillonnait. Il était évident qu'il avait conduit rapidement.

Monk leva son super-pistolet et cria :

– Hé, vous ! Restez où vous êtes ou je vais vous transformer en tamis !

La largeur de la mare les séparait de John Scroggins. L'homme maigrichon se retourna vivement. Sa petite tête sursautait de façon ridicule sur son cou, long et mince. L'éleveur ne répliqua pas.

Il mit la vieille valise dans la voiture. Puis il retourna, de sa démarche longue et maladroite, vers la porte de sa cabane.

Lorsqu'il sortit à nouveau, Ham et Monk étaient sur le bord des deux acres de mare. John Scroggins avait son inévitable carabine à deux canons.

– Foutez le camp, foutus tueurs de canards ! Dit-il de sa voix nasillarde.

Monk n'hésita pas. Le super-pistolet sautilla dans sa main. Sa silhouette simiesque s'insérait dans la mare superficielle.

John Scroggins s'esquiva avec agilité dans sa cabane. Les canons du fusil crachèrent.

Ham gémit et plongea dans la mare après Monk. L'éleveur était apparemment en train de glisser de nouvelles cartouches dans son fusil. Monk vida le chargeur de son super-pistolet, inondant la porte de la cabane avec les balles de miséricorde. Elles ne firent aucun dommage.

De quelque part, loin sous terre, une explosion étouffée résonna.

Ham cria :

– Attention, Monk ! La mare est minée !

Cela semblait pouvoir être vrai. De l'eau boueuse s'éleva dans la lumière du soleil. Elle retomba dans un grand *splach*.

Monk restait ferme, pataugeant avec opiniâtreté. Ham n'était pas loin derrière lui.

Une chose étrange était arrivée. La mare disparaissait. L'étendue d'eau superficielle diminua soudainement. Au milieu apparut un tourbillon boueux. Prit dans l'aspiration de celui-ci, Monk et Ham glissèrent.

Un déferlement d'eau les renversa. John Scroggins s'était avancé et les regardait. Il restait sans bouger sur le bord de la

mare qui refluait. Toute l'eau était en train de s'engouffrer dans un grand trou. C'était comme si un bouchon avait soudainement été retiré.

Ham s'accrocha inefficacement à la nuque poilue de Monk. Ils tombèrent ensemble dans le trou.

– Par tous les saints ! Jappa Monk, tandis qu'ils tombaient. C'est toi qui nous as entraînés là dedans !

Ham ne put pas répliquer à cette injuste accusation. Sa bouche était pleine d'eau. Un canard blanc hurlant le cogna en pleine face. Les deux hommes tombèrent avec un bruit sourd sur une surface solide. La chute fut partiellement amortie par le courant de l'eau ainsi que sa profondeur.

La mare était rapidement drainée sous la colline. Monk et Ham étaient toujours suffisamment conscients pour freiner lorsque leurs pieds trouvèrent pied. L'eau semblait devenir superficielle. Elle était en train de s'étendre sous terre.

Ham parvint à trouver et à allumer sa lampe de poche. Celle-ci révéla les murs d'un tunnel conduisant sous la colline. Autour d'eux, il y avait un chahut provoqué par des canards hurlant. Les volatiles effrayés se cognaient contre eux.

– Regarde, Monk ! Désigna Ham, en crachant de la boue. C'est un passage sous la colline ! Il va dans la direction de cette maison qui a brûlé ! C'est le meilleur moyen de sortir !

La voix de John Scroggins raisonna derrière eux.

– Damnés désagréables individus ! Sortez de ce tunnel! Vous n'allez pas trouver ce qui…

Ce qu'ils pourraient découvrir se perdit. Monk avait mis un autre chargeur dans le super-pistolet. Il le vida dans la direction de la voix de l'éleveur.

- Je parierais que ce tunnel débouche derrière sa cabane, fit Ham. Il n'est pas venu par le trou dans lequel nous sommes tombés.

La déduction de Ham était correcte. John Scroggins était entré dans le tunnel par sa cabane. Ham et Monk ne l'entendirent plus.

– Il y a quelque chose sous la cabane incendiée, dit Ham. Nous pouvons tout aussi bien aller voir de ce côté.

La lampe de poche révéla que les murs du tunnel étaient lisses. Un conduit de drainage avait pris soin d'évacuer l'eau de la mare. Quelques pouces d'eau seulement clapotaient encore sous leurs pieds.

– On dirait qu'il y a longtemps que ce trou a été fait, dit Monk.

– Probablement quand cette maison incendiée a été reconstruite, décida Ham. Et elle doit être là depuis plus d'une centaine d'années.

– N'es-tu pas venu ici lorsque tu as eu ton algarade avec l'éleveur ? S'enquit Monk.

– Peut-être que oui et peut-être que non, dit Ham. Il me semble me souvenir de…

Quoi qu'il ait pu se rappeler, était oublié. D'un tournant du tunnel déboucha une demi-douzaine d'hommes silencieux. La lampe de poche montra leurs figures brièvement avant qu'elle ne fut éteinte. Ils semblaient être sans arme. Ils avançaient lentement, mais fermement.

– Par toutes les calamités ! Couina Monk. En arrière, Ham ! Ces types ne semblent pas être des voyous, mais ils ne semblent pas plus humains !

C'était la première fois que Monk voyait l'étrange bande d'automates que Ham avait vus dans la vieille maison, mais dont il se souvenait vaguement. Les hommes venaient vers eux avec la précision calme de robots humains.

Ham avait son épée. Mais l'utiliser dans l'obscurité du tunnel était difficile. Ham sentit son épée pénétrer dans la chair d'un des hommes. La victime ne poussa aucun cri. Ham tomba par-dessus le corps inerte, tellement ce dernier s'était vite endormi.

Pendant quelques secondes Monk essaya de s'assurer que Ham ne se trouvait pas dans la ligne de mire du super-pistolet. L'arme n'était pas déchargée. Des mains dans l'obscurité s'accrochèrent sur tout le corps de Monk. Les longs bras du chimiste s'envolèrent. Il eut la satisfaction de sentir deux têtes s'entrechoquer.

Ce fut probablement la dernière chose que Monk se souviendrait. Il ne sut pas quand Ham fut vaincu. Et Ham ne le sut pas plus.

Au même moment, dans la propriété du magnat de l'aviation que Monk et Ham avaient quittée, Miss Clarke, l'infirmière que le docteur Madren avait dépêché dans la grande maison de Simon Stevens, avait beaucoup d'ouvrage. Car maintenant que Pat et Jim Stevens souffraient du même mal d'absence d'émotions, Miss Clarke montrait sa sympathie.

De plus, l'infirmière était encore plus de valeur en aidant le docteur de la ville qui avait été appelé pour soigner la blessure par balle de Jim Stevens.

– Je ne fais pas attention à vos honoraires. Si vous pouvez sortir mon fils de sa démence particulière, vous pourrez demander tout ce que vous voudrez, plaidait Simon Stevens avec le docteur Madren. Si cela doit me prendre tout ce que j'ai, cela n'a aucune importance, car c'est mon fils qui a le plus de valeur pour moi !

– Nous ne discuterons pas d'honoraires, dit le psychiatre à face d'ange. Ce ne sont pas des cas habituels. Ma seule récompense sera de découvrir un moyen de les ramener à un état normal.

Miss Clark se rendit dans le parc pour prendre une bouffée d'air frais revigorant.

La grande femme simple, aux yeux vifs et ardents était toujours pâle du fait des effets du chloroforme. Mais ses pensées étaient occupées par autre chose que de la perturbation.

Flânant avec une apparente indifférence, Miss Clarke se déplaçait lentement en direction de l'extrémité du grand parc. Là, les rangées de buissons ornementaux formaient des allées cachées s'étendant sur l'arrière de la propriété d'été.

Miss Clarke passa derrière l'une de ces rangées. Celle-ci était à près vde cent yards de la maison. Puis, soudainement, la voix de la femme s'éleva jusqu'à des mots criés.

– Non ! Non ! Je ne ferai pas cela ! J'ai déjà fait bien plus que je n'en étais capable !

Des voix d'hommes grondèrent comme des commandements Miss Clarke cria à nouveau.

– Je vais le dire au docteur Madren… Je suis allé aussi loin que je le pouvais… Oh, ne faites pas cela ! Non ! Oh, s'il vous plait !

Des imprécations roulèrent alors parmi les buissons.

L'appel étranglé de Miss Clarke fut ses derniers mots sur terre. A sa vue, ceux qui s'étaient rués hors de la maison expirèrent et se sentirent mal. Une horrible blessure s'étendait d'une oreille à l'autre. En moins de deux minutes, le corps de l'infirmière s'était vidé de tout son sang. Son cou avait été tranché.

Le docteur Madren était sortit de la maison, nu-tête, en courant. Son crâne chauve et polit reflétait les rayons du soleil. Sa bouche ronde s'ouvrit.

– C'est terrible… terrible ! Bredouilla-t-il. Ce devait être cette maudite chose qui était destiné à Simon Stevens ! Miss Clarke était ma meilleure infirmière !

Simon Stevens avait les yeux fixés sur le corps de l'infirmière. Son visage n'avait plus son aspect rude. Presque tous les serviteurs s'étaient précipités hors de la maison. D'un des nombreux côtés de routes une voiture s'éloigna en bourdonnant.

– Docteur Madren, dit Simon Stevens ! Nous devons éloigner mon fils d'ici! Je sens que cette attaque est dirigée entièrement contre moi, mais je ne parviens pas à comprendre pourquoi !

– Peut-être avez-vous des ennemis dont vous n'avez pas conscience ? Suggéra le psychanalyste.

– Je sais très bien ne pas avoir d'ennemis, déclara Simon Stevens.

Un petit cri de femme s'éleva de la maison proche, maintenant déserte. L'une des chambrières descendit les escaliers vers la pelouse et s'évanouit.

Simon Stevens courut lourdement vers elle. Puis il rentra dans la maison. Après quelques secondes, la voix alarmée du millionnaire retentit.

– Ils sont partis… Mon fils est parti… Ainsi que Pat Savage !

La femme de chambre qui s'était sentie mal était revenue à elle et put un peu parler. Elle n'avait vu que des hommes transportant Jim Stevens et Pat Savage hors de la maison. Ils étaient entrés et sortis de la maison par le côté opposé de l'endroit où l'infirmière avait été si brutalement assassinée.

Quel que soit l'endroit où ils s'étaient tapis, il ne faisait aucun doute qu'ils appartinssent à la même bande qui avaient battu Monk et Ham dans le tunnel. Car, seulement quelques heures plus tard, Pat Savage et Jim Stevens se retrouvèrent dans le même camion fermé que Monk, le chimiste, et Ham, l'avocat.

Monk et Ham étaient étroitement attachés. Des bandeaux les aveuglaient. Ils étaient conscients d'être dans un camion, grondant sur une mauvaise route. Il faisait à nouveau nuit, mais où ils étaient demeurés durant le jour, Monk et Ham l'ignoraient.

Leurs cerveaux étaient dans un état d'engourdissement statique. Des hommes discutaient, mais les paroles ne les touchaient pas. Puis une voix de femme perça le bourdonnement du camion. Ce fut Ham qui identifia la voix.

– Pat nous a rejoints, fit Ham comme si c'était normal. Je me demande pourquoi on nous a attachés de la sorte ?

La voix de Monk s'ajouta.

– Pat, veux-tu demander à quelqu'un de me donner quelque chose à manger ? J'ai une grande faim. Mais je ne veux pas du canard. Je suis fatigué du canard.

– Hello, Ham. Hello, Monk.

La voix de Pat ne trahissait aucune excitation. Puis elle dit :

– Pourquoi m'avez-vous emmenez avec vous ? L'épaule de Jim saigne.

Pas plus Ham que Monk ne se souvenaient, à ce moment là, qui, Jim, pouvait bien être. Ils ne semblaient pas s'en inquiéter. Monk se plaignit encore d'avoir faim.

Présentement, le camion était à l'arrêt. Ham, Monk, Pat et Jim Stevens reçurent l'ordre de sortir dans un embarcadère pourri. Ils obéirent délibérément.

Pendant au moins une demi-heure, les quatre prisonniers furent gardés ensemble dans le cockpit étroit d'une vedette. De la vapeur salée éclaboussait leurs visages. Ceci n'eut aucun effet revigorant apparent. La vedette traversa le rude passage, puis glissa dans de l'eau tranquille.

– Je vois un certain nombre de drôles de bateaux morts, annonça Pat Savage, d'un ton enjoué. Ils ressemblent presque à un cimetière marin.

Pat n'avait pas été aveuglée. Ce qu'elle pouvait voir ou se souvenir devait être considéré comme étant sans importance.

L'attirante cousine de Doc avait pertinemment bien décrit l'endroit où ils avaient été emmenés. Car les carcasses pourries de nombreux navires gisaient dans une eau superficielle derrière un point ressemblant à une pince. Ces vieux bateaux étaient le restant de ce qui avait été une fois une ancienne industrie baleinière de Long Island, partie pour toujours.

Lorsque la vedette s'arrêta, ce fut à côté l'une des plus grandes anciennes carcasses. Les quatre prisonniers montèrent une échelle de corde jusqu'à un pont incliné. Ils furent poussés ensuite en bas, dans un espace sentant très mauvais.

De l'eau croupie assaillit leurs narines. Les bandeaux furent rudement arrachés des yeux de Monk et Ham. Des ampoules de lampe électrique illuminaient l'intérieur de leur nouvelle prison. Les côtes maigres d'une vieille carcasse de baleine les

entouraient.

Pat Savage n'accordait cependant aucune attention aux compagnons de Doc. Elle restait tout près de Jim Stevens.

Les hommes autour d'eux montraient beaucoup plus d'intérêt que leurs prisonniers. Ils ne firent aucune allusion à la raison de leurs captures. Leurs actions semblaient être automatiques. Ils étaient dirigés par des voix qui venaient à travers un tube de communication vers le pont supérieur. Ce tube était rempli par un microphone-récepteur.

Ham et Monk furent détachés. Un nouveau commandement vint par le haut-parleur. Ham et Monk se joignirent aux autres, travaillant sans protester.

Un des robots-humains était beaucoup plus large que les autres. C'était un géant, dévêtu jusqu'à la taille. Tous les hommes semblaient engagés dans la curieuse occupation de transporter des sacs pleins de cette pièce vers une autre.

La silhouette gigantesque vint près de Ham et Monk. Il ne s'arrêta même pas dans sa foulée avec les autres travailleurs automatiques. Il hocha simplement la tête.

Le géant était Renny. La présence de Monk, Ham, Pat et les autres ne semblait pas l'impressionner plus qu'à l'accoutumée. Johnny et Long Tom se trouvaient dans la file de travailleurs. Ils étaient aussi dénudés jusqu'à la taille. De la sueur suintait de leurs corps, mais ils ne se plaignaient pas.

Les prisonniers n'avaient aucun moyen de savoir que Simon Stevens essayait désespérément à essayer de leur fournir de l'aide.

Traduction terminée le dimanche 3 mars 2002.

CHAPITRE XVI

L'ELEVEUR DE CANARDS

Le jour était fort avancé lorsque Stevens réussit à obtenir une communication téléphonique avec le centre de Manhattan. Le millionnaire torturé avait essayé de téléphoner au moins cinquante fois. À chaque fois, il n'avait entendu que le cylindre dactylographique dans le bureau de Doc Savage lui demandant de laisser un message.

Chaque fois, il avait dit, avec désespoir :

– Dès que vous aurez ce message, Savage, appelez-moi ! C'est une question de vie ou de mort ! Ils ont enlevé mon fils ainsi que votre cousine, Pat Savage ! Ils ont tous disparu, y compris ceux que vous appelez Monk et Ham !

Encore et encore, le message était maintenant répété dans l'oreille de l'homme de bronze. La nuque de Doc Savage était tordue et saignante, là où ses doigts puissants s'étaient enfoncés dans la chair.

Mais son esprit était clair, après un long combat. Avec sa force mentale seule, combinée à l'intensif acte physique, il avait été le seul à vaincre la force qui attaque les émotions et qui transforment les êtres humains en automates.

Lorsque la voix excitée de Simon Stevens eut relaté tout ce quelle pouvait dire, après que l'homme de bronze l'avait rappelé, Doc Savage répliqua :

– Votre propre cas m'informe qu'il y a une solution à ce mystère. Je vous rappellerai.

La situation présente demandait une action immédiate. Doc savait qu'il aurait pu se mettre tout de suite en route pour Shinnecock Hills. Mais il était également conscient que, sans être potentiellement en pleine possession de ses moyens, il pourrait être rendu aussi impuissant que les autres. Il avait battu une fois la menace du cerveau, mais pourrait-il le refaire ?

Le téléphone bourdonna.

– Doc Savage ? Demanda la vois de Searles Shane. J'ai du nouveau pour vous. Un grand nombre de diamants semble être devenu disponible sur le marché de Manhattan. J'ai reçu l'avis comme quoi de nombreuses pierres brutes ont été perdues ; d'autre part, toutes les sources ont refusé de laisser une offre aux contrats de M. Breckens. Que conseillez-vous ?

– Je suis autant dans le noir que vous, fit Doc. Je vous rappellerai aussitôt que j'aurai fait une enquête.

Lorsque le géant de bronze raccrocha le téléphone, sa trille qui signalait une nouvelle découverte retentit. Il retourna vivement au laboratoire. Là, il plaça sur une table le restant des pierres prisent dans la pièce frigorifique de John Scroggins.

Il utilisa plusieurs minutes pour faire un examen microscopique des pierres brutes. Les flaques d'or de ses yeux étaient striées de tourbillons lorsqu'il eut fini.

– Éminemment remarquable, murmura-t-il. John Scroggins est un individu très inattendu. Je vais devoir veiller à avoir un entretien aussi vite que possible. Peut-être Harris Hooper Perrin pourrait-il en révéler plus.

Cet entretien avec John Scroggins était déjà terminé. Doc ne savait pas cela, tandis qu'il travail avec sa plus grande vivacité. L'homme de bronze remplit une seringue avec une combinaison de produits chimiques. Il introduisit la seringue dans la peau épaisse de Habeas Corpus.

Le cochon ne grogna même pas. Pas plus ne montra-t-il qu'il avait été le moins du monde affecté, après que plusieurs minutes ne se soient écoulées. Il regardait simplement Doc avec suspicion et alla se coucher plus loin sous la table de travail.

À l'intérieur du laboratoire, une sonnerie particulière retentit. C'était comme la vibration soutenue du do sur un violon. Le son venait du mur. Mais, là, n'apparaissait qu'un léger nœud dans le grain du bois.

Un indicateur tremblota, puis stoppa. Doc Savage était ainsi informé qu'un maraudeur venait de pénétrer au quatre-vingt-sixième étage. L'indicateur montrait qu'il était dans le couloir à l'extérieur du quartier général de Doc. Il n'était apparemment pas arrivé par les ascenseurs réguliers.

Doc déverrouilla les verrous radios sur toutes les portes externes sans quitter le laboratoire. Il savait que l'homme à l'extérieur avait probablement été intrigué par le manque de difficulté pour ouvrir la porte de réception.

Doc éteignit alors les lumières. Sans arme, il émergea sans bruit dans la salle d'accueil. L'homme de bronze détectait sans peine les mouvements d'une silhouette dans l'ombre, bien qu'il ne puisse pas distinguer le visage de l'intrus.

D'un bond silencieux de tigre, Doc traversa la pièce. Son idée de surprendre l'étranger était une erreur. Les yeux de celui-ci avaient été entraînés pour voir dans le noir.

Le géant de bronze était incroyablement vif avec ses mains. Habituellement, il pouvait exercer une prise importante sur les centres nerveux sans que personne ne distingue ses mouvements. Mais cette fois il n'y parvint pas. L'intrus se déplaçait avec la dextérité tortillant d'une anguille. Il s'échappa de la prise de Doc.

Peut-être le long combat mené contre la puissante menace contre le cerveau avait-il quelque peu ralenti Doc Savage.

Quelle qu'en soit la cause, le cou de Doc fut soudain entrelacé par une vieille prise de catch. C'était une Nelson pleine, appliquée avec une force terrible.

Doc se libéra de la prise de catch, se propulsa en arrière avec ses talons. Avec l'un de ses orteils il accrocha la cheville de l'autre. Il exerça une pression tournante. Celle-ci, bien plus qu'un simple accroche-pied, fit trébucher l'étranger.

L'orteil de Doc avait trouvé le bout d'un nerf où il ferait le plus de bien. Cette fois, l'étranger laissa échapper un gémissement de douleur. Son pied s'envola sous lui et il frissonna tout le long de son échine.

En son intérieur, Doc sourit, tandis que ses doigts puissants agrippa un des pieds de l'intrus et doubla avec le genou de l'homme.

Celle-ci, aussi, était une prise de catch commune. Doc jugeait que son opposant réaliserait la futilité d'essayer de s'échapper. Ce fut le cas.

– Je me rends, nasilla une voix. J'avais pensé que des fois vous pourriez être surpris !

– Oui, John Scroggins, dit Doc, calmement. Vous aviez indubitablement raison de croire que j'aurais pu être incapable de résister. Et donc vous avez parfaitement minuté votre visite.

– Ce n'est pas exact, dit John Scroggins d'une voix vibrante, son oeil dressé roulait vivement tandis que l'autre restait simplement fixé sur l'homme de bronze. J'ai toujours été quelqu'un de pacifique, mais j'ai des raisons d'être particulièrement sûr que vous pouviez savoir qui m'a subtilisé mes diamants. Et c'est pourquoi je suis venu ici pour le découvrir.

– Vous aviez des diamants ? Contra Doc. Où les avez-vous eus ? Il semble étrange qu'un propriétaire d'un élevage de canards soit en possession de pierres précieuses.

– Ça c'est pas tes oignons ! Dit John Scroggins d'une voix vibrante. P't être ai-je été beaucoup plus économe que la plupart des gens. J'ai découvert aujourd'hui que c'était vos gars qui rodaient autour de ma ferme pour essayer…

Le cochon, Habeas Corpus, grogna et poussa son long groin de sous l'établi.

– Je l'savais ! J' savais très bien que c'te foutut porc avait que'qu' chose à avoir avec les diamants volés !

Doc sourit mais ne répondit rien. Il observait le cochon. Habeas Corpus était toujours plus stupide que jamais. L'injection n'avait pas réussi.

– J'ai quelques diamants non-taillés dans mon laboratoire, annonça Doc, ayant une idée soudaine. Pensez-vous pouvoir identifier votre propriété.

– Eh bien, je pense pouvoir les reconnaître, déclara John Scroggins. Mais ils se ressemblent tous.

– Vous pourriez être grandement surpris, fit Doc. Mais entrez dans mon laboratoire et je vous en montrerai qui pourraient être une part de vos diamants disparus. Si c'est le cas, voulez-vous me dire où vous les avez eus ?

– P't-êt'e bin qu' oui et p't-êt'e bin qu' non, dit l'éleveur d'une voix vibrante. C' qu'est à moi est à moi, et j'les veux !

Deux minutes plus tard, John Scroggins regardait dans une boîte cubique en face de laquelle il y avait une paire de lentilles qui couvraient les yeux. Son œil dressé ne pouvait pas se concentrer, mais l'autre cligna avec une rage soudaine.

– Vous avez fichtrement raison, ce sont bien mes pierres ! Assura-t-il. Elles étaient toutes dans une paire de canards que j' vidais !

Les lentilles faisaient clairement ressortir chaque défaut et veine dans les pierres brutes. Doc fit remarquer la différence de formation des gemmes. John Scroggins ne répondit que par un grognement.

L'homme de bronze était sûr qu'il n'avait pas été nécessaire de montrer à l'éleveur comment les diamants pouvaient être identifiés.

Ce n'était certainement pas la première fois que le supposé ignorant éleveur s'était retrouvé dans un laboratoire scientifique. Mais Doc ne fit pas mention de ses soupçons. Plutôt il dit :

– Vous êtes catégorique, ce sont vos diamants ?

– J' pense que j'ai déjà dit ! Répondit-il d'une voix vibrante.

Doc prit une décision rapide.

– Je vous crois, sourit-il. Aussi, comme je viens d'apprendre que vous avez réellement été dévalisé, vous pouvez prendre ces diamants.

John Scroggins le regarda avec suspicion.

– Vous voulez dire que vous n'allez pas vous battre pour eux ?

– Pourquoi le ferai-je ? Interrogea Doc. Ce sont des diamants qui ont été apportés ici d'une telle manière que cela m'amène à croire qu'ils peuvent bien vous appartenir.

– Tudieu ! Explosa John Scroggins. J'aurais dû vous arrêter !

– Cela peut être fortement conseillé, dit Doc tranquillement. Et vous ne m'avez pas dit où vous avez trouvé une telle collection de valeur.

– Ça c'est pas vos oignons ! Répondit l'éleveur d'une voix vibrante. Je pensais que peut-être vous pourriez être capable de m'aider, d'après ce que j'ai entendu dire, mais maintenant je ne vous demande pas votre aide !

– C'est parfait, dit Doc Savage. Vous avez vos diamants, et, moi, j'ai beaucoup d'autres matières pour m'occuper.

L'homme de bronze ne fit aucun mouvement lorsque John Scroggins se glissa en hâte hors du laboratoire. L'éleveur croyait peut-être avoir accompli un incroyable recouvrement de sa fortune volée. Et il avait maintenant de véritables gemmes de valeur en sa possession. Mais ce n'était pas les mêmes diamants qui s'étaient trouvés dans les canards suspendus.

Les verrous radios fermèrent toutes les portes, après que John Scroggins ait atteint le couloir externe. Doc Savage l'avait laissé aller dans un but précis. Il ne bougea pas lui-même en direction de la porte du laboratoire. Il se tourna en direction de l'aquarium qui avait été brisé par les visiteurs précédents.

Le mécanisme rapide fit bouger le réservoir de côté. L'uns des sorties secrètes du quartier général de Doc Savage fut révélée. L'homme de bronze avait été l'un des concepteurs du massif gratte-ciel dans lequel son bureau était abrité.

Avant que John Scroggins ait pu atteindre la rue par la longue descente d'un ascenseur régulier, Doc Savage avait émergé à près d'un bloc du bâtiment. Il guetta l'éleveur sortir dans la rue. Le maigre individu regarda furtivement dans toutes les directions. Puis il héla un taxi tout proche.

Lorsque John Scroggins descendit du taxi et entra dans un autre imposant bâtiment, un homme, grand et basané, qui pouvait être arménien, monta avec lui dans l'ascenseur.

John Scroggins entra dans un bureau d'un des étages les plus élevés. Ce qu'il allait faire là devait être important . Près d'une heure s'était écoulée lorsqu'il en sortit. Apparemment, son entretien avait été couronné de succès. L'œil dressé de l'éleveur était en train de danser. L'homme gloussait de plaisir.

John Scroggins entra dans un ascenseur et descendit. Plusieurs personnes arrivèrent dans le couloir principal. Caché dans une niche, formé par un angle dans les murs près d'une fenêtre de secours, le grand arménien y demeura presque une demi-heure.

Searles Shane, le secrétaire de Randolph Breckens, le négociant de diamants, arpentait le plancher d'un bureau.

La porte externe de ce bureau s'ouvrit doucement. Searles Shane se retourna vivement. L'homme qui était entré était grand et large d'épaule. Son visage était basané. Des cheveux noirs soyeux semblaient presque fusionner avec des yeux noirs dépourvus d'expressions.

– C'est la résidence de Randolph Breckens, qui échange les pierres du soleil, fit-il, plutôt qu'il ne le demanda.

Searles Shane avait été surpris par l'entrée tranquille.

– Eh bien, oui ! Hésita-t-il. Que désirez-vous ?

Les yeux du secrétaire étaient fixés sur une porte intérieure. Celle-ci menait au bureau de Randolph Breckens.

Le visiteur à la peau sombre se courba très bas. Un air humilité se dégageait de tous ses mouvements.

– Je puis être le serviteur de votre maître, dit-il, posément. Je m'appelle Hafid Arman, dont vous n'avez jamais entendu parler. Mais j'ai appris qu'il est nécessaire à votre maître d'entrer en possession d'un grand nombre de diamants. J'ai de telles pierres à offrir.

Searles Shane sembla frissonner, et sa montre poignet jetait de luisantes étincelles. Ses yeux allèrent furtivement vers la porte interne.

– Je crois que vous avez dû être mal informé, fit-il. Votre venue est peut-être bien intentionnée, M. Arman, mais mon… M. Breckens n'a plus besoin de diamants.

Les yeux noirs de Hafid Arman ne changèrent pas le moins du monde. Mais ils étudiaient la porte menant au bureau intérieur de Randolph Breckens. Il y avait une fente dans le mur à travers laquelle on pouvait passer des lettres et des feuilles.

– Cela est très étrange, dit Hafid Arman. Certainement, car c'est seulement ce jour que j'ai appris les imposants contrats que votre maître a promis de couvrir entièrement.

Searles Shane dit avec une hâte nerveuse :

– Eh bien, oui ! Peut-être avez-vous entendu cela. Mais le besoin n'existe plus. M. Breckens est rentré en possession de tous les diamants dont il avait besoin pour couvrir ses contrats. Je vais vous demander de m'excuser, M. Arman.

Ensuite Searles Shane fit une chose particulière. Il marcha rapidement vers le bord de sa table de bureau. Ses lèvres bougèrent, chuchotèrent. Son corps flasque se pliait rapidement en direction du sol, comme s'il voulait ramasser le crayon qu'il avait fait tomber de son bureau.

– S'il vous plait, partez… partez, tout de suite !

Le chuchotement n'avait pas pu être entendu par qui que ce soit d'autre que le grand arménien.

Puis un son sec vint, tel une petite branche de bois sec qui se brise. Cela aurait pu être le crayon, mais ce n'était pas lui. Une légère vapeur bleue s'éleva du mur arrière.

Les doigts de Searles Shane se refermèrent sur le crayon sur le sol. Il ne se releva pas avec. Au lieu de cela, il poussa le crayon devant lui et soupira profondément. La chevelure à l'arrière de sa tête se mouilla et rougit. Le liquide coula le long de son cou. Son visage s'enfonça profondément dans le tapis sur le sol.

Hafid Arman se jeta de côté. Il y avait eu un second, puis un troisième craquement de bois sec. Les deux balles creusèrent deux longues cicatrices à travers le bureau de bois poli du secrétaire. L'un des plombs frappa carrément la poitrine de la chemise blanche du pourvoyeur de diamants arménien.

Selon toutes les lois naturelles, Hafid Arman aurait dû tomber. Il se courba, mais uniquement pour se courber derrière le bureau.

Après un court espace de temps, l'homme à la peau sombre émergea du rempart contre les balles de l'arme silencieuse dans le mur. Sur la poitrine de sa chemise blanche il y avait une tache sale, mais elle était de la couleur gris plomb. Aucun sang ne s'écoulait, car il n'y avait pas de blessure.

Après les trois tirs, plus aucun ne vinrent.

Searles Shane n'avait pas bougé. Le trou à l'arrière du crâne rendait certain que les chuchotements seraient les derniers qu'il avait émis.

La porte du bureau intérieur de Randolph Breckens ne contenait aucun panneau de verre. Elle était construite du bois le plus dur. Un loquet spécial avec un lourd boulon la sécurisait.

Maintenant, on pouvait voir que le poing de l'Arménien était de grande taille, tel un immense marteau de bronze. Par deux fois, il frappa le lourd panneau de la porte. Les coups étaient plus puissants que s'ils avaient été assénés par un piston d'acier rigide. Le bois se fendit autour du verrou. Le poing de bronze passa à travers.

Randolph Breckens était assis derrière son bureau. Le négociant ne montrait aucune surprise lorsque son soudain nouveau visiteur montra l'intention de pénétrer dans son bureau. Il tenait un pistolet automatique dans une main. Il y avait un silencieux sur le canon de celui-ci.

Avant que Randolph Breckens ne put parler, l'Arménien plongea en direction du mur séparant le bureau intérieur des autres. Ses yeux cherchèrent la fente à travers laquelle les lettres pouvaient être passées. Une main cherchait le long du mur.

De manière inattendue, Randolph Breckens parla. Sa voix était morte et dépourvu d'intérêt ou d'emphase.

– Sous la gravure d'acier, dit-il, comme si on lui avait posé la question. Appuyez !

L'image était une gravure attirante. La main de l'Arménien pressa sur le mur en dessous de celle-ci. Une section glissa de côté sans bruit, révélant un passage d'à peine trois pieds de large. La fente n'était qu'un camouflage.

Mais ce passage secret se terminait brusquement sur une porte de métal fermée. Celle-ci était verrouillée de l'autre côté. Essayé de l'ouvrir rapidement était inutile. L'Arménien retourna vivement dans la pièce où se trouvait Randolph Breckens. Celui-ci n'avait pas bougé de son bureau. Il tenait toujours le revolver comme s'il n'était pas sur de ce qu'il devait en faire.

– Où mène ce passage ? Demanda l'Arménien. Qui était ici avec vous ?

– Il n'y avait personne ici, répondit Breckens, sans chaleur. Cette arme est tombée sur le sol de l'ouverture aux lettres. Je l'ai prise. Il me semble avoir entendu des coups de feu, mais je n'en suis pas certain.

– J'ai demandé où menait le passage ? Répéta l'arménien.

Randolph Breckens ne changea pas d'expression.

– Ça, c'est un secret que je ne révélerai à personne, dit-il ; puis il ajouta, il monte et il descend, et vers trois étages différents, et grâce à lui je peux sortir dans trois rues. Il n'y a personne dedans. Êtes vous le garçon de courses ? Je désire que vous me rapportiez des prospectus sur la Chine. Je vais faire un long voyage autour du monde.

L'Arménien réalisa apparemment qu'une tentative de poursuite de l'assassin de Searles Shane n'aboutirait à rien. Randolph Breckens avait dit la vérité, froide et incroyable. Le revolver munit d'un silencieux avait été jeté dans le bureau après que le tir meurtrier ait été exécuté. Dans sa condition étrange, Breckens s'était un peu rendu compte ce qui se passait autour de lui. Il avait vu une arme à feu et s'en était saisie.

Il ne faisait aucun doute que Searles Shane était pleinement conscient de l'arme pointée sur lui. John Scroggins était venu dans ce bureau. Et Shane avait reçu l'ordre d'annoncer que le supplément de diamants pour couvrir les contrats de Breckens avait été fourni.

De plus Searles Shane avait tenté de faire sortir l'Arménien du bureau aussi vite que possible. Le secrétaire avait fait une quelconque erreur.

Trois minutes plus tard, le corps de Searles Shane se trouvait dans l'un des toilettes du bureau. L'Arménien avait pris le tissu recouvrant une des machines à écrire pour recouvrir la tâche de sang sur le tapis.

– Je vais vous obtenir ces brochures sur la Chine, dit-il à Randolph Breckens. Peut-être ferai-je mieux de prendre ce pistolet.

Le négociant en diamants parut enjoué. Il tendit l'arme à feu sans protester. Il était maintenant assis avec un froid sourire, attendant de plus amples informations sur son voyage en Orient. Si Searles Shane lui manquait, il n'en fit aucun commentaire.

L'annuaire téléphonique de Manhattan gisait ouvert sur la table-bureau de Searles Shane à côté de l'instrument, dans le bureau extérieur. La main de l'Arménien toucha le métal du téléphone. Celui-ci, avait encore la chaleur d'une main qui l'avait récemment saisi.

Le grand arménien émis une trille exotique rare. À ce moment, il n'y avait plus besoin de mascarade. Doc Savage regrettait grandement que son apparition comme vendeur de diamants ait causé la mort à Searles Shane. Et l'homme de bronze était maintenant sûr que l'œil aiguisé du secrétaire avait percé son déguisement.

Doc agissait rapidement pour découvrir ce qui avait pris place dans le bureau durant la visite de John Scroggins et immédiatement après.

L'annuaire téléphonique de Manhattan ouvert fournit une bonne voie.

Doc Savage sortit une petite loupe. Il y avait une empreinte de doigt. Sous le verre il y avait la marque nette de l'ongle d'un doigt sous un nombre. La page était ouverte parmi les « M ». Le numéro d'appel était celui du bureau du docteur Buelow T. Madren.

Doc composa le numéro du docteur Madren. La voix plaisante d'une femme répondit.

– Le docteur Madren a été appelé pour une urgence, dit-elle.

– C'est Doc Savage à l'appareil, dit l'homme de bronze.

– Oh ! Alors ç'est bon, dit la femme. Le docteur a dit qu'il désirait vous voir aussi vite que possible. Il vient juste de revenir de Southampton. Il a été convoqué au bureau de Randolph Breckens, dans le bâtiment Carter. Il devrait arriver là dans quelques instants.

Doc Savage raccrocha le téléphone. Il ne faisait aucun doute que Searles Shane ait appelé le docteur Madren. Cela ne semblait pas anormal, car le secrétaire avait connaissance d'autres cas similaires à celui de Randolph Breckens.

L'homme de bronze fit une inspection rapide de l'arme meurtrière. Comme il le soupçonnait, elle ne portait aucune empreintes à part celle de Breckens lui-même. Là police arrivant sur les lieux aurait accusé le négociant en diamants, hébété et sans émotions, d'avoir assassiné son secrétaire.

Doc Savage enleva des pellicules noires transparentes de ses yeux d'or. La perruque de cheveux noirs fut ôtée. Même ce changement de personnalité ne perturba pas Randolph Breckens.

Doc Savage emmena le négociant hors de ses bureaux, les verrouillant.

Traduction terminée le dimanche 10 mars 2002.

CHAPITRE XVII

L'ÉTRANGE ATTAQUE DE DOC

Lorsque le docteur T. Madren sortit de l'ascenseur du couloir de l'étage supérieur, Doc Savage marchait à côté de Randolph Breckens. Le docteur sursauta légèrement de surprise.

– L'infirmière de mon bureau m'a dit que le secrétaire de M. Breckens avait appelé, dit le psychanalyste, en frottant ses mains. Je ne vous espérais pas, M. Savage, mais je suis, en fait, content de votre présence. Peut-être n'étiez-vous pas au courant de l'appel, comme vous vous apprêtiez à partir avec M. Breckens ?

– J'étais au courant de l'appel, docteur Madren, fit Doc. J'ai attendu jusqu'à ce que je sois sûr que vous nous rencontriez. En tant que praticien du mental, vous apprécierez l'importance de la retraite de M. Breckens dans ses quartiers pour une petite conversation. M. Breckens désire quelques recommandations pour aller en Chine.

– Vous auriez dû être psychologue, M. Savage, approuva le docteur Madren. J'ai toujours évité des entretiens avec des personnes sur leurs lieux de travail. C'est trop dérangeant.

Randolph Breckens entendait peu de la conversation. Il semblait aussi satisfait qu'un enfant. Apparemment il allait bientôt réaliser le désir qu'il avait depuis longtemps de faire des voyages dans le monde. Les trois hommes entrèrent dans la partie résidentielle du penthouse-bureau. En chemin, le docteur Madren fit un court aperçut des tragiques événements arrivés à la maison de Simon Stevens.

Doc admit qu'il en avait entendu une partie.

– Je ne peux qu'exprimer ma profonde sympathie et espère que vous serez capable de découvrir ce qu'il y a derrière tous ces étranges événements, dit le docteur Madren. C'est plus malchanceux pour vos propres compagnons. Avez-vous la moindre idée d'où ils ont pu être emmenés ?

– C'est un mystère complet pour moi aussi, répondit l'homme de bronze. J'ai suivi ce John Scroggins, l'éleveur de canards, en espérant qu'il pourrait me fournir quelques informations.

– Savez-vous, M. Savage, que j'avais un peu la même idée, fit le docteur Madren. J'ai entendu parler des étranges actes de John Scroggins. Il a été mentionné qu'il pourrait avoir tué un homme près de son élevage. Ma pauvre infirmière, Miss Clarke, a été tuée de la même manière. C'était horrible !

Après qu'il eut atteint sa résidence, Randolph Breckens parlait de manière inepte. Pire, il ne désirait parler que de son hobby, un voyage autour du monde. Les yeux bleus, brillants, du docteur Madren luisaient d'intérêt en face de son maintien enfantin. Il essuyait des gouttes de sueur de son crâne chauve luisant.

Il fit remarquer à Doc Savage :

– Comme les autres cas, ceci est complètement ahurissant. Aucuns précédents ne m'ont été communiqués pour chacun de ces cas.

Doc alla dans une autre pièce. Il revint avec une boîte plate noire. Celle-ci avait deux lentilles placées sur un côté.

– Croyez-vous qu'il n'y a aucun cas de démence héréditaire parmi ceux rencontrés, que ce soit celui de Souriant Tony et de Simon Stevens jusqu'à celui de Randolph Breckens ?

– Cela ne serait pas sensé, dit le docteur Madren. Il est trop évident que l'état a été induit par une source externe quelconque. Cette condition d'absence d'émotions n'est pas une démence en aucune manière. D'autre part, c'est guérissable. Si nous pouvions seulement en connaître l'origine…

– Sans aucun doute, il y a des microbes microscopiques qui attaquent les centres nerveux, dit Doc. Parfois, j'ai réussi à en isoler quelques-uns. J'ai, sous de puissants microscopes, certaines de ses bactéries. Vous plairait-il de les examiner ?

– Certainement, certainement, agréa le docteur Madren.

Le grand psychanalyste regarda à travers les lentilles grossissantes sur le côté de la boîte. Sur une plaque apparaissait ce qui pouvait être pris pour des serpents à têtes de hydre. Ils se tortillaient, s'attaquaient et se dévoraient l'un, l'autre. Caque fois qu'un microbe à têtes multiple absorbait un autre, il s'ajoutait à ses autres têtes.

– Vous avez fait là une découverte, M. Savage ! Souffla le docteur Madren. Visiblement, il était excité. Ceux-ci viennent-ils des conduits nerveux ?

– Ils ont été directement extraits de la substance des nerfs et du cerveau, annonça Doc Savage. Ils peuvent être responsables de ces congélations de cerveaux.

– Remarquable ! Vraiment remarquable ! Exultait le docteur Madren. Vous allez m'informer, j'espère, de vos expérimentations futures ? Je sens que vous êtes à la veille d'une grande découverte !

– Vous allez être entièrement informé des résultats de cette expérience, promit Doc Savage. Maintenant, je dois retourner à mon laboratoire. Je ne peux différer plus longtemps la recherche d'un moyen de retrouver mes cinq compagnons.

Les microbes dans la boîte noire avaient été réellement extraits du cerveau et de centres nerveux. Mais c'étaient le

cerveau et les centres nerveux de Habeas Corpus, le porc particulièrement mal en point, appartenant à Monk.

Le docteur Madren avait donné comme instruction au majordome japonais de Randolph Breckens de distraire son maître autant que possible. Le praticien avait ensuite appelé et fait venir une de ses infirmières spéciales. C'était une jeune femme au physique agréable. C'était une des nombreuses infirmières que le docteur Madren mettait en observation auprès de ses cas mentaux les plus calmes.

L'après-midi à Manhattan avait été chaud et moite. Comme c'est souvent le cas à la fin du printemps, la chaleur se brisa avec un violent orage. Une obscurité sèche s'étendit sur toutes les rues.

Avant que la pluie ne frappe les fenêtres de l'appartement de Randolph Breckens, la lumière fut nécessaire. Le négociant en diamants était agité. De plus, pas une seule fois il appela Searles Shane. Cela indiquait, plus que tout, sa condition d'absence d'émotions.

Lorsque l'orage se déclencha, l'infirmière éteignit l'éclairage général de la grande librairie de Breckens pour une lampe simple et douce. C'était une jeune femme méthodique, à l'esprit routinier. Elle avait comme théorie que pour toutes les sortes de maladies le sommeil était toujours un moyen efficace de guérison.

Randolph Breckens ne s'endormit pas. Il resta plutôt mollement dans sa grande chaise. Devant lui, il y avait des prospectus décrivant les popularités supposées que tout voyageur pouvait découvrir en Chine.

Le majordome japonais se déplaçait sur la pointe des pieds. Son stoïcisme oriental ne trahissait aucun intérêt spécial pour la perturbation mentale de son maître. La pluie commença alors à tomber en torrents.

L'infirmière marcha vers une fenêtre. Sa silhouette mince fut illuminée par un éclair blafard de l'orage électrique. Saisie, elle se rejeta dans l'ombre, puis recula vivement. Comme de nombreuses femmes, elle ne se souciait pas de s'exposer aux rigueurs des éléments.

Mais ce n'était pas l'éclair, pas plus que le coup de tonnerre, qui la fit crier. Elle ne poussa qu'un cri. Puis une grande main étouffa le reste.

Soumise à un étranglement, la jeune femme devint molle. Elle fut soulevée et déposée doucement sur un divan. Ses yeux s'étaient fermés comme pour un assoupissement normal.

Randolph Breckens regarda faire cette curieuse procédure. Puis il retourna à ses brochures de voyages. Mais le majordome bredouilla depuis l'encadrement de porte. Dans une main il tenait un pistolet.

L'intrus géant semblait occuper tout le milieu de la librairie. Il ne dit rien lorsqu'il se précipita sur le Japonais. L'oriental avait l'intention de décharger son arme. Main son but devint soudain incertain.

Il fit quelques pas en direction du milieu de la pièce. Son corps lourd zigzagua comme s'il avait trop bu. La main qui pointait l'arme commença à faire un grand cercle. On aurait dit qu'il dirigeait le tir plus sur lui-même, que sur n'importe qui d'autre.

Lorsque le pistolet tomba sur le sol, le majordome dormait plutôt bruyamment. La tête de Randolph Breckens avait, de même, plongé en avant. Breckens avait ses bras sur son bureau. Son front était maintenant enfoui dans ses manches.

Il y avait eut le tintement fragile du verre qui se brise.

L'intrus avait pris une longue et profonde inspiration avant que ceci n'arrive. Maintenant, il filait vers une fenêtre. Il laissa rentré la pluie cinglante. Avec elle vint une bourrasque de vent qui souleva des papiers du bureau de Breckens.

Après une minute, l'intrus expira. Les trois autres personnes dans la pièce dormiront paisiblement pendant au moins quatre heures.

L'intrus, c'était l'homme de bronze.

Doc Savage n'avait pas quitté le bâtiment à appartements. Il avait attendu dans un renfoncement du penthouse seulement jusqu'au départ du docteur Madren. Puis il avait agit avec promptitude. Cette attaque contre Randolph Breckens, la charmante infirmière et l'inoffensif japonais était mystérieuse.

Ses raisons furent rapidement expliquées.

Dénudant l'échine de Randolph Breckens entre les épaules, l'homme de bronze enfonça profondément une fine aiguille. Elle dut entrer dans la moelle épinière entre les vertèbres du négociant.

Lentement, le cylindre de verre d'une seringue se remplit d'un liquide blanc-rouge. Doc Savage désinfecta soigneusement la légère ponction et replaça la chemise de Randolph Breckens.

Deux minutes plus tard, la librairie du négociant en diamants fut dans l'obscurité. Elle ne contenait plus maintenant que les trois occupants endormis.

Dans environ une heure, Doc savait que la jeune infirmière donnerait une alarme frénétique. Personne ne souffrira des effets de l'anesthésique libéré par la capsule que Doc avait jetée au pied du serviteur japonais.

Doc Savage n'avait jamais utilisé de stimulant ou drogue, à part dans le cadre d'expériences scientifiques. De retour dans le laboratoire, il travaillait à très grande vitesse.

Une partie des virus extraits du cochon, Habeas Corpus, furent mélangés avec d'autres substances. Puis l'homme de bronze effectua quelques tests sur le porc arabe. L'animal le regardait faire lugubrement.

Doc prit une mixture blanc-rouge d'une seringue. Des substances chimiques s'agitaient et bouillonnaient dans une cornue.

Le téléphone sonna de façon alarmante. La voix de Simon Stevens en vint.

– Doc Savage ? Doc, écoutez, qu'avez-vous accompli ?

– Je n'ai pas le temps maintenant pour discuter, fit l'homme de bronze.
– Mais Doc… Doc ! La voix du millionnaire paniquait. Je suis en train de devenir fou ! Quelque chose me dit que je ne reverrai plus jamais mon fils ! La police est impuissante ! Vous êtes le seul homme au monde qui puissiez faire quelque chose maintenant ! N'avez-vous rien entendu ?
– Vous devrez prendre patience, Stevens, avisa Doc. Beaucoup d'affaires ont pris du temps et…
– Je ne peux pas attendre ! Simon Stevens criait. La forte voix devint presque un bafouillage frénétique. Vous nous laissez tomber, Doc ! Pour la première fois, vous laissez tomber vos amis ! Tous vos hommes, et Pat Savage, vont êtres assassinés en même temps que mon fils, Jim, si vous ne faites rien !
– Vous avez indubitablement raison, fit Doc, calmement. Je n'ai pas plus de temps maintenant pour en discuter. Tous ceci est peut-être aussi déroutant pour moi, que pour vous. Je ne peux pas parler plus longuement.
L'homme de bronze replaça le téléphone sur son crochet. Il le regarda pendant quelques instants.
Il n'essaya pas de rappeler Simon Stevens. Ce n'était pas nécessaire. Car, bien que l'imitation ait été presque parfaite, ce n'était pas Simon Stevens qui avait parlé. En fait, à ce moment, les câbles partant de la propriété de Southampton du millionnaire avaient été coupés. Cela faisait partie de nombreuses situations inexplicables qui intriguaient la police d'État.
Et maintenant, le détecteur de maraudeurs du laboratoire de Doc Savage résonnait comme la corde mi d'un violon. L'homme de bronze savait qu'il avait été suivit jusqu'à son quartier général. Certains des mystérieux manipulateurs de la force qui engourdissait le cerveau humain étaient même maintenant très près de lui.
L'aiguille de l'indicateur du détecteur montrait que quelqu'un avait atteint l'une de ses entrées secrètes. C'était celle camouflée dans le réservoir intitulé « Poissons toxiques ». Un autre intrus était dehors, près des ascenseurs.
Doc Savage sourit ironiquement. Il pouvait entendre la tempête vicieuse gifler les fenêtres. La pluie s'était changée en un léger grésil. Le téléphone sonna à nouveau. Le géant de bronze ne décrocha pas. Il observait attentivement Habeas Corpus.
Le cochon s'éloigna soudain de Doc. Ses grognements prirent un ton différent. Il émit des *onk-onk* soudainement semblables à celles de toutes les variétés de porcs qui ont faim. Les petits yeux porcins étincelaient.
Lorsque Habeas Corpus était normal, il ne faisait pas attention aux personnes qu'il mordait. Et maintenant, il avait vraiment l'aspect de vouloir porté une grosse morsure à Doc.
Les tourbillons bougeaient dans les yeux du géant de bronze.
Habeas Corpus était à nouveau normal. Le cerveau engourdi du cochon avaient repris leur nature mauvaise habituelle.

Doc Savage éteignit soudain toutes les lumières. Il tenait une seringue pleine dans sa main. Sa trille rare devint une note mélodieuse dans l'obscurité opaque. La sirène du détecteur de maraudeurs continuait. L'homme de bronze ne pouvait pas voir l'indicateur, mais il jugeait que les ennemis étaient maintenant très proche de lui.
La tourmente pluvieuse hululait dans le laboratoire par une fenêtre ouverte. Sur le bord de la fenêtre, un grappin d'acier était arrimé. De celui-ci, pendait un fil de soie si mince que c'était pratiquement un trait invisible dans le vent.
Doc Savage travaillait dans l'obscurité. Il était en train d'exécuter d'étranges contorsions avec ses doigts et orteils. Son sens du touché était incroyable. Également incroyable étaient les actes qu'il accomplissait.
Toutes les substances chimiques expérimentales qu'il avait utilisées s'illuminèrent soudain dans un retort circulaire. Elles s'enflammèrent presque instantanément, tel l'embrasement explosif d'un liquide hautement combustible.
Lorsque cela fut accompli, un léger grattement s'éleva. Doc se précipita vers l'extrémité du laboratoire. Toutes traces des expériences qu'il avait menées avaient été effacées.
D'un cabinet d'acier, Doc Savage pris plusieurs négatifs photographiques. Il toucha un endroit du sol apparemment uniforme. Encore quelques secondes et le géant de bronze sauta par la fenêtre, tout droit dans la pluie cinglante.
Une main agrippa une oreille du porc arabe de Monk. Habeas Corpus émit un couinement aigu. Le porc avait faim. Il n'avait aucune envie d'être soudainement shunted dans la pluie froide, sleety quatre-vingt-six étages au-dessus d'une rue, si éloignée en dessous qu'elle n'était discernable que grâce à de vagues lumières.
Dans le laboratoire de Doc, le grattement devint un craquement. L'aquarium fut poussé en arrière. Des hommes bondirent hors du passage secret. D'autres hommes entrèrent par les autres voies. De la pluie froide giflait leurs faces.
Une tentative d'allumer échoua.
– Il est battu ! Gronda un des intrus. Regardez ! A l'extérieur de cette fenêtre ! Il est quelque part sur ce petit fil !
Le grappin cliquetait sur le bord de la fenêtre. La mince corde était tendue et frémissait.
– Cela ne pouvait pas pu être mieux, dit l'un des hommes. Le grand cerveau aimera cela.
Il avait poussé à l'extérieur un couteau acéré. Avec une grimace sinistre, il mit la lame sur la corde. Le fil de soie parti dans un claquement.

Un autre homme était toujours occupé sur l'interrupteur de lumière. Il parvint soudain à établir un contact. C'était différent de ce qu'il avait espéré. L'interrupteur activait du courant. Mais l'énergie à haute fréquence n'illumina pas la pièce par les ampoules habituelles.
Des serpents bleus semblèrent surgir du sol. Ils se tortillaient comme des anguilles fantômes à partir des murs.
Un homme hurla :
– Je le savais ! Je brûle !
Il était un pilier de feu dansant. Mais les flammes ne brûlaient pas. Il ressentait plutôt une sensation de geler. Il ne se

plaignit plus. Pas plus qu'aucun de ses compagnons.

Tous s'étaient effondrés sur le sol du laboratoire en des positions grotesques.

La trille rare de Doc remplit le laboratoire. Des gouttes de pluie glissaient de sa chevelure lisse et peau de bronze tandis qu'il enjambait la fenêtre ouverte. Le porc arabe dégoûté fut déposé sur le sol.

Doc s'était suspendu quatre-vingt-six étages au-dessus de la rue sur une arête minuscule du mur du gratte-ciel de métal et de pierre. Il était resté pendu là, avec le fil de soie entouré autour d'un pied pour donner l'impression de poids et de mouvement.

Les cinq hommes qui gisaient inconscients sur le sol avaient toutes les raisons de croire que son corps démantelé se trouvait dans la rue en dessous.

Comme Doc savait qu'ils continueraient à le croire détruit, il les laissa sur le sol. Dans moins d'une heure, ils reviendraient à eux. Et à ce moment ils déguerpiraient aussi vite que possible. Les flammes bleues qu'ils avaient vues étaient totalement inoffensives. Ils avaient été assommés par un gaz libéré par l'interrupteur de lumière.

Doc réajusta l'interrupteur. Saisissant Habeas Corpus à nouveau par une oreille, il descendit jusqu'à la rue par son ascenseur à grande vitesse. Celui-ci chutait vers le bas comme s'il était une masse de plomb qu'on avait laissé tomber.

Doc dépassa le rez-de-chaussée et continua jusqu'aux fondations. Ici, Habeas Corpus fut parqué dans un enclos spécialement construit pour lui dans le garage privé de l'homme de bronze. Lorsque les hommes au-dessus se réveilleront, ils ne trouveront rien qui pouvait révéler ce que Doc Savage avait fait dans son laboratoire.

Ils ne trouveront qu'un bout de corde de soie tranchée, pendant à la fenêtre.

L'action suivante de Doc Savage semblait être une invitation directe pour ses ennemis. Car il alla directement à un autre bâtiment du haut de Manhattan.

Et à nouveau, il était Hafid Arman, l'Arménien.

Il monta à l'un des étages supérieurs de ce bâtiment. Derrière une porte, une lumière luisait. Doc frappa doucement sur celle-ci.

Lorsqu'elle s'ouvrit, les yeux protubérants de Harris Hooper Perrin, le lapidaire, regardaient son visage sombre.

Traduction terminée le dimanche 17 mars 2002.

CHAPITRE XVIII

UNE ERREUR DE DOC ?

Harris Hooper Perrin avait un lourd revolver dans sa main droite. Il ouvrit la porte avec une précaution infinie. Sa main tintinnabulait l'arme nerveusement.

– Que voulez-vous ? Marmonna-t-il, d'une voix sourde. Peut-être vous êtes-vous trompé de numéro ?

– Non, pas du tout, dit Hafid Arman, tranquillement. Cela pourrait difficilement être une erreur. Vous êtes Harris Hooper Perrin, l'éminent lapidaire et créateur de parures en or ?

– Oui… oui ! Mais qu'attendez-vous de moi ?

– Je suis également, si pas plus, réputé dans mon pays, dit l'arménien aux yeux noirs de mort. Je m'appelle Hafid Arman. J'ai été informé que vous connaîtriez un marché pour certains diamants non-taillés rares dont la providence à voulu que ma famille soit en possessions.

– Eh bien, entrez ! Invita Perrin avec suspicion. J'aurai à vérifier si vous êtes armé.

Le grand Arménien étendit ses longs bras à la peau sombre au-dessus de lui.

– Il n'y a là aucune offense, dit-il. Je comprends parfaitement les précautions que vous devez prendre. J'ai apporté avec moi des pierres qui ont peut-être autant de valeur que les vôtres.

– Ah oui ? Fit Perrin, faisant courir ses mains le long du lourd corps de l'homme.

Il ne trouva aucune arme apparente, car il n'y en avait aucune dans les poches normales des vêtements de Doc.

Perrin dit ensuite :

– Voulez-vous vous asseoir ? Je pourrais être intéressé par toutes les pierres en votre possession.

Hafid Armand ne montra aucune répugnance à exhiber les diamants en sa possession. Il dévoila plusieurs diamants non-taillés de tailles exceptionnelles. Les yeux professionnels de Harris Hooper Perrin s'enflèrent plus que jamais. Il se pencha plus près, comme si, d'une certaine manière, ces pierres lui étaient familières.

– Acceptez-vous que… que je fasse un test sur deux de celles-ci ? Dit-il. Voulez-vous attendre ici ?

– Très certainement, répliqua Hafid Arman. Vous pouvez tous les tester.

Perrin ramassa trois des diamants bruts de la table sur laquelle l'arménien les avait laissés. Il jeta un regard rapide à Hafid Armand lorsqu'il passa une porte vers une pièce intérieure. La porte se ferma.

Aucun autre homme, peut-être, n'aurait pu entendre les chuchotements dans cette autre pièce. Seul le remarquable sens auditif de Doc Savage pouvait même surprendre certains des mots. Car, dès le début, il savait que Perrin n'était pas seul dans son bureau et atelier. Maintenant, il était certain qu'il y avait plusieurs autres personnes dans cette pièce arrière.

De même, Doc Savage était-il conscient que le rapide soupçon de Perrin sera entièrement vérifié dès qu'il aura mis ces diamants particuliers sous une glace. Car celles-ci faisaient partie des pierres qui avaient été dérobées dans les canards suspendus appartenant à John, Scroggins.

Harris Hooper Perrin revint avec les diamants. Sur son visage s'était glissé une sournoiserie, une ruse, qui ne pouvait avoir été engendrée qu'en sachant qu'il avait suffisamment d'amis sous la main pour faire face à toutes les situations.

– Et bien, mon fortuné ami, dit-il, pensez-vous que ces pierres soient de grandes valeurs ?

– De valeur suffisante, dit Perrin. Vous disiez que ces pierres venaient de votre famille ?

– Par le prophète, c'est la vérité, marmonna l'Arménien. On m'a d'abord dit d'aller voir un homme nommé Randolph Breckens, mais il semblerait qu'il soit devenu malade aujourd'hui, avant que je n'arrive.

Les yeux de Perrin sortirent presque de leurs orbites.

– Breckens ? Dit-il. Vous avez là-bas aujourd'hui ? Alors, vous avez dû parler à son secrétaire, Searles Shane ?

– J'ai eu ce plaisir, confirma Hafid Arman. Il m'a informé que M. Breckens avait déjà rempli des contrats pour de nombreux diamants.

Perrin regardait. Sa bouche travaillait.

– Et ce Searles Shane vous a-t-il dit où Breckens se procurait ses diamants ?

Hafid Arman hésita avant de répondre. Une main basanée courait nerveusement à travers ses cheveux noirs.

Harris Hooper Perrin avait commencé à tortiller la mèche de cheveux raide au milieu de son crane dégarni. On aurait dit que les deux hommes s'étaient soudainement lancés dans une sorte de compétition pour voir lequel des deux allait craquer le premier.

La main d'Hafid Arman poussa plus fort sur ses cheveux.

– Peut-être ne pourrons-nous pas faire d'affaires, murmura-t-il. Les pierres sont de grandes valeurs et j'aimerais palper le

liquide.

– Oh, oui… oui ! S'exclama Perrin. Nous pouvons…

Les mots se figèrent dans sa gorge. Il laissa sa touffe de cheveux et commença à mâchonner l'ongle d'un doigt. Enfin, il ne put pas retenir le cri plus longtemps.

– Doc Savage ! Hé ! C'est Savage en personne !

Hafid Arman sauta sur ses pieds. Il tira sur sa chevelure noire. Le frottement nerveux de sa main l'avait légèrement déplacée. Et sous le bord de la perruque était apparue une étendue de bronze doré brillant, les cheveux détenus par seulement un seul homme au monde.

Doc remédia à son erreur apparente. Il se précipita en avant, d'énormes mains se saisirent des épaules de Perrin. Le lapidaire laissa échapper un cri. Les doigts de Doc trouvèrent un nerf paralysant.

La porte intérieure s'ouvrit à la volée. Des hommes vomirent dans la pièce. De la demi-douzaine, deux tenaient des mitraillettes de la variété aisée pour la main. Aucun des visages de ces hommes ne portait la marque des voyous. Ils ressemblaient plutôt à des scientifiques ou des professionnels à l'intelligence très élevée.

Mais, sur leurs visages, il y avait également cette marque astucieuse qui trahissait celui qui vivait de ses connaissances.

– Restez où vous êtes, Doc Savage ! Ordonna celui qui paressait être le chef. Gardez vos mains sur la nuque de Perrin, pour qu'on puisse les voir ! Nous savons tout sur vos capsules de gaz et vos autres gadgets ! Le temps est arrivé où votre vie ne signifie rien !

– Vous pensez alors que je suis ce Doc Savage ? Fit le faux arménien, comme s'il espérait toujours pouvoir s'échapper sous son déguisement.

Les yeux de Perrin s'étaient clos. Il n'était plus capable de révéler ce qu'il avait vu.

– Nous le verrons bientôt ! Gratta le chef. Et gardez en mémoire, lorsque vous mourrez, cela cèlera le destin de tous vos hommes !

Doc envoya brusquement Perrin de côté. Un genou souleva la table sur laquelle se trouvaient les diamants non-taillés. La table vola à travers la pièce, heurtant deux des hommes. Ils devinrent une multitude grognant sous le poids.

Le poing de Doc se déplaça à la vitesse de la lumière. Les jointures de bronze durent disloquer la mâchoire de l'homme qu'il percutèrent. Il gémit d'une manière horrible. Mais, avant que Doc ne puisse se tourner, il tomba comme si une de ses côtes s'était brisée.

L'instrument avec lequel cela fut accomplit était le canon d'une des mitraillettes. Tenue aussi près de son corps, l'arme à feu pouvait tuer même s'il portait un gilet pare-balles.

La perruque noire fut arrachée de sa tête. Puis un fameux coup fut asséné à la base de son crâne.

Traduction terminée le jeudi 21 mars 2002.

CHAPITRE XIX

LE CERVEAU GELÉ DE DOC

Doc Savage était étroitement ligoté sur une chaise. Il se trouvait dans la cabine d'un puissant hydravion. L'avion véloce avait prit la direction située à l'est de Manhattan. Il avait décollé de l'Hudson River.

La cabine renfermait sa capacité de poids humain. Un autre avion similaire était aussi lourdement chargé.

Tous deux semblaient se diriger vers le vaste océan Atlantique. De Manhattan, ce trajet les menait directement au-dessus des plus de cent miles de long de Long Island. Ils volaient haut pour des voyageurs nocturnes. Par moment, ils disparaissaient dans le brouillard diurne.

Les yeux de Doc Savage avaient été recouverts d'un bandeau. Quelqu'un en connaissait beaucoup à propos de ce géant de bronze. Car le bandage avait également utilisé pour recouvrir les oreilles et les narines de l'homme de bronze. Tous les efforts avaient été employés pour momifier ses sens. Savoir si cela avait été efficace, ne pouvait pas être déterminé.

Le grand corps du géant de bronze était détendu, sans force.

Des mains expertes avaient enlevé ses vêtements. Toutes les poches cachées avaient été fouillées. Ses chaussures et chaussettes avaient été ôtées. Il y avait eu un rire moqueur lorsque son épicrâne de bronze avait semblé se soulever.

Cet étrange dénuement de la tête de Doc était simplement le retrait du casque de bronze en métal à l'épreuve des balles qu'il portait parfois. Le coup qu'il avait reçu et qui l'avait assommé, lorsqu'il avait été capturé, avait été asséné en dessous de celui-ci. À l'intérieur de ce casque furent enlevés des objets métalliques presque plat. C'était de puissants explosifs.

La bouche de Doc avait été ouverte de force. Des coiffes fausses avaient été retirées de deux dents. Beaucoup de prudence avait été prise lors de la manipulation des petits objets se trouvant à l'intérieur de ces coiffes de dents. Apparemment, les ravisseurs de l'homme de bronze étaient hautement intelligents. Ils étaient bien informés des différents gadgets défensifs utilisés par Doc.

Après une fouille complète, seul un vêtement fut restitué. C'était un grand caleçon. Autrement, l'homme de bronze était une statue nue, qui inspirait le respect.

Ensuite, une aiguille avait pénétré la peau de bronze de Doc, dans l'échine.

– Peut-être en est-il venu une fois à bout, mais il ne pourra pas répéter cet exploit, avait musé une voix. Ce groupe de fameux aventuriers sera bientôt éteint. C'est nécessaire, si nous voulons mener notre grand plan à bien.

Le corps détendu de Doc n'avait pas réagi à l'injection. Ces puissantes mains restèrent inertes. On aurait dit que les doigts herculéens ne vivraient plus jamais. Seule la poitrine de mammouth bougeait avec la respiration lente et régulière du géant de bronze.

C'est seulement après que les hydravions eurent atterris et que toutes leurs cargaisons humaines furent déchargés dans la vieille baleinière où les hommes, ressemblants à des automates, avaient été rassemblés que les bandeaux furent enlevés des yeux, oreilles et narines de Doc. Les avions étaient immédiatement repartis. Lorsque l'aube se lèvera, ils ne pourront pas être vus dans la baie isolée des pointes externes de Long Island.

Les yeux de Doc Savage s'ouvrirent lentement. Ils avaient ce regard fixe, dépourvus d'émotions. Ces impressions, telles qu'on pouvait les avoir enregistrés sur les sens du géant de bronze n'étaient pas perceptibles dans les contours rigides des traits beaux et réguliers.

Doc Savage regarda tout autour de lui sans intérêts apparents. Lorsqu'il parla, sa voix avait perdu son pouvoir pénétrant particulier.

Il dit : Tu es ici, Monk. Tu es marrant sans tes vêtements. Johnny, tu as besoin de bien plus de viande sur tes os.

Les remarques avaient été faites d'un ton inexistant comme si Doc Savage avait été avec ses compagnons dans cette étrange prison depuis le début. Autour de l'étrange groupe d'hommes dansaient des lumières électriques clignotantes. La pièce ressemblait à une carcasse durcie avec d'anciennes nervures de chêne, usées par l'eau.

Monk avec un aspect plus drôle que jamais. Il était dévêtu et pieds nus comme les autres. Seul un vêtement ressemblant à un short était attaché à sa taille. Ses longs bras pendaient. Des poils roux les couvraient comme la fourrure épaisse d'un animal de la jungle. Ses petits yeux étaient plissés sous son front simiesque.

– Doc, dit-il, sans élever sa voix, pouvez-vous obtenir qu'ils me donnent quelque chose à manger ? J'ai faim, mais je ne veux pas du canard.

Johnny, le géologue, était un squelette vivant. On aurait dit que ses os exposés allaient tomber à part.

– Je suis aussi fort qu'eux tous, Doc, dit-il, sans élever la voix d'irritation. Je peux porter deux sacs. Regardez, comme ceux-ci !

Ce fut leurs saluts à leur chef de bronze. La réception de Long Tom, Renny et Ham ne fut pas différente. Il semblait

qu'ils avaient tous reçus comme instruction de transporter les sacs pleins. C'était là leur unique intérêt à la vie en ce moment.

– Doc Savage, vous allez rejoindre les autres ! Commanda une voix qui venait d'un haut-parleur inséré dans le mur de l'ancienne carcasse de baleinier. Transportez les sacs avec eux ! Placez les sacs comme ils le font ! Tout le reste ne vous intéresse pas !

Le géant de bronze se déplaça avec obéissance. Les gros sacs contenait une substance sablonneuse, ressemblant à du sucre. Ils devaient peser une centaine de livre chacun. Doc Savage en souleva quatre pour le premier voyage. On aurait dit que pour lui, ceux-ci ne pesaient rien.

Il y avait plus d'une douzaine d'hommes aux côtés des cinq compagnons de Doc. Ils avaient des visages inexpressifs. Ils se déplaçaient comme des robots aux commandements de la voix du haut-parleur. Ils transportaient des sacs de cette pièce de la vieille carcasse de baleinier à travers une ouverture archée vers une autre pièce.

Cette procession, semblant en transe, se déplaçait lentement, méthodiquement. Chaque homme transportait les sacs suivant sa force. Certains étaient faibles et peinaient avec le poids d'un seul sac. Le grand Renny vit Doc porter quatre sacs, comme l'énorme ingénieur le faisait aussi.

Monk faisait le voyage avec à chaque fois trois sacs, se plaignant de sa voix enfantine qu'il avait faim, mais qu'il ne voulait pas du canard.

Le lieu avait cette mauvaise odeur rance d'eau croupie et d'huile séchée de baleine. Cette huile devait être là depuis près de cent ans.

Doc Savage vit Jim Stevens et Pat Savage. L'un des bras de Jim Stevens était boiteux et ensanglanté. Aussi, ne devait-il pas aider à transporter les lourds sacs. Pat Savage était assise à côté de lui.

Leurs présences ne suscita pas plus Doc Savage que la vue de ses autres compagnons. Il opina et dit :

– Tu devrais laver ton visage, Pat. Il est vraiment très sale.

Doc Savage déposa ses quatre premiers sacs, aux côtés de ceux des autres hommes, dans un grand cylindre métallique, couché horizontalement à l'intérieur du navire. Les sacs étaient empilés à un bout. Le lourd cylindre était aussi large que l'un des aqueducs géants utilisés pour apporter de l'eau à de grandes villes. Trois hommes auraient pu se tenir sur les épaules de l'un l'autre à l'intérieur de celui-ci.

Le cylindre était entièrement dissimulé à l'intérieur de l'ancien baleinier.

Des centaines de fois, Doc Savage avait découvert d'étranges machines pour différents usages. Toujours jusqu'à maintenant, sa compréhension acérée avait immédiatement mémorisé chaque parties. Jusqu'à maintenant, il avait toujours compris tous les dispositifs mécaniques visibles.

Cette fois, il regardait toute cette machinerie remarquable avec des yeux dénués d'expression. Son seul intérêt était devenu identique à ceux des autres. A son second voyage, il transporta cinq des sacs pleins. Il y en avait des tonnes.

Dans la pièce du cylindre se trouvaient les épais câbles capables de transporter un courant de haut voltage. Deux de ceux-ci étaient bobinés à côté d'un des murs de la pièce. Les bouts de cuivre nu n'avaient pas été reliés au cylindre.

Rangés le long des murs extérieurs du grand cylindre métallique, il y avait des rangs de bobines d'amplification. On pouvait voir que quand ils seraient connectés et le courant appliqué, une chaleur intense sera communiquée à l'intérieur du cylindre.

Le dessein de toute cette machinerie compliquée n'affectait apparemment aucun des robots humains. Et Doc Savage était autant un robot que les autres. Ses membres massifs le transportaient avec vivacité. Les flaques d'or de ses yeux étaient maintenant comme la glace atone sur une montagne de cuivre.

Même les tourbillons habituels de sa vision étaient des points figés, inscrutables. La voix dans le haut-parleur jubilait.

– Nos plus puissants ennemis ne sont maintenant plus à craindre ! Il est regrettable que nous ne puissions pas conserver la puissance des hommes de Doc Savage pour des tâches futures ! Mais notre propre force ne peut plus jamais à l'avenir être traité par l'incroyable cerveau de cet homme de bronze !

Doc Savage avait dû entendre ces paroles. Mais à ce voyage, il transportait six sacs pleins de cette substance sablonneuse. Ses muscles puissants charriaient les six cents livres comme si ce n'était rien. Même Renny suait à égaler cette charge.

Pat Savage parlait avec Jim Stevens. Leurs voix étaient semblables à celles de deux petits enfants seulement intéressés par des choses simples. Par leurs visages froids, ils montraient qu'ils n'avaient aucune émotion quelles qu'elles soient.

La pile de sacs pleins à l'extérieur diminuait. Celui de l'intérieur augmentait. L'air renfermait empestait de l'odeur de l'eau croupie, de l'huile séchée de baleine et de la sueur des robots au travail.

Les faces de la douzaine d'hommes avaient des traits indiquant qu'ils étaient intelligents. Tous avaient les doigts maculés comme s'ils avaient manipulé des produits chimiques.

Quatre hommes commencèrent alors à appliquer une substance épaisse sur les murs intérieurs du grand cylindre. Celle-ci était projetée par des brosses comme une peinture au radium pouvait être utilisée. La matière était d'une couleur bleutée, mais n'avait aucune odeur, comme la peinture aurait dû avoir.

Les unités de chauffage mises à l'intérieur du cylindre indiquaient que tous ce qui se trouverait à l'intérieur sera dissous par une chaleur intense et une pression terrifiante. Ces unités électriques auront la force destructrice de paratonnerre conduisant la foudre. Le piston était si bien ajusté que seuls quelques pouces d'espace resteront au fond intérieur du

cylindre lorsque la tête plongera à l'intérieur.

Aucun des compagnons bien informés de Doc ne faisaient de commentèrent sur tout ceci. Ham, l'astucieux juriste, ne transportait qu'un seul sac à chaque voyage, mais il semblait dévoué à cette tâche. Ce brillant esprit, qui avait gagné tant de batailles juridiques, n'avait plus maintenant qu'un seul but. C'était de déposé chaque sac plein en un ordre régulier.

Le corps de mannequin de Ham, comme les autres, était dévêtu jusqu'au short. C'était presque le dernier voyage des robots. L'énorme corps de bronze de Doc Savage louvoya du fin torse de Ham.

Doc déposa ses six sacs. En se retournant, les bouts d'une main s'enroulèrent rudement autour du bras de Ham. Un ongle des doigts bronzés glissa dans la peau de l'avocat. Ham grimaça comme si une abeille l'avait piquée.

Doc regardait droit devant lui. Il retourna vers la porte du cylindre, ne regardant que vers les quelques sacs restant à transporter.

Ham chancela un peu sur ses pieds. Il haletait un peu en s'approchant près de Doc. De la sueur s'égouttait de son front. Ses yeux étaient intensément fixes.

Des mots chuintèrent des lèvres de Ham. Apparemment, ils tombèrent dans les oreilles insouciantes de Doc. Ham frottait la marque rouge sur son bras, là où l'ongle de Doc l'avait griffé.

La procession se déplaçait avec la monotonie de détenus dans une file de morts déambulant. Doc passa entre Renny et Johnny. Les puissantes mains de bronze tenaient les sacs. Mais, Renny et Johnny furent bousculés.

La voix dans le haut-parleur dit :

– Un voyage de plus sera suffisant ! Prenez la fille en premier ! Ensuite le fils de Simon Stevens ! Après cela, les autres et Doc Savage !

– Je dois recevoir quelque chose à manger, marmonnait Monk avec l'impatience d'un enfant. Mais je ne veux pas manger du canard !

Le simiesque chimiste regardait stupidement une égratignure saignante sur son avant-bras poilu. Apparemment, il s'était légèrement blessé lui-même lors d'un de ses voyages dans le cylindre.

La stupidité froide sur le visage de Jim Stevens prouvait qu'il se souvenait peu, ou rien du tout, des événements passés. Mais le commandement bref d'enlever Pat Savage de son côté et du grand cylindre déclencha une certaine fureur latente.

Avec son bon bras, Jim Stevens frappa un des robots humains qui s'était emparé de Pat. Le jeune millionnaire était faible. Mais il avait une colère meurtrière dans ses coups. L'un des robots s'effondra avec le nez écrasé.

Inexplicablement, Pat Savage griffa la face d'un autre avec des ongles griffus. La voix dans le haut-parleur rit moqueusement.

– Attachez-les tous les deux ! Mettez-les sur les sacs !

Renny, Ham et Monk se déplaçaient de manière automatique parmi cette agitation. Les automates humains baragouinaient entre eux. Les commandements du haut-parleur augmentèrent en volume. L'un des hommes de Doc, ou, peut-être, l'homme de bronze lui-même, bafouillait des paroles insensées.

La résistance de Jim Stevens s'arrêta abruptement. Aucun des hommes de Doc n'intervint. Même le spectacle de Pat Savage étroitement ligotée et déposée sur l'empilement de sacs à l'intérieur du grand cylindre ne les suscita pas à entrer en action.

Doc Savage était une figure apathique. Il s'appuya sur le mur de la pièce à l'extérieur du tube comme s'il était devenu extrêmement fatigué. Ses pieds nus traînaient fatigués. L'un de ses pieds rencontra les bobines de câbles électriques non-connectés.

Doc se raidit et recula comme si le ruban était une sorte de serpent. La voix dans le haut-parleur rit rauquement. Apparemment, le propriétaire de cette voix s'amusait considérablement. Personne n'avait jamais vu le grand Doc Savage se comporter avec la fantaisie bête d'un enfant insensé.

Deux hommes qui ne se déplaçaient pas comme les automates le faisaient, entrèrent dans la pièce à l'extérieure du tube. Ils clapirent des ordres secs et brefs. Doc et ses hommes continuaient à obéir à toutes les suggestions. Ils furent poussés dans un petit groupe. Seul Monk avait quelque chose à dire.

– J'ai affreusement faim, se plaignit-il. Quand allons-nous manger ?

– Tu n'auras plus longtemps à te préoccuper de cela, grata un des nouveaux arrivants. En fait, le grand acte est en train de se mettre en place. Vous allez tous rester ici à l'intérieur.

Des armes à feux apparurent dans les mains des deux hommes. Leurs museaux froids poussèrent les côtes dénudées de Doc et ses compagnons. Ils furent propulsés à travers la porte menant dans le grand cylindre.

Le visage atone mais charmant de Pat Savage était tourné en direction du côté creux, s'élevant, du début du cylindre. Déjà, celui-ci avait commencé à se mouvoir un peu. Cela ressemblait plus au mur d'une ancienne chambre de torture dans laquelle la victime attendait une mort horrible, être écrasé lentement par les murs qui se rapprochaient de tous les côtés.

Doc et ses aides continuaient à marcher lentement dans le tube, avec les revolvers qui les poussaient. Se mouvant dans un espace où seule l'extinction la plus terrible pouvait les attendre. Ecrasés qu'ils seront, tous, dans un espace de quelques pouces.

Puis, ils seront consumés par la chaleur foudroyantes confinées.

Consumés avec les tonnes de substances sablonneuses dans les sacs. Rien ne pourra demeurer d'eux. Peut-être l'immense pression de la tête du cylindre sera-elle appliquée avant que la chaleur ne fut activée ?

Il semblait que cela allait être le cas. Car le piston cylindrique avait commencé à se mouvoir, si lentement que c'était difficilement perceptible.

Sous la terrible pression, les corps de Doc, ou de la ravissante Pat, et des autres seront d'abord compressés. Puis leurs peaux s'enflammeront. Le sang s'échappera de leurs veines. Ils mourront lentement tandis que leurs os se désintégreraient.

Traduction terminée le dimanche 31 mars 2002.

CHAPITRE XX

LA MORT PAR ÉCRASEMENT

L'immense porte pivotante du cylindre commença à descendre.

Le museau dur d'une arme à feu s'enfonçait toujours dans les côtes de Doc Savage. La tête de l'immense géant de bronze roula sur une épaule, comme s'il était vraiment malade. Les flaques d'or glacées de ses yeux se tournèrent vers l'homme tout près de lui. Le gangster ricana dans sa face.

– Et ils disent que vous êtes un magicien ? Dit l'homme dédaigneusement. Dans quelques instants, même de la magie noire ne vous ferait pas de bien !

Les yeux dénués d'expression de Doc étaient fixés sur ce tueur moqueur, mais ils semblaient également voir à l'extérieur de cette porte se fermant lentement. C'était comme si l'homme de bronze pouvait réaliser dans cette crise un peu de ce qui se passait.

Au commandement de la voix à travers le haut-parleur, deux des robots humains se dirigèrent en direction des rouleaux de câbles électriques près du mur à l'extérieur du tube.

– À l'extérieur vous deux, les gars ! Commanda la voix du haut-parleur aux deux gangsters. Dites à Doc Savage et aux autres de le prendre à l'aise ! Ils obéiront !

Les deux hommes aux revolvers marchèrent en direction de l'espace environnant la porte se fermant lentement.

Doc Savage et ses compagnons continuaient à les regarder stupidement. Ils ne montraient aucune crainte d'être laissés à l'intérieur du cylindre, ni le moindre désir apparent de vouloir s'échapper.

L'un des automates se saisit du rouleau de câble. Son intention, apparemment, était de le brancher dans les bobines de chauffage dès que la grande porte se serait refermée. Peut-être les victimes du cylindre mortel seront-ils grillés avant d'être pressés en simples feuilles d'os et de viande.

Le robot tira le câble vers lui.

L'intérieur du tube semblait fondre en un fluide lumineux aveuglant. La flamme bondissait des extrémités du câble électrique. Les câbles isolés frémissaient comme des serpents. Leurs langues crachaient des flammes vertes.

L'un des hommes, tenant des armes à feu, cria. Le câble s'était enroulé autour de lui. Son visage fut cuit instantanément.

L'autre tueur commença à tirer. Des balles sifflaient à travers la porte du cylindre qui se fermait. L'un des plombs effleura le cou de Doc Savage.

Doc était en train d'éructer un ordre dans le langage des anciens Mayas, que ses hommes et lui parlaient lorsqu'ils ne désiraient pas que leurs pensées soient connues. Renny et Monk émirent des cris sauvages de joie. Ils surgirent de la porte se refermant du cylindre comme des roquettes humaines. Leurs poings volaient parmi les robots.

Les automates titubaient aveuglément, mais se remettaient à lutter mécaniquement. Les hommes, ahuris, dépourvus d'émotions, avaient sorti des armes. Des ordres craquèrent du haut-parleur. Des armes commencèrent à tirer. Ham, Long Tom et Johnny se joignirent à Renny et Monk.

Doc Savage souleva Pat Savage et Jim Stevens des sacs de substance sablonneuse. Le puissant piston cylindrique se déplaçait plus rapidement. Le mécanisme faisant fonctionner la porte se refermant augmenta sa vitesse. Doc se jeta dans l'espace se rétrécissant.

Pat Savage était portée sous un bras. Jim Stevens était coincé sous un autre. Le géant de bronze émergea du tube, s'arrachant des morceaux de peau dans l'ouverture se rétrécissant. À l'extérieur, un tonnerre de sons s'éleva. Le câble électrique continuait à sauter avec un feu vert, vivant.

Doc roula sur ses pieds. Le bout de ses doigts pressèrent le corps de Pat Savage et de Jim Stevens. Tous deux le regardèrent avec des yeux s'élargissant lentement.

Monk sautillait sur place comme un singe fou.

– Sors de mon chemin, avocassier véreux ! Criait-il à Ham. Tu n'es pas bon tant que tu n'as pas obtenu cette étiquette de cochon qui te convient !

– D'accord ! Cracha Ham. Tue-les avec tes pattes de gorille, fou de singe !

Monk faisait de son mieux pour annihiler ses ennemis avec ses mains nues. Ses longs bras s'étiraient. Deux têtes craquèrent douloureusement.

Pat Savage dit :

– Doc, oh! Doc, que se passe-t-il ? Jim ! Jim Stevens !

Jim Stevens parla rationnellement.

– Pat Savage ! Allez-vous bien, Pat ?

Doc Savage sourit. Ses poings de bronze frappaient. Au commandement du haut-parleur, les robots humains se mirent à tirer. Doc saisit deux de ces hommes avec des mains paralysantes. Leurs têtes tressautèrent et ils s'affalèrent.

Les ongles du géant de bronze égratignèrent apparemment leurs dos nus. Les éraflures montraient du sang. Ces hommes cessèrent de lutter. Leurs actes indiquaient qu'ils émergeaient d'un sorte d'étrange pays. Ils regardaient tout autour, en marmottant.

Doc frotta ses mains. Il avait utilisé tout le sérum qu'il avait préparé. Celui-ci avait été placé dans de fine aiguilles hypodermiques enveloppées dans une couche de peau bronze par-dessus ses doigts.

Chaque fois qu'il avait touché un de ses compagnons, il avait l'inoculé avec l'antidote contre la substance chimique qui provoquait l'engourdissement du cerveau. Doc Savage lui-même s'était immunisé contre ce danger.

Son inaction dans le rôle de robot humain avait peut-être été la plus adroite tromperie qu'il n'ait jamais pratiqué. Il avait complètement abusé ses ravisseurs. Ses propres compagnons avaient été guéris lorsque Doc les avait bousculés et griffés à l'intérieur de l'énorme cylindre. Puis il leur avait donnés des instructions en maya.

Maintenant, ils étaient toujours en train d danser, cherchant après des ennemis frais. Les robots humains étaient étendus en diverses positions. La pièce avait été éclairée par l'éclair de l'explosion de la poudre lorsque les rouleaux de câbles électriques avaient été bougés.

La voix du haut-parleur hurla :

— Tournez-les sur eux ! Qu'ils les ramassent tous !

D'une petite écoutille du navire s'éleva l'explosion d'une mitrailleuse. Des corps de robots humains sur le sol tressautaient sous les impacts vicieux des balles. Le « grand cerveau » de l'organisation détruisait délibérément ceux, parmi ses hommes, qui avaient été suffisamment malchanceux pour être piégés par l'équipe de Doc.

Le torrent de balles se déversa à travers la pièce.

— Retournez près du cylindre, dit Doc tranquillement. Autour de l'arrière de ce piston.

Ses compagnons obéirent. Jim Stevens, retrouvant ses sens, était très faible. C'était la robuste Pat Savage qui l'aidait à se mettre à l'abri.

Des doigts de plomb visaient le géant de bronze.

— Envoyez-leur le gaz ! Râpa la voix du haut-parleur.

— Couvrez vos yeux, dit Doc tranquillement, à ses compagnons.

Une de ses mains fila vers son pied nu. On aurait dit qu'il détachait deux des ongles de ses orteils. C'était de faux ongles habilement insérés au-dessus des autres. C'était de quatre autres de ces faux ongles qu'étaient venues les capsules renfermant le produit chimique qui avait provoqué l'éclair aveuglant.

Les premières capsules avaient été habilement enfoncées sous les rouleaux du câble électrique. La première personne qui avait bougé ce câble les avait enclenchées. Mais les objets que Doc tenait maintenant dans sa main n'était pas une capsule.

C'était des objets métalliques plats. Chacun avait un petit levier sur le côté.

Autour du géant de bronze, les corps des automates humains étaient en train de se faire perforer par le feu de la mitrailleuse. Le grand cerveau, maître de ces hommes impuissants, n'en épargnait aucuns dans son désire diabolique d'annihiler Doc Savage et son équipe.

Doc leva les deux petits leviers. Il attendit peut-être deux secondes. Puis les deux objets métalliques s'envolèrent à travers l'écoutille du navire. L'un des deux avait dû atteindre son but, là où la mitrailleuse était en train d'opérer.

L'ancien pont du vieux baleinier parut se diviser. La vieille carcasse fut secouée comme si elle allait se disloquer. Doc, lui-même, fut renversé. La force de l'explosion avait été ascendante. Mais tout l'air sembla être sucé de l'intérieur du vieux bateau.

Une autre explosion rapide renversa le vaisseau. Il fut suivit d'un silence momentané.

Le câble électrique rougeoyait toujours de vie. Doc Savage fila jusqu'à une position à côté du grand cylindre. Il coinça les bouts du câble dans la prise. Immédiatement, l'immense cylindre gronda avec une explosion étouffée.

La porte courbée était fermée. Elle devait être hermétique. Le piston avait plongé dans le cylindre de toute sa longueur.

— Cette explosion, râpa Ham. C'était comme celles que j'ai entendues sur la colline au-dessus de la ferme aux canards, seulement elles n'étaient pas aussi fortes !

— Je suis pleinement conscient de cela, dit Doc, tranquillement. Nous ferions mieux de regagner le pont supérieur, ou du moins ce qu'il peut en rester.

Ce qui restait sur le pont supérieur, c'était deux formes. Elles étaient vaguement dessinées dans l'obscurité des premières heures de l'aube.

— Considérez que je vous ai dit qu'il n'y a aucun homme vivant capable de battre Doc Savage ! Nasilla une voix. Et vous l'entendrez de tous les damnés étroits d'esprit que vous faites de moi et des autres gens!

Deux brèves explosions éclaboussèrent leurs échos dans la brume ténébreuse. Un cri étranglé fut noyé par l'écrasement d'un corps par-dessus le flanc du vieux vaisseau brisé.

Pat Savage frissonna et mit une main sur sa bouche.

— Justice est faite, fit Doc Savage. John Scroggins n'est pas le meurtrier que vous pouvez penser qu'il est.

L'homme efflanqué apparut devant eux, menaçant. Dans ses mains il y avait le fusil à double canons qui fumait encore.

— Je jetterais maintenant l'arme dans la baie, John Scroggins, avisa Doc Savage. L'homme qui a volé votre secret de fabrication de diamants synthétiques et a utilisé la formule chimique comme vengeance et tuer, a entièrement payé pour sa tricherie.

John Scroggins lança docilement le fusil dans l'eau. Son œil dressé sauta rapidement.

— Vous savez cela aussi, Doc Savage ? Dit-il de sa voix vibrante. Vous saviez que c'était mes diamants, et comment ils ont été faits.

— J'ai maintenant cette connaissance, John Scroggins, répliqua Doc. Et je sais aussi que vos propres substances chimiques vous ont étrangement affecté, et que c'est comme ça que cet autre homme devint conscient de votre secret. Je sais que vous ne vouliez qu'une modeste fortune, et que ce Grand Cerveau a perfectionné une organisation pour contrôler l'approvisionnement mondial des diamants. Qu'est devenu Harris Hooper Perrin, le lapidaire ?

La tête de John Scroggins s'agita sur son cou maigre.

— Il a eut si peur et il est parti d'ici si vite, que je parierais qu'il ne s'arrêtera pas avant la frontière canadienne ! Dit l'éleveur de canards.

— Je soupçonnais que Perrin s'évanouirait du paysage, établit Doc. Il n'était pas consciemment coupable. Le Docteur Madren l'avait mis sous l'influence de votre substance chimique afin de contrôler ses actes. Il fit cela pour frapper Breckens, étant conscient que les principales affaires de celui-ci étaient traitées avec Perrin. Ensuite il a dû juger que Perrin devait être du genre qui pourrait aider consciemment, s'il voyait une chance de se constituer une fortune facile. Madren a donné cette chance à Perrin.

Le bon œil de Scroggins exprima une grande admiration tandis qu'il regardait Doc Savage.

— Vous pouvez dire que vous m'avez complètement berné, Doc Savage, dit-il. Ces diamants, que vous m'aviez donnés, n'étaient pas de ceux que nous avions fabriqués. Mais comment saviez-vous ce qui se trouvait derrière toute cette folie ?

— Parce que deux paires de yeux sont les mêmes, remarqua Doc Savage, tranquillement. Les empreintes des yeux sont meilleures que celles des doigts, pour l'identification. La police l'utilisera un de ces jours. Chaque œil a sa propre formation de nerfs et de veines. Ceux-ci sont bien visibles dans une caméra que j'ai utilisée sous différentes formes.

— Des empreintes de yeux ? Souffla John Scroggins. Je n'ai jamais rien entendu de tel !

— Ils m'ont donné l'identité du Grand cerveau, établit Doc.

Traduction terminée le lundi 1er avril 2002

CHAPITRE XXI

LA FIN DE LA REVANCHE

Après leur départ du vieux baleinier, Doc Savage et les autres se rassemblèrent à la maison de Simon Stevens.

Simon Stevens dit :

— Alors, ma vente des Iles de la Dominique ne signifie rien ? La vente ne sera pas entérinée ?

— Il semblerait que ce soit la situation, dit Doc Savage. Le cerveau, qui a agencé ceci avait une revanche à prendre contre vous pour avoir refusé de donner un travail à un ex-détenu sur parole plusieurs années auparavant, n'est plus en activité désormais.

— Lorsque nous aurons restauré les cerveaux de Souriant Tony Talliano et de Randolph Breckens, le marchand de diamants, nous aurons complété la frustration de tous ceux concernés par la revanche du ex-détenu, établit Doc. Les contrats de diamants de Breckens ne signifient plus rien avec la mort de l'auteur.

— Où ces deux là entrent-ils dans tout cela, Doc ? Demanda Simon Stevens.

Doc sourit légèrement.

— Toute l'affaire sonne incroyable, mais j'ai vérifié chaque détail, dit-il.

— Il y a dix ans, un vagabond sans-abri fut pris en sympathie par Souriant Tony, le cireur de chaussures. L'étranger paya Tony en retour en volant son sauveur. Souriant Tony le poursuivit et il alla en prison pendant trois ans. Il haït Tony pour cela.

— Lorsque le pire des voleurs sortit de prison, il chercha du travail auprès de Simon Stevens et de Randolph Breckens. Ils apprirent la nature de son crime et refusèrent de le croire. Plus tard, cet homme eut de la chance. Il devint quelqu'un de plutôt bien connu. C'est alors qu'il décida de prendre sa revanche contre le cireur de chaussures, Simon Stevens et Breckens.

Doc fit une pause, comme plongé dans de profondes réflexions, ensuite ces explications prirent une autre tendance.

— John Scroggins, sous une surface grossière, était un chimiste remarquable. Il inventa une formule pour fabriquer des diamants synthétiques, avec de la chaleur et de la pression appliquée sur du carbone, associé à un mélange chimique qui défiait presque l'identité. Mais, utiliser ces produits chimiques rendit John Scroggins sans cervelle, un homme mécanique. Il était à ce stade d'automate que nous avons vu sur les autres ainsi affectés. Ses amis virent son état. Ils firent appel à un homme qui avait été un détenu.

« Ce détenu était le docteur Buelow T. Madren. Loin dans son passé, il avait été un bon praticien, mais il avait été barré de la profession médicale pour pratique illicite. Il déclina… et ce fut alors qu'il rencontra Souriant Tony, avec les résultats connus.

« Le docteur Madren guérit Scroggins, mais ce dernier resta au pouvoir de son supposé bienfaiteur. Contre sa volonté, il fut poussé dans une organisation pour contrôler le monde du marché des diamants. C'était par-là que Madren allait essayer de prendre sa revanche contre Breckens, en lui faisant croire qu'il pourrait obtenir tous les diamants qu'il désirait pour remplir le contrat qu'il avait contracté. La revanche aurait été accomplie lorsque Breckens ne pourrait pas les fournir et aurait à payer un forfait de dix mille dollars par jour pour non-délivrance. Cela l'aurait ruiné.

« Les diamants étaient faits dans la maison déserte sur la colline au-dessus de la bicoque de Scroggins. Il était propriétaire de la maison. Les explosions entendues autour de Shinnecock Hills étaient faites par le tube cylindrique dans lequel les gemmes étaient produites. Madren et Scroggins avaient des chimistes qui mélangeaient les fournées chimiques. Ces hommes, à cause de leur travail, étaient sous l'influence des émotions d'automates. Certains d'entre eux s'échappèrent et vagabondèrent dans la colline. L'homme à la gorge tranchée était l'un d'eux ; le rouquin tué dans le cottage de Monk en était un autre. Ils ont été assassinés pour qu'ils n'aient pas l'opportunité de parler.

« Ham tomba sur un groupe de ces hommes lorsqu'il fouilla la maison déserte et arriva à un tunnel. C'était le même tunnel où, plus tard, Monk et Ham furent entraînés lorsque la mare fut drainée.

« L'état d'engourdissement du cerveau pouvait être produit par la substance chimique venant en contact avec la membrane de la bouche, ou si elle était appliquée suffisamment longtemps sur les pores de la peau. Elle pouvait être mise sur des cigares, une pipe, ou peut-être, sur les oreilles d'Habeas Corpus. Ainsi elle gagnait le sang et allait jusqu'au cerveau, causant les émotions mécaniques.

— Mais Doc, coupa Monk, comment avez-vous trouvé la cure pour cela ?

L'homme de bronze sourit.

— Du fait que le système nerveux était affecté, j'ai présumé qu'un choc au système pouvait aider, comme pour le cas de Simon Stevens. Le choc qu'il avait reçu durant l'attaque de sa maison, le guérit. Mais les autres que j'ai soignés, toi et les

autres, vint d'une solution que j'ai trouvée après avoir analysé le sang du bras de l'homme déchiqueté par la mitrailleuse, lorsque mon avion était resté sur la baie. C'était sous la forme d'une antitoxine pour combattre les nerfs engourdis. Cette antitoxine que j'ai introduit dans votre peau en vous égratignant dans le cylindre.

« Dans mon propre cas, le massage des conduits nerveux m'a préservé de l'attaque.

— Qu'est-ce qui a causé la mort de Searles Shane, le secrétaire de Breckens ? S'enquit Ham. Et de l'infirmière Clarke ?

— L'infirmière a été tuée parce que Madren avait peur qu'elle puisse avoir les pieds froids et tout raconter. Shane a été tué dans le bureau extérieur de Breckens lorsque j'étais là. Le tir est venu d'un passage secret reliant les deux bureaux. Les meurtriers faisaient parties de la bande du docteur Madren. Ils ont eu peur que Shane veuille me mettre au courant du contrat de diamants de son employeur.

Renny posa une question.

— Doc, comment avez-vous finalement conclu que le docteur Madren était le Grand Cerveau ?

Doc hésita un moment, comme s'il rassemblait toutes ses pensées. Puis il dit :

— J'ai conçu un piège avec des caméras. J'avais quelques-uns des diamants synthétiques pris à John Scroggins. Je savais que le Grand Cerveau serait anxieux de les ravoir. J'ai fait savoir que je les avais par Perrin.

« L'une de mes caméras dans un aquarium les a attrapés tous les deux. Plus tard, j'ai eu d'autres photographies des mêmes yeux.

— Sainte vache ! Expira Renny. Comment avez-vous fait pour comparer ses empreintes ?

— D'abord dans le premier aquarium lorsque les diamants bruts y ont été dérobés, dit Doc Savage. Plus tard, lorsque le docteur Madren devint grandement intéressé par certains microbes que j'avais prélevés dans le sang de Habeas Corpus, il regarda dans les lentilles d'une autre caméra.

— Mon Dieu, Doc ! Gronda Simon Stevens. C'est toujours difficile de croire que le docteur Madren était l'homme à la tête de tout cela !

— Il m'a donné les moments les plus pénibles de toute ma vie. Admit Doc. La vérité semblait incroyable ! Mais les yeux qui regardèrent dans l'aquarium étaient les mêmes qui avaient inspecté les microbes pris au cochon. Le docteur Madren était une canaille intellectuelle, mais il prit le sang d'un cochon pour le trahir.

De son propre aveu, Doc Savage avait été rudement secoué ; mais, s'il avait pu voir dans le futur, il aurait vu une menace qui concernait le monde entier. Ce sera une dure bataille, l'opposant aux Sept Diables d'Agate.

FIN

Traduction terminée le mardi 2 avril 2002





John Scroggins para plusieurs attaques de Ham avec une surprenante agilité...



Il y avait plus d'une douzaine d'hommes aux côtés des cinq compagnons de Doc...
Ils avançaient comme des robots...